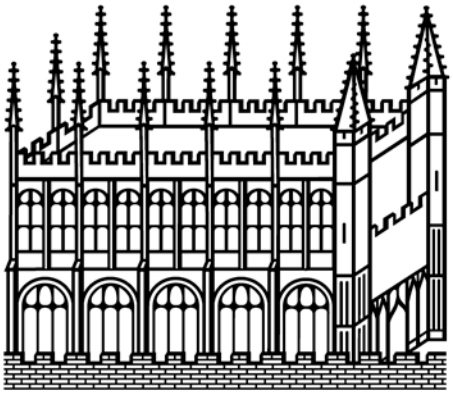


Bodleian Libraries

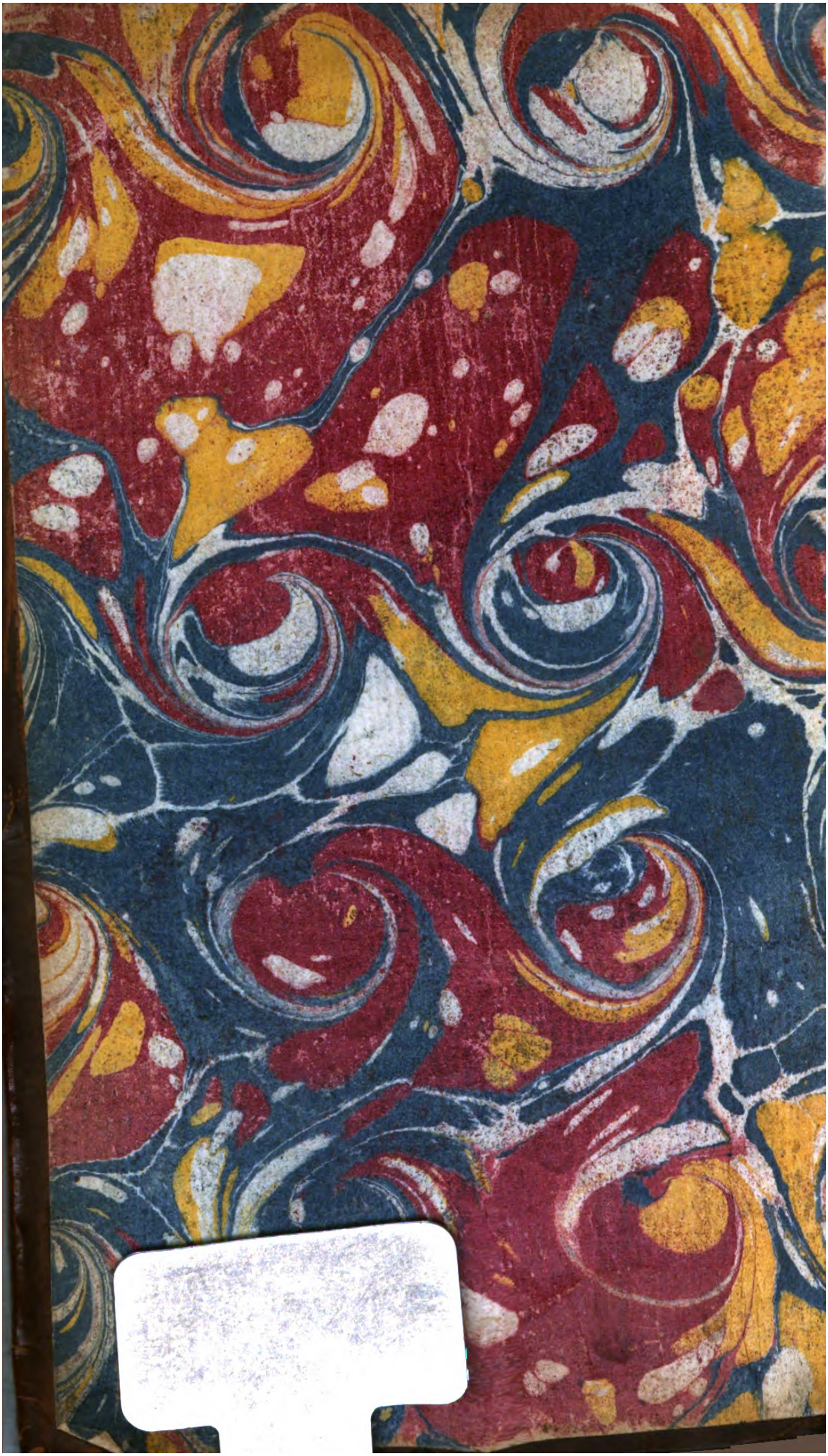
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Walckenaer 2108-
F

Mason C. C. 305

N. 2108

Pa O. 4.50

ŒUVRES

MÊLÉES

EN PROSE ET EN VERS.

Par M. le Comte ANTOINE HAMILTON.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez JE. FR. JOSSE, Libr. Impr. ordinaire de S. M. C. la Reine d'Eſpagne, ſeconde Doüairiere, à la Fleur de Lys d'Or.

M. DCC. XXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

BIBLIOTHECA·BODLEIANA

AVIS DU LIBRAIRE.

JE m'acquitte de la promeſſe que j'avois fait au Public en lui donnant ce Recüeil des *Oeuvres mêlées de M. d'Hamilton.* Elles m'ont été demandées avec tant d'empreſſement par pluſieurs Perſonnes de la Cour qui en avoient déja connoiſſance, que je ne doute pas qu'elles ne ſoient reçûës très-favorablement.

Les trois volumes de *Contes* que j'ai donné l'année derniere du même Auteur, ont eu un grand ſuccès ; mais j'oſe aſſurer que ces *Oeuvres mêlées* ſont beaucoup plus à la portée de tout le monde, que n'étoient les trois *Contes*, quoi qu'écris avec beaucoup de légereté & de vivacité : on trouvera dans ce Recüeil des choſes très-ſingulieres, & qui piqueront le goût du Public.

J'en ai retranché quelques Pieces uniquement pour me conformer aux ſentimens de cet illuſtre Au-

teur ſur ſes Ouvrages, & ne pas le démentir entierement ſur l'envie qu'il avoit qu'ils reſtaſſent dans l'oubli. Mais j'avoüerai de bonne foi que je n'ai pas le mérite de cette réflexion, & que je la dois à des Amis reſpectables de ce grand Homme, qui ont éxigé de moi un ſacrifice auquel il n'étoit pas de mon état d'avoir penſé le premier.

Je puis du moins certifier que ſi l'on ne trouve pas dans ce Volume tout ce qui eſt ſorti de la plume de M. d'Hamilton, on n'y trouvera rien qui ne ſoit veritablement de lui ; ce Recüeil m'ayant été remis par une Perſonne de ſes amies intimes, qui a herité à ſa mort de la plus grande partie de ſes Ouvrages que j'ai imprimé ſur les propres Manuſcrits de l'Auteur. J'ai même porté ſi loin le reſpect dû à ſa mémoire, que je donne l'Hiſtoire de *Zeneyde* comme il l'a donnée lui-même, c'eſt-à-dire imparfaite ; & ſemblable aux Tableaux

des grands Peintres qui n'ont pas été finis, elle ſervira plûtôt de modele pour quelque autre, qu'elle n'inſpirera d'envie de l'achever, dans la crainte de ne pouvoir y réüſſir.

Le ſtile ſimple & noble dont cette Hiſtoire eſt écrite, fait croire que lui ſeul auroit été capable de mettre la derniere main à celle d'*Alcidalis & Zelide* que M. de Voiture n'a pas voulu achever; c'eſt au Public à juger ſi M. d'Hamilton auroit mieux fait de finir *Alcidalis*, que de nous donner ce commencement de *Zeneyde*, qui n'intereſſant pas moins ſon Lecteur qu'*Alcidalis*, le laiſſera dans la même peine après lui avoir procuré le même plaiſir & la même ſatisfaction.

On aſſure cependant qu'il y a une perſonne unique dans le monde qui poſſede la ſuite de *Zeneyde*; & je ne negligerai rien pour découvrir en quelles mains elle peut être tombée, afin d'en faire part au Public, &

d'augmenter, s'il ſe peut, la réputation de ce digne Auteur ; en cas que celle qui poſſede ce treſor, veuille bien le communiquer.

Pour avoir une intelligence parfaite de quelques endroits des Pieces qui compoſent ce Recüeil, il ſeroit bon d'y joindre des Eclairciſſemens qu'on n'eſt pas en état de donner par rapport à quelques perſonnes de conſidération qui n'ont pas voulu ſe faire connoître ; mais comme il ne s'agit dans ces endroits que de petits faits anecdotes peu importans par eux-mêmes, & dont la nobleſſe & l'agrément des expreſſions fait tout le merite ; la connoiſſance de ces faits n'augmenteroit que médiocrement le plaiſir du Lecteur, qui ſentira par tout le ſtile des *Mémoires du Comte de Grammont*, dont on vient de faire une nouvelle édition, au commencement de laquelle ſe trouve un abregé des principaux évenemens de la *Vie du Comte Antoine Hamilton*, auteur de ces Mémoires.

ŒUVRES MELÉES

EN PROSE ET EN VERS.

POESIES.

SUR LA NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BRETAGNE.

CHantez, Déeſſes de Sicile,
Chantez, ou prêtez-nous la voix
Que vous prêtates autrefois
A votre favori Virgile,
Lorſqu'il chanta ſi haut la naiſſance inutile,
Les deſtins merveilleux & les futurs exploits
Que devoit faire pour la Ville
(Sur la foi de quelque Sybille)
Un Guerrier qui mourut au bout de quelques mois.

De Citoyen Romain l'orgueilleux caractere,
Des Anceſtres de Pollion,
Ny la Dignité Conſulaire
Dont étoit revêtu ſon Pere,
Ne valoit pas telle Chanſon;
Elle étoit digne du grand Nom
D'un Fils de France, ou de ſa Mere;
Et de l'avoir pris ſur le ton
Que Virgile avoit fait pour un Enfant vulgaire,
C'étoit ſe moquer d'Apollon.

Venez donc Filles immortelles,
Venez m'enſeigner le ſecret
Dont les Voitures, les Chapelles,
Les Rouſſeaux, & les Fontenelles
Ont paré leurs écrits d'un tour noble & parfait:
Mais non, vous n'êtes pas mon fait,
Muſes, vous n'êtes plus nouvelles,
Et je ſçais à quel point l'on haït
Toutes les antiques Pucelles
Et leurs modernes bagatelles;
On ne les ſouffre qu'à regret.

Que la Déeſſe qui preſide
Au retour des naiſſantes Fleurs
Orne nos Vers de ces couleurs
Où le bon ſens toûjours reſide;

Que loin des lieux communs & des vieilles fadeurs
Dont par un encens inſipide
On donne aux Heros des vapeurs,
Ce ſoit le Fils d'Adelaïde
Qui nous inſpire, qui nous guide;
Et regne dans nos chants comme elle ſur nos cœurs.

Tréſor dont la voûte azurée
A daigné nous faire un préſent;
Illuſtre & précieux Enfant,
Pour qui Lucine intereſſée
Favoriſe l'heureux moment
D'une naiſſance déſirée;
Et par ce grand évenement
Ajoûte un nouvel ornement
A l'éclat d'une race en tous lieux réverée.
Puiſſent les ſœurs pour vous filer ſi lentement,
Que de la trame meſurée
A tous les mortels en naiſſant
Votre part ſoit ici d'éternelle durée.

Trop de grandeurs à cette Cour
A qui vous devez la lumiere,
Pour n'y pas faire un long ſéjour;
Vous y devez regner un jour,
Et vous la verrez toute entiere

Tantôt ſuivre vos pas dans la noble carriere
Où tous vos grands Ayeux ont brillé tour à tour ;
Tantôt trouver en vous la grace ſinguliere
Et tous les traits du Dieu d'Amour
Dont votre Mere eſt heritiere.

Jadis Carrouſels & Tournois,
Feſtins pompeux, ſuperbe dance,
Auroient celebré la naiſſance
D'un Petit-Fils de tant de Rois ;
Mais aujourd'hui que la prudence,
Plus neceſſaire qu'autrefois
Met des bornes à la dépenſe
Et regle la magnificence :
Eleves d'Apollon, qui ſuivez d'autres loix,
Au moins que les accens de vos ſçavantes voix
Ne reſtent pas dans le ſilence.

Que depuis le climat des Lys
Juſqu'aux profondes Antipodes
L'air & la terre ſoient remplis
De Chants, & de nouvelles Odes ;
Dans le pays des Epiſodes
Sans équipage, ſans habits
On ſe diſtingue à juſte prix,
Et les neuf Sœurs ſont ſi commodes
Que la dépenſe des Ecrits
N'eſt pas la plus chere des modes
Que l'on pourroit ſuivre à Paris.

Du Parnaſſe (qui veut) s'empare ;
A tous venans il eſt ouvert ,
Et Phœbus n'eſt plus à couvert ,
De cette invaſion barbare ,
Deſſous le laurier toûjours vert
Dont ſon auguſte front ſe pare,
De ſon nom chaque Auteur ſe ſert ;
Mais ſur le Mont ſacré le ſens commun eſt rare ,
Et par un changement bizare
En fait d'eſprit , c'eſt un deſert.

Partout nouvelles Comedies ,
Operas pleins de rapſodies ,
Etalent leur frivole orgüeil ,
Et chaque jour des Parodies
Sous le titre de Tragedies,
Fatiguent tout Paris d'un miſerable deüil ,
Et par malheur ſont applaudies
Depuis que Deſpreaux eſt habitant d'Auteüil ;
Et que les Parques ennemies
Au celebre Racine ont ouvert le cercüeil.

Vous , notre nouvelle eſperance ,
Vous dont les deſtins ſont rendus
Aux ſouhaits ardens de la France ,
Pour les premiers qu'elle a perdus ;
Prince ! réformant les abus
Qui laſſent notre patience ,

Quand vous aurez en main la ſuprême puiſſance ;
De ces Poëtes prétendus
Pour nous venger de l'inſolence,
Que leur fatras ſoient défendus ;
Et qu'au péril de la potence,
Releguez dans leur ignorance,
Leurs Confreres ne riment plus.

A MADEMOISELLE DE LA FORCE.

LA Force & l'Art brillent dans ton ouvrage,
Trop heureux qu'imbecile troupeau
M'ait aſſailly, puiſque j'ay l'avantage
Que chappionne à ſi haut parantage
Protegé m'ait ſur le ſacré coupeau.

Point ne craindray malignité, ne rage ;
De tous ces gens à debile cerveau,
M'as accordé ton puiſſant Patronage,
La Force.

De mots heureux, naturel aſſemblage ;
Style naïf, éloquent badinage,
Dans tes Ecrits, ſe joint à tour nouveau,
Bref Marot n'eut tant d'eſprit en partage,
Qu'il en reluit dans ton charmant Rondeau,
La Force.

POUR MADEMOISELLE SCHELTON le jour de ſa fête.

BElle Infante ! Fier eſt l'empire
Que ſur les cœurs vous exercez :
Quant à moi, vous m'embaraſſez
En m'ordonnant de vous écrire ;
De Bouquets mes Vers ſont laſſez,
Et quoique pour vous empreſſez,
Ils ne pourroient jamais produire
Que quelques lieux communs, glacez,
Qui n'ont garde de vous ſuffire ;
De dire que vous effacez
Tout ce que l'Univers admire,
Ou jurer, que vous ſurpaſſez
Tout ce qu'ici jadis ma lyre
Loüa dans ſes accords paſſez ;
Pour une autre, il eſt vrai, ce ſeroit beaucoup dire :
Mais pour vous, ce n'eſt pas aſſez.

A quoi me ſert cette Préface,
Il faut enfin vous obéïr ;
Chantez pour moi, Dieu du Parnaſſe !
Que dans vos Vers Schelton ait place,
C'eſt le plus beau ſujet que vous puiſſiez choiſir.
Quoi, vous faites la ſourde oreille !

Et loin de vous charger de ce ſoin glorieux ;
Votre Divinité ſommeille
Allez vous cacher dans les Cieux ;
Et vous, charmant Dieu de la treille ;
Pour cette brillante merveille
Inſpirez-moi des chants tendres & gracieux !

A M. . . . .

DE Sceaux la charmante retraite
Pour votre Cour ſemble être faite :
Elle a plus d'éclat, plus d'appas
Que n'eut la Grece ou l'Italie ;
Mais quand vous ne l'habitez pas
En chercher là ſeroit folie.

Dans ces lieux où votre préſence
Joint les plaiſirs à l'innocence
Les Muſes forment leurs concerts ;
Et je crois que leur Maître inſpire
A vos heureux Hôtes les Vers
Qu'il accompagne de ſa Lyre.

Les premiers dignes du Parnaſſe ;
Seront à la premiere place ;
Leur Auteur ſçait quelque Latin,
Et plus élegant que Voiture

De Phœbus préſide au Lutrin ;
Je reconnois ſa tablature.

Les autres dans leur caractère,
N'ont point d'une Muſe étrangere,
L'impoliteſſe ni l'accent :
Dans notre Cour ſombre & muette,
Hélas ! c'eſt faute de talent,
Que l'on ne chante pas Laurette.

BOUQUET
Pour Madame la Princeſſe d'Angleterre.

JE me promenois dans la Forêt, au milieu de l'oiſiveté, de l'indolence & de l'ennui ; c'eſt-à-dire, en fort mauvaiſe compagnie, lorſque je fus frappé par l'éclat d'une figure ſi brillante & ſi lumineuſe, que je crus d'abord que la Déeſſe Innubibus étoit de retour ; cependant c'étoit toute autre choſe.

Sa face étoit environnée
De rayons foibles & legers ;
Et par ces lauriers toûjours verds
Dont ſa tête étoit couronnée,
Je reconnus le Dieu des Vers.

Il s'étoit aſſis au pied d'un chêne ; & ayant mis bas ces petits rayons qui commençoient à m'ébloüir, je pris la liberté de lui demander qui menoit ſon Chariot pendant qu'il nous faiſoit l'honneur de ſe venir rafraîchir dans notre ſolitude ? A cette queſtion il ſe mit à rire, & me dit :

Il eſt vrai qu'une auſtere loi
Doit rendre ma courſe éternelle
Sur tout l'Univers que je voi ;
Mais j'ai chargé de cet emploi
Les yeux de certaine Mortelle
Qui brillent cent fois plus que moi.

Qu'en dites-vous ? J'en dis, lui répondis-je, que je connois d'aſſez beaux yeux ; mais je n'en connois point d'aſſez hardis pour aller là haut éclairer le Monde à votre place.

Je connois certains yeux qui même dans l'hyver
Echaufferoient les gens à dix pas à la ronde ;
Mais d'aller, comme vous, & par terre & par mer ;
Du haut du Firmament éclairer tout le monde,
Ce ſont de vrais contes en l'air.

Quoiqu'il en ſoit, ſi votre immortalité a quelques ordres à me donner, elle n'a qu'à

parler, ſon ſerviteur l'écoute. Ecoutez donc, répondit-il : tandis que vous écriviez des folies pour Forge, vous avez laiſſé paſſer une des Fêtes de la Princeſſe ſans lui donner le moindre ſigne de vie. Réparons cette faute, & tâchons de lui rendre demain, fête de ſaint Loüis, quelque hommage qui ſoit digne d'elle. C'eſt ce que vous auriez de la peine à faire vous-même, lui dis-je; mais pour moi, comment voulez-vous qu'entre cy & demain matin ? . . . Ne vous mettez pas en peine, me dit-il, je vous aiderai. En attendant, dites-moi un peu comme vous vous y prendrez ? Je prendrai, lui dis-je, du papier bien blanc, & je mettrai tout au haut de la feüille, MADAME ; & tout au bas je commencerai par VOTRE ALTESSE ROYALE, en groſſes lettres. Bon, dit-il, voilà juſtement comme un Ambaſſadeur Extraordinaire, après lui avoir fait trois reverences, commenceroit ſa Harangue ! Il eſt bien queſtion ici de ce profond reſpect dans les formes, cela ſeroit bon pour un Placet; mais lorſque vous prenez la liberté de lui adreſſer des Vers, voici, par exemple, comme il faudroit commencer.

Vrai chef-d'œuvre des Cieux ! adorable Princeſſe !
Vous en qui le haut rang, les graces, la jeuneſſe,

Et ces tréſors naiſſans, d'immortelles beautez;
Sont encore au deſſous des autres qualitez;
Vous que j'aime mieux voir, en éclairant le Monde,
Que tout ce que revoit ma courſe vagabonde,
Vous qui faites briller le ſang de vos Ayeux,
Par l'éclat des vertus, par l'éclat de vos yeux!
Et raſſemblez en vous l'auguſte caractere,
D'un Roi chéri des Cieux, & d'une illuſtre Mere;
Recevez aujourd'hui dans nos plus doux concerts,
L'hommage de nos vœux, & celui de nos Vers.

Doucement, s'il vous plaît, Seigneur Phœbus, lui dis-je, vous ne ſongez pas que c'eſt moi que vous voulez faire parler, & que vous parlez vous-même. Ce que vous dites-là me paroît aſſez beau, du moins ſuis-je aſſuré que tout en eſt vrai; cependant il ne me conviendroit pas de le prendre ſur ce ton, il n'appartient qu'à vos Muſes Thalie & Melpomene d'habiller la Poëſie ſi magnifiquement. La Muſe que vous me prêtez quelquefois, n'eſt qu'une petite couturiere en fait d'ornemens, & ne ſçait tout au plus faire que des Manteaux & des Jupons.

Elle eſt la très-humble ſervante
De ces nobles expreſſions,

Que forme la lyre éclatante
De vos illuſtres Nourriſſons.
Dans nos Prez & dans nos Vallons,
Sur ſa Muſette humble & rempante,
Tandis qu'en gardant ſes Moutons,
Quelque Berger ſoûpire, & chante
Les yeux de ſa ruſtique Infante,
Ma Muſe auſſi fait des Chanſons
Pour quelque Iris des environs
Dont il faut qu'Iris ſe contente.

Tout cela ne vous ſervira de rien, me dit-il : je veux abſolument que vous ayez l'honneur d'envoyer un Bouquet à la Princeſſe d'Angleterre ; & puiſque vous renoncez aux grands Vers, employez ceux que vous ſçavez faire pour lui parler, à peu près de cette maniere.

Sœur du Chevalier de Saint-George,
De ce Chevalier, dont le nom
Eſt connu depuis le Japon
Juſqu'aux climats où l'or ſe forge !
Je viens de la part d'Apollon,
Qui me tient le pied ſur la gorge,
Vous demander en Vers pardon
Des fatras que j'ai faits pour Forge.

Vous offrez aux yeux ébloüis,
L'éclat de la naiſſante Aurore ;

Mais pour ces tréſors, qui chez Flore
Sont à préſent évanoüis,
Nous les verrons renaître encore,
Pour vous le jour de ſaint Loüis.
Ce ne ſeroit pas un miracle,
Princeſſe, pour votre beauté;
Mais de peur qu'Apollon, qui nous rend cet oracle
Ne diſe pas la verité,
Offrons à l'aſtre d'Angleterre
Au lieu de Fleurs ces nouveaux Vers:
Offrons les vœux de l'Univers,
Au plus digne objet de la terre.

Mais nous reconnoiſſons ici,
Malgré Phœbus & ſon langage,
Combien ce triſte voiſinage,
Combien Saint-Germain & Poiſſy
Sont incapables de l'ouvrage.

O vous, nos Sœurs près de Paſſy! *
Vous qui la reverez auſſi,
Et qui la voyez davantage,
Rendez-lui pour nous un hommage,
Où nous avons mal réüſſi.

* *Les Religieuſes de Chaillot.*

SUR LE PORTRAIT DE MADAME LA PRINCESSE D'ANGLETERRE.

MADRIGAL.

JE le dirai ſans complaiſance,
Arlo, pourquoi diſſimuler ?
Les attraits que votre ſcience
A nos regards vient d'étaler,
A ceux de la Princeſſe ont droit de s'égaler ;
Mais ſi l'art avoit la puiſſance
De faire aller la reſſemblance
Auſſi loin qu'elle peut aller,
Il faudroit exprimer ſes graces dans la dance,
Il faudroit la faire parler.

VERS IMITEZ D'UNE ODE D'HORACE.

OUi, dans le feu de ma jeuneſſe,
J'ai ſuivi l'Amour autrefois ;
Et ſi j'ai vû quelque tygreſſe,
Farouche & rebelle à ſes loix,
J'ai trouvé benigne Maîtreſſe,

Qui daignoit écouter la voix
D'un Amant réduit aux abois,
D'un cœur accablé de triſteſſe;
Et j'ai ſervi plus d'une fois
Sous les drapeaux d'une Déeſſe
Humaine juſqu'au bout des doigts.
Enfin au pays de tendreſſe,
Soit par conſtance ou par adreſſe,
J'ai fait quelques petits exploits;
Mais las de tout ce qu'il faut dire,
Plus las de ce qu'il faut écrire
Pour flechir un cœur de rocher,
Du mien il eſt tems d'arracher
Celle qui cauſe mon martyre:
Hâtons-nous de le dégager;
C'en eſt fait, ma tendreſſe expire.
Reine de l'amoureux empire,
Je viens à ton Temple attacher
Tout ce que l'ingrate m'inſpire
Avec cette inutile lyre
Qui n'a jamais pû la toucher.
Hauſſe, Déeſſe de Cithere,
Mere d'Amour, hauſſe le bras;
Fais que cette beauté ſévere
N'échappe pas à ta colere.
Déeſſe ne l'épargne pas;
Et puiſque ſon cœur temeraire
Mépriſe & le Fils & la Mere,

Vange-toi de ſes attentats
Sur ſes indifferens appas,
Prens ton aſcendant ordinaire ;
Embraze-la de tous tes feux.
Ou plûtôt, pour me rendre heureux ;
Fais que l'inſenſible Clarice,
N'éprouve point d'autre ſupplice ;
Point de tourment plus rigoureux,
Que celui d'être un jour propice
A la conſtance de mes vœux.

POUR MADAME
LA COMTESSE DE ....

RONDEAU.

DAns un Rondeau, me dit le Dieu des Vers ;
Peins la beauté dont tu porte les fers ;
Du grand Voiture emprunte la maniere,
Et cherche ailleurs ces traits, cette lumiere,
Dont en rimant moi-même je me ſers.

Pour copier ſes agrémens divers,
Trace Venus ſortant du ſein des Mers ;
Et mets enfin Clarice toute entiere,
Dans un Rondeau.

Pere du jour, lui dis-je, & des Concerts ;

Quand ſur mon front j'aurois vos lauriers verts,
Je ne pourrois fournir telle carriere ;
Je tarirois plûtôt votre riviere,
Et je mettrois plûtôt tout l'Univers
Dans un Rondeau.

SUR LE MESME SUJET.

L'Aſtre du jour ne voit rien-ici bas,
Qui ſoit égal à ces divins appas,
A ces beautez dont Flore eſt le modelle ;
C'eſt de Venus la figure immortelle,
C'eſt ſon éclat, c'eſt ſa bouche & ſes bras.

De l'admirer nos yeux ne ſont point las ;
Moins de tréſors ont ces heureux climats,
Que va dorer de ſa clarté nouvelle
L'aſtre du jour.

Celle qui fit jadis tant de fracas,
Celle pour qui Paris fit tant de pas,
La belle Heleine enfin étoit moins belle,
Et n'avoit pas de ſon tems fait comme elle
Et ce que voit, & ce que ne voit pas
L'aſtre du jour.

BOUQUET
A MADAME
LA COMTESSE DE ....

Allez, trop heureuſes jonquilles,
Nouvelles fleurs, que le hazard
Sauve des frimats, du broüillard,
Des hannetons & des chenilles;
Quoique vous veniez un peu tard
Pour être du Printemps les Filles:
Allez, de vos jaunes guenilles
Offrir l'hommage de ma part;
Allez, hâtez votre départ,
Dans la plus belle des Familles
Vous verrez quatre Sœurs, ſans art,
Riches d'attraits, d'eſprit gentilles,
Et qui n'ont point l'air campagnard;
Belles, des pieds juſquaux chevilles,
Plus ſages que Nymphes de grilles,
Et qui n'ont pas beſoin de fard:
Là! tirant l'aînée à l'écart.

Vous lui direz, belle Clarice
De la Déeſſe du Printemps
Nous avons quitté le ſervice,

Pour vous offrir le ſacrifice
De nos champêtres agrémens,
Et pour rendre un petit office
Au plus fidelle des Amans.

C'eſt peu pour vous qu'un tel hommage;
Mais vous offrant ce que les Fleurs
Ont de plus aimable en partage,
Avec le tribut des neuf Sœurs,
Dont il emprunte le langage,
Il vous conſacre les ardeurs
Du plus conſtant de tous les cœurs.
Que peut-il offrir davantage?

POUR

MADAME DE St....

Lieu dont jamais on ne ſe laſſe!
Adieu. Je vais ceder la place
Aux Habitans de l'autre Cour,
On nous porte ici trop d'envie;
Mais quoiqu'on change de ſéjour
Ne croyez pas qu'on vous oublie.

La liberté, la complaiſance,
Les plaiſirs avec l'innocence
Etoient de tous nos entretiens,

On y railloit ſans médiſance ;
Peut-on rompre de tels liens
Sans une extrême violence ?

En quittant les lieux où vous êtes ;
Pour nos ſolitaires retraites,
Mon ſort eſt digne de pitié ;
Mais en partant, belle Comteſſe,
Je vous laiſſe mon amitié,
Et je vous garde ma tendreſſe.

EPITRE

A MONSIEUR R..;

ADRESSE.

A Gentil Clerc, qui ſe clame Rouſſel,
Ores chantant, ez marches de Solure,
Où de Cantons Parpaillots, n'ayans Cure,
Preſtres de Dieu, baiſent encor Miſſel,
De l'Evangile en parfinant lecture,
Illec, qui va, dans moult noble Ecriture
(Digne trop plus, de loz ſempiternel)
Mettant planté de cet attique ſel
Qu'en Virelais mettoit, par fois, Voiture ;

A çil Rouſſel, ma Rihtme, ainçois qu'obſcure;
Mande ſaluts dans ce chietif Carthel.

Sçavoir me fit l'autre-hier, par Lettre expreſſe;
Nymphe pour qui brûlent comme fagot,
Et Gents de Cour, & la Gent du Permeſſe,
Qu'aviez rithmé, pour moy pauvre marmot;
Et qu'il faloit y repondre ſans ceſſe;
Lors à Phebus, en ſtyle humble, & devot
Me commanday, l'eſprit en grand detreſſe,
Mais pour m'ayder, Phebus ne ſonna mot;
Mot ne ſonna, de Poëtique eſpéce,
A donc, beau Sire, onc n'en ferai fineſſe
(Prez vous, n'eſt bon tourner autour du pot)
Cetuy Quatrain, que plus bas, vous adreſſe,
Oeuvre eſt, ſans plus, du bon Meſſer Marot,
A vous affiert mieux qu'Homerus de Grece
De beſoigner de lime, & de rabot
Comme ſoulez, quand par trop grand rudeſſe
Maiſtre Clement met Pegazus au trot;
Quant eſt de moy, qui n'ay cette hardieſſe,
Si, metier eſt, vous payer mon écot
En repondant, ſon Quatrain (un peu Goht)
Tranſcrire vais ainſi que ſon adreſſe.

QUATRAIN RESPONSIF DE CLEMENT MAROT, A SON AMY ABEL.

POëtiſer trop mieux que moy ſçavez,
Et pour certain, meilleure grace avez,
(A ce que voy) que n'ont pluſieurs, & meints
Qui pour cet Art, mettent la plume ez mains.

Or quant au ſort des Filles immortelles,
Qui plus ne vont hantant le Mont Thebain;
A notre cour, grain n'en eſt de nouvelles;
Nulle n'en ai ramaſſée en chemin;
Mieux leur vaudroit (ez terres infidelles)
S'offrir à Turc, à More, à Sarrazin,
Que de venir chez nous à Saint Germain
Chercher fortune. Helas! Qu'y feroint-elles?
Leur Maître, à peine, y trouveroit du pain.

Mal à propos reſſuſcitent en France
Rondeaux qu'on voit par belles dénigrès,
Mal à propos, ſelon l'antique uſance,
Devant les yeux d'inexperte Jouvance,
Gaulois diſcours ores ſe ſont montrez.

Blondins propos ſeroient mieux ſavourez,
Près de tendrons en fleur d'adoleſcence,
Du vieil Marot vient la fine éloquence,
Mal à propos.

Vous jeunes gars bien fringans, bien parez,
Voulez-vous voir leurs cœurs d'amour navrez,
Quittez Rondeau, Sonnet, Ballade, Stance;
En bon François contez leur votre chanſe,
Et ſoyez ſûrs que jamais ne viendrez
Mal à propos.

RONDEAU

AU SUJET DES VERS GALANS.

POur bien rimer Stances, Sonnets, Rondeaux,
Bouquets galans, Portraits ou Madrigaux,
Pas n'eſt beſoin de monter ſur Pegaſe;
Ni que le Dieu qu'on peint en barbe raſe
Soit invoqué pour tels menus propos.

Tendre Berger qui ſur ſes chalumeaux
Chante ſa Belle, en gardant ſes Troupeaux,
Doit au ſujet accommoder la phraſe
Pour bien rimer.

De ce qu'on aime, il faut dans les tableaux
Que tout ſoit elle, en traits originaux;
Pour la loüer, point de fard, point d'emphaſe;
Mais bien faut-il qu'un peu de tendre extaſe,
En ſa faveur offre des tours nouveaux
Pour bien rimer.

POUR MADAME L'ABBESSE DE POUSSAY,

Fille de M. le Comte de Grammont, au commencement de l'année.

CHarmante Abbeſſe ! de ma part
Recevez, ſuivant un uſage
Etabli devant ſaint Bernard,
Et ſes Confreres d'Hermitage,
Ce petit compliment ſans fard,
De qui le ſincere langage
A plus de verité que d'art ;
Du nouvel an c'eſt l'appanage :
Mais j'ai beau preſſer ſon départ,
Entre nous, c'eſt un grand hazard
Si pour vous faire mon meſſage
Il n'arrive deux jours trop tard :
Car ce Château de haut étage,
Qui n'a que le Ciel pour rempart,
Et Mircour, la fin du voyage
De ce chetif menu ſuffrage,
Sont, fort l'un de l'autre, à l'écart ;
Trois fois heureux ! ſi quelque Mage,
Par un enchantement gaillard,
Mettoit notre Cour au rivage

Du Fleuve, où vers la ſaint Medard,
Tantôt Déeſſe au fier regard
De cent tréſors fait l'étalage,
Et tantôt nage le canard
Habitant de votre Village;
En Hyver, triſte & ſombre Plage
Humide Empire du broüillard;
Mais pour m'acquitter de la dette,
(J'entens en argent de Poëte)
Sans aller au climat Perſan
Vous chercher quelque riche emplette,
Ou bien, par magique baguette,
Aller au Serail du Sultan
Enlever la perle & l'aigrette
Qu'il porte au haut de ſon Turban,
Pour qu'aux bons jours on vous le mette
Au col en guiſe de carcan.
Voici ce que je vous ſouhaite
Pendant le cours du nouvel An;
Une ſanté longue & parfaite,
Sans qu'un Nouveliſte inquiete
D'un doux repos l'aimable plan
Par quelque viſite indiſcrete,
De nouveautez faux Artiſan,
Grand Commentateur de Gazette
Et des viſions du Prophete
Qui fait l'Almanac de Milan.
Item, que vous ſoyez défaite

De tout Campagnard courtiſan,
Qui fadeurs ſur fadeurs repete,
Subtil & galant Interprete
Des Enigmes de chaque Ecran;
Bref, que jamais chez vous Squelette
N'entre avec l'air d'une S....,
Près de quelque éleve de Pan,
Que toute Nayade ainſi faite,
Avec ſon muſeau de Belette,
Et ſa paupiere de Merlan,
(Digne objet de telle amourette)
Dans quelque Marais d'Atracan,
Loin des Humains, ſoit en retraite,
Et faſſe avec lui Chanſonnette,
Où la Flute de l'Egipan
Réponde aux Vers de la Choüette.
Voilà ce que je vous ſouhaite
Pendant le cours du nouvel An.

RONDEAU REDOUBLE'.

PAr grand bonté cheminoient autrefois
Preux Chevaliers couverts de fine armure;
Ores par Monts, ores parmi les Bois,
Redreſſant torts, & deffaiſant injure.

Trouvoient, par cas, horions, meurtriſſure;
Par cas auſſi, ſur frigans pallefroys

Dames près deux friandes d'avanture,
Par grand bonté cheminoient autrefois.

Toûjours mettoient amour deſſous leurs loix,
Jeunes beautez de benigne nature;
Et voyoit-on bien reçûs chez les Rois
Preux Chevaliers couverts de fine armure.

Meshuy s'en vont mis en déconfiture,
Soulas, déduits, & la Gent à Pavois
Plus ne s'ébat à coucher ſur la dure:
Ores par Monts, ores parmi les Bois.

Princeſſe en qui le Ciel met à la fois,
Eſprit ſans fin, & graces ſans meſure,
Vous ſeule allez du vieux temps aux abois,
Redreſſant torts, & deffaiſant injure.
Par grand bonté.

RONDEAU.

QUe de beaux yeux! Dans les Vers, les Romans,
Tout en eſt plein dans nos Recüeils galans;
Par tout Pays ce lieu commun domine,
Chez l'Eſpagnol, chez la gent Sarraſine,
C'eſt un refrain qu'on met à tous les Chants.

Aux Operas, beaux yeux ſont triomphans,
Ils rendent fous les Atys, les Rolans,

Et l'on n'entend parler chez Proſerpine
Que de beaux yeux.

Pour contenter & le cœur, & les ſens;
J'aimerois mieux d'aimables ſentimens,
Des bras bien faits, une peau blanche & fine,
D'autres appas, dont on juge à la mine,
Tréſors heureux! cent fois plus ſéduiſans
Que de beaux yeux.

A MADAME
LA COMTESSE DE .....

PRéſent de la ſaiſon nouvelle,
Filles de Flore & du Printems,
Jonquilles! Portez mon encens
Dans votre fraîcheur naturelle,
A la plus digne, à la plus belle
Des Nymphes de ces lieux charmans;
Parmi cent hommages brillans
Qui ſeroient bien plus dignes d'elle,
Vous n'êtes qu'une bagatelle,
Malgré vos nouveaux agrémens;
Mais vos attraits ſont innocens,
Et vous ſemblez faites pour celle
Qui ne veut point d'autres préſens.

A MADAME BIDLE.

Si dans la Cour de la Princeſſe
L'Amour étoit à vos côtez,
Dans l'autre il vous ſuivra ſans ceſſe ;
C'eſt en vain que vous deſertez.
Oüi, Bidle, votre fuite eſt vaine,
Si vous ne quittez la maiſon ;
Car pour le Comte de Grammont,
Il ira juſques chez la Reine
Vous demander par votre nom,
Et vous appeller inhumaine.

Là, ſans le ſecours d'un recüeil,
Pour vous compter en vers ſa chance,
Et pour expoſer ſa ſouffrance,
Il vous dira la larme à l'œil,
My-Dere ayez pitié du tourment qui me preſſe,
Ma chere, j'étois déja ſous votre loi
Quand vous étiez à Son Alteſſe,
J'ai toûjours la même tendreſſe,
My-Der, ayez pitié de moi.

De mille charmes l'étalage
Accompagne par tout vos pas,
Ceux des graces, ceux du viſage,
Votre figure, tout engage
Je le ſens ; mais en vain je vous rends un hom-
mage,

Dont votre fierté ne veut pas.
Bidle, par quel deſtin bizarre
Poſſedez-vous tous les tréſors,
Dont la nature ailleurs avare,
Redoublant pour vous ſes efforts;
Vous orné l'eſprit & le corps?
Si votre cœur n'eſt qu'un barbare;
Qui ſans tendreſſe & ſans remords,
De mille crüautez ſe pare.
Triomphante de toutes parts,
On veut vous voir, on veut vous ſuivre;
Cet enchantement nous enyvre;
On n'en voit que trop les hazards:
Cependant tout le cœur s'y livre.
Mais ce n'eſt pas l'eſprit de vivre
Qui fait qu'on cherche vos regards.
Ma raiſon par vous enchaînée
Eſt trop foible pour m'aſſiſter,
Vers ſon penchant mon ame eſt entraînée,
Vous aimer eſt ma deſtinée:
Comment pourrois-je y reſiſter?
Charmé du poiſon qui me tuë,
Je m'offre par tout à vos coups;
Mais vous fuyez juſqu'à la vûë
D'un malheureux qui meurt pour vous.
Telle eſt des ſorts la difference,
Dans l'empire amoureux c'eſt le vainqueur qui fuit,
Et le vaincu, ſans force, ſans défenſe,

D'une vaine perſéverance
Attaque toûjours, & pourſuit.
Mais il faut changer de langage,
Ce diſcours vous eſt ennuyeux,
L'autre vous plaiſoit davantage;
Mais quand on s'adreſſe à vos yeux,
Bidle, il n'eſt plus de badinage,
Le ſujet devient ſerieux.

Jalouſie, je la quittai ſans lui faire la révérence, & je vins chez moi me livrer à tout ce que la Poëſie long-tems negligée m'inſpira pour exprimer les ſentimens de mon cœur, en vous adreſſant ces Vers:

Unique objet de ma tendreſſe,
Vous dont je veux ſuivre la loi,
Malgré les loix de la Princeſſe
N'aurez-vous point pitié du tourment qui me preſſe,
N'aurez-vous point pitié de moi.

BOUQUET

POUR LA BELLE VARICE.

DU Saint dont vous portez le nom
La Fête m'étoit échappée
Sans que j'en ſçache la raiſon ;
Car pour vous mon attention
N'étoit point ailleurs diſſipée ;
Mais l'octave étant ratrapée,
Il faut vous demander pardon
D'une erreur où l'intention
Ne fut jamais enveloppée,
Et vous offrir un petit don
Dont l'influence d'Apollon
Soit aujourd'hui ſeule occupée;
Car deſormais Flore en manchon,
(De Bouquets fort mal équipée)
Laiſſe ſa Cour à l'abandon
Des frimats qui l'ont uſurpée ;
Par-cy, par-là, quelque chardon
Sort de la terre détrempée,
Mais Fleurs ne ſont plus de ſaiſon.
Cependant que pourrois-je écrire
Qui fut digne de vos appas ?
Quoi ! les celebrer ſans redire

Ce que j'ai dit en pareil cas.
Phœbus lui-même avec ſa Lyre,
Et les neuf Muſes ſur ſes pas,
A peine y pourroit-il ſuffire;
Car ce n'eſt pas tout que de luire,
Et faire en l'air bien du fracas;
Des tons ſublimes on eſt las
Souvent tandis qu'on les admire,
Il n'appartient qu'au cœur d'inſtruire
Dans l'Art d'orner tendres fatras;
Puiſqu'enfin ſi l'objet n'inſpire,
On a beau chanter & beau dire,
Tout ce qu'on dit ne touche pas.

En vain le Dieu du Mariage
M'avoit banni de votre Cour,
A peine y ſuis-je de retour
Que ſans vous ôter l'avantage
D'être plus belle que le jour,
L'Amour m'y fait voir un viſage
Du même éclat, du même tour,
Des mêmes traits & du même âge
Qu'eut celle qui bleſſa l'Amour.
Les Graces ſont votre partage,
Chez vous elles font leur ſéjour;
La belle Laure eſt leur ouvrage,
Et ce n'eſt pas être volage
Que de ſoûpirer tour à tour,
Où pour vous, où pour votre image.

POUR MADAME LA COMTESSE DE ....

DEz cette ſombre matinée,
Où les Amours froids & tremblans
Reſtent avec les agrémens
Autour de quelque cheminée ;
Vos yeux paroiſſent plus brillans,
Et vos attraits plus ſéduiſans
Qu'ils n'étoient la derniere année ;
Mais d'embellir à tous momens,
Et d'être ſourde à vos Amans,
N'eſt-ce pas votre deſtinée ?

De ce nouvel an tout le cours
Verra mon cœur, pour vous, le même ;
Et je vous dirai tous les jours,
(Malgré votre rigueur extrême)
Belle Varice ! Je vous aime,
Et je vous aimerai toûjours.

POUR
MADEMOISELLE LAURE B....

VOus qui préſidez au Parnaſſe,
Dieu des Vers ! Et vous doctes Sœurs,
Qui m'avez quelquefois accordé vos faveurs ;
Pour une Laure encore, accordez-moi de grace
Des Vers nouveaux au lieu de Fleurs,
Au lieu de Flore & ſon empire
Qui nous fourniſſoient des Bouquets,
Et qui n'ont plus rien à nous dire :
Phœbus offrez à ſes attraits
Les hommages de votre Lyre.
Mais que votre encens ſoit diſcret,
Le vrai ſuffit pour ſa loüange ;
L'hyperbole n'eſt pas ſon fait,
Elle n'en prendroit point le change,
Et ſe moqueroit du nom d'Ange,
Dont vous baptiſez maint objet,
Dont l'air & la figure étrange
N'ont ſouvent rien qui ne ſoit laid.
Dites tout uniment que tout en elle engage,
Qu'un eſprit doux & naturel,
Avec les graces du bel âge,
Dans un agrément éternel,
Du vrai mérite eſt le partage ;

Et comme du ſien c'eſt l'image,
Où tout eſt ſincere & réel,
Tenez-vous-en à cet hommage.

A MADAME
LA COMTESSE DE....

REcevez, charmante Comteſſe,
Ces Vers, ils ſont de ma façon;
Vainement j'en ferois fineſſe,
Car vous n'y verrez rien de bon,
Si ce n'eſt quelque peu d'adreſſe,
Dont j'y fais entrer ſon Alteſſe
En les ornant de votre nom.
Vous m'avez ordonné de faire
Un ample détail de ces lieux;
Dans un projet ſi téméraire
Je pourrai bien être ennuyeux;
Mais dès qu'un deſir curieux
Vous prend, il faut le ſatisfaire:
Vous le voulez, & pour vous plaire
Je vais faire tout de mon mieux.

D'abord ſe préſente un Portique,
Où l'Architecte & les Maçons,
Comme de nouveaux Amphions,
Mêlant avec l'ordre Dorique;

Mais d'où vient (moi) que je me pique,
D'aller décrire des Maiſons ?
N'importe : Un Palais à l'antique,
Garni de vaſtes Pavillons,
Elevant au Ciel ſa fabrique,
Semble braver les Aquilons,
Lui dont l'enceinte magnifique
Contient le plus beau des Sallons.

Là les Graces tenoient boutique
Dans la plus rude des ſaiſons :
Là les Muſes faiſoient Chanſons,
Tantôt dans le ſtile Comique,
Et tantôt élevant leurs tons
Juſqu'au ſublime & l'heroïque,
Nous enchantoient par la Muſique
Que repetoient leurs Nourriſſons ;
Car dans leur accès Poëtique,
Certains Auteurs que nous avons,
Par fois faiſoient Hymne Bachique,
Par fois pour l'Ode Pindarique,
De leurs Luths accordoient les ſons.
Par exemple, Chaulieu, de qui les traits féconds
N'ignorent que le Satyrique,
Feroit dans le genre Lyrique,
A Phœbus même des leçons.

Là de ces lieux l'aimable Maître,
De qui l'eſprit & l'agrément

En font le plus grand ornement ;
Et dont il vous ſouvient peut-être ,
Au ſujet d'un Couplet galant :
Ce Prince , dis-je , n'eſt content
Que lorſque chacun veut bien l'être ,
Ou qu'il le paroît ſeulement.

C'eſt au milieu de l'abondance ,
Que les plaiſirs & l'innocence
Regnent dans cet heureux ſéjour ;
Par tout une tranquile aiſance
Nous accompagne nuit & jour ;
Point d'orgueïl , point d'impertinence ,
De noirceurs , ni de médiſance.
Si l'on y voit le Dieu d'Amour ,
C'eſt quand les plus beaux yeux de France ,
Suivis de leur brillante Cour ,
L'embelliſſent de leur préſence.

S'il eſt permis dans les repas ,
Quand on le peut d'être agréable ,
Malheur à qui d'un ton capable ,
Veut l'être quand il ne l'eſt pas.
Lors quelque convive implacable
Met ſa pauvre raiſon ſi bas ,
Qu'on a pitié du miſerable.

C'eſt-là qu'aſſommé de glaçons ,
Le bon Bacchus ſi néceſſaire ,
Au milieu d'un Carême auſtere ,

Petille dans les caraffons ;
Et c'eſt-là que voyant la chere
Qu'à chaque repas nous faiſons ,
Avec ſurpriſe nous crions ,
(Quoique le dicton ſoit vulgaire)
Voilà la Mer & les Poiſſons.

Que ſi dans la ſaiſon où Flore
Redonne à nos Champs leurs attraits ,
Nos Chaſſeurs gagnent les Forêts ;
Nos Amans s'y fourent encore ,
Où mettant leurs flammes au frais ,
L'un ira de ſes vains regrets
Fatiguer quelque Sychomore :
L'autre graver ſur un Cyprès
Le nom de celle qu'il adore ,
Navré lui-même de ſes traits ;
Si laſſé de la ſolitude ,
Vers quelques lieux plus fréquentez
Il traîne ſon inquiétude ,
D'abord ſes vœux ſont enchantez.

Par tout le charmant étalage ,
De mille objets tous differens ,
Tous agréables , tous rians ,
Offrent un riche partage
Dans ſes divers éloignemens :
Que vous dirai - je davantage ?
Contez qu'au Pays des Romans

Où l'hyperbole eſt en uſage,
On trouve moins d'enchantemens
Que ceux dont l'eſprit & les ſens
Sont frappez dans le voiſinage
De ces Jardins, de ces Rivages,
Sur tout dans ces Appartemens;
Mais ces lieux ſeroient plus charmans
Si le ſort, ſans autre équipage
Que celui de vos agrémens,
Chaque jour, pour quelques momens,
Y faiſoit voir votre viſage.

POUR MADEMOISELLE B....

Dieux! Par quel excès de rigueur,
(Inſenſibles à nos allarmes)
Pouvez-vous livrer tant de charmes
A cette funeſte langueur?

Daphné dans la fleur de ſon âge,
Reſiſte à peine aux lents efforts
D'un mal qui cauſe mille morts
Sans paroître ſur ſon viſage.

Toujours égale en ſon humeur,
De ſa conſtance ſoûtenuë,
On ne la voit point abbatuë
A ſes regards & ſa fraicheur.

Ciel qui lui donnez en partage,
Et pour l'eſprit, & pour le corps
Les plus brillans de vos tréſors,
Conſervez-la, c'eſt votre ouvrage!

Amour, épargnez ſes attraits,
Pardonnez-lui (pour vous) ſa haine;
Et n'employez que vos ſeuls traits
Pour vous venger de l'Inhumaine.

Sur nous tomberoit le courroux
Que vous feriez tomber ſur elle,
Et nos cœurs ſentiroient les coups
Deſtinez à ſon cœur rebelle.

Eſt-ce trop peu pour nos tourmens?
Que le mal dont elle eſt atteinte:
Combien d'horreurs! Et quels momens
Entre l'eſperance & la crainte,

Il eſt des genres de malheurs,
Il eſt de certaines douleurs,
Où l'on ſe fait pitié ſoi-même;
Mais malgré la rigueur extrême
D'un ſort fatal & malheureux,
C'eſt de voir ſouffrir ce qu'on aime,
Qui des maux eſt le plus affreux.

POUR MADAME
LA COMTESSE DE .....
A ſa Toilette.

COntre le ſéduiſant tranſport
D'une veine facile & tendre,
En vain je tâche à me deffendre ;
Je ne puis éviter mon ſort,
Phœbus, & vos charmes d'accord,
Se ſont unis pour me ſurprendre ;
Il faut ceder à leur effort,
Il faut, ma Lyre, vous reprendre,
Et malgré moi quitter le port
Où le bon ſens m'avoit fait rendre,
Pour tenter ce nouvel eſſort ;
Charmante Reine de ma vie
Belle Varice ! dont le nom
Ranime cette frénesie,
Qui ſur un temeraire ton,
M'engagea ſouvent ſans raiſon
A me mêler de Poëſie ;
Souffrez qu'ici je vous dédie
Ce que Phœbus & Cupidon
Inſpirent à ma fantaiſie,
Au ſujet d'une viſion

Dont mon imagination
Fut agréablement ſaiſie.

Dans le centre d'un Cabinet,
Tel que la Force pour retraite,
Donna jadis à Perſſinet,
La Reine d'Amour en cornette,
Aſſiſe ſur un Tabouret
Auprès d'un Miroir clair & net,
Eſſayoit une Colerette;
Certain Mortel à ſa Toilette,
Sur ſes appas fit un Sonnet;
Et pour rendre ſa Cour complette,
Les Graces, d'une main adrette,
Sur ſes cheveux flottans attachoient ſon Bonnet;
Les Muſes traçoient ſon Portrait,
Et voici comme elle étoit faite;
La troupe des Jeux & des Ris,
Et les Plaiſirs ſes favoris,
Reſtoient dans l'Iſle de Cythere;
Car alors de leurs teins fleuris
La Déeſſe n'avoit que faire;
Et ce n'eſt pas toûjours que la tendre Cypris
A beſoin de leur miniſtere.

Mais à quoi bon ce vain détour!
Mon cœur reconnut ce qu'il aime;
Et celle que je vis dans cet éclat ſuprême,
N'étoit point la Mere d'Amour,

Belle . . . . . ! C'étoit vous-même ;
Cependant vous trouverez bon
Que pour achever la peinture
De ce que m'offrit l'avanture,
Je prête en cette occaſion,
Vos attraits & votre figure,
A la Mere de Cupidon,
Et ce n'eſt pas lui faire injure.
Ses yeux brilloient de mille feux ;
Sa bouche avoit à l'ordinaire,
Ces agrémens, ce charme heureux
Qui forment la bouche de Laire
Avec l'infaillible art de plaire,
Que tels objets gardent pour eux.
Ses épaules étoient d'yvoire,
Et ſon ſein de neige & de lys ;
Mais pour le reſte, notre Hiſtoire
N'en ſçauroit faire de récits ;
Quoiqu'il ſoit facile de croire
Que ce reſte du même prix,
Egale pour le moins la gloire
De l'échantillon que je vis.
Le Dieu du Jour ſous un nüage,
De honte cachant ſes clartez,
Par quelques ſoûpirs repetez,
Rendoit un taciturne hommage
A l'éclat de tant de beautez ;
Tandis qu'Amour à ſes côtez

S'applaudiſſoit de l'avantage
Que ſur les autres Déitez,
Avoit le brillant étalage,
De tant de tréſors enchantez.
Alors le Dieu de l'Harmonie
Me dit tout bas, pour cet objet,
Que la plus rare ſymphonie
Des doctes Sœurs ſoit réünie!
Et toi! pour un ſi beau ſujet
Je vais te prêter mon génie.
Le tendre Amour, de ſon côté
Me dit, Je veux que de ta Lyre
Juſques à l'immortalité,
Les ſons élevent la beauté
Que nous t'ordonnons de décrire!
N'en crains point la temerité,
Puiſque c'eſt moi qui te l'inſpire.

Mais hélas! ce fut bien en vain
Que pour ce glorieux deſſein
Chacun voulut m'être propice.
Bien loin de me trouver en train
De mettre la plume à la main,
Séduit par un tendre caprice,
Regardant ...., avec délice,
Je dis, dans un tranſport ſoudain,
O trois fois, heureuſe Madin! *

* *Femme de Chambre de Madame de ....*

Vous de qui le charmant office,
Eſt de voir, & ſoir, & matin,
De ces tréſors l'amas divin!
Et ſouvent (ſans qu'elle en rougiſſe)
De recevoir (ſortant du Bain)
L'immortelle, & fiere Varice
Telle, que de la Mer Venus ſortit du ſein;
Quand vous lui rendez ce ſervice,
O trois fois heureuſe Madin!
J'aimerois mieux votre deſtin
Que celui d'une Imperatrice,
Et que tout l'Empire Romain.

POUR LA BELLE ....,

DEpuis un tems, charmante Laire,
Phœbus m'avoit abandonné;
Il ſembloit rétif ou contraire
Dans tout ce que je voulois faire,
Et rien n'en étoit bien tourné.
De cette diſgrace étonné,
Je pris le parti de me taire;
Et ſi par fois j'ai fredonné,
Tels fredons n'auroient ſçû vous plaire:
Mais dans cet état de miſere,
Je l'ai pour vous importuné,
(Ce Dieu brillant qui nous éclaire)

Pour

Pour vous ſeule étant néceſſaire
Que ſon art me fût redonné :
Quoi ! lui dis-je, cette Varice,
Pour qui mes Vers & mes Chanſons
Vous trouvoient toûjours ſi propice,
Et dont nos Forêts, nos Vallons
Voyoient le nom, avec juſtice,
Mis au deſſus des autres noms !
Quoi ! cette adorable Varice,
Vous verra-t'elle par caprice
A mes Vers refuſer ces tons
Qu'on écoutoit avec délice ?
Phœbus, reprenez votre office ;
Exprimez ce que nous ſentons ;
Et que votre Lyre rempliſſe
Nos cœurs de ſes tendres leçons :
Laiſſez le ſoin à vos rayons
De voir que le raiſin mûriſſe,
Et qu'ils échauffent nos Melons.
Vraiment, vous nous la baillez belle,
Me dit ce Dieu d'un air chagrin :
Faut-il pour chaque bagatelle
Que je vous conduiſe la main ?
Vous ne ceſſez à Saint-Germain,
(Car on m'en a dit la nouvelle)
De faire Couplets, ou Quatrain
Dès que l'humeur vous y rappelle,
Et vous perdez votre Latin,

Quand pour Varice l'immortelle,
Votre Muſe ſe met en train!
Mais vous vous en plaignez en vain;
Car à vos vœux toûjours fidelle
J'ai prêté mon ſecours divin,
Dès qu'il falloit chanter pour elle.
Qui rend vos projets impuiſſans,
Ajoûta-t-il? Sans éloquence
Il n'eſt beſoin que du bon ſens,
Et non pas de mon influence
Pour la celebrer dans vos chants.
C'eſt la beauté de tous les tems,
Sur elle ils n'ont point de puiſſance;
Elle eſt nouvelle tous les ans;
Son air, ſa grace & ſa préſence
Sont les images d'un Printems
Qui n'eſt jamais en décadence:
Et la Fontaine de Jouvence,
Qui ranimoit, par Négromance,
Les attraits déja périſſans,
N'a point mis les ſiens en dépenſe;
Elle eſt faite pour d'autres gens.

POUR MADEMOISELLE OBRIENNE DE CLARE.

ON dit que Monſieur Saint-Laurent
Eſt le patron de toute Laure ;
Il eſt vrai que plus d'un Sçavant,
Belle Obrien ! en doute encore ;
Quoiqu'il en ſoit, en attendant
Qu'on décide un fait que j'ignore,
Recevez ce chétif préſent ;
Car pour Bouquets, la Dame Flore
Ne fournit plus rien à préſent ;
Mais Phœbus vient de faire éclore
Ces Vers, dont votre Fête honore
Le Chevalier de Cour brillant,
Ou ſi vous voulez, ſans détour,
Le Chevalier de Brillantcour.

POUR LA MESME.

L'Agrément, les graces, les ris,
Belle Obrien ! partout vous ſuivent,
Et ce n'eſt que chez vous que vivent

Les ouvrages des beaux Eſprits ;
Mais quand les Amours nous pourſuivent,
Ils ſe trouvent aſſez ſurpris
De voir qu'auſſi-tôt qu'ils arrivent
Vous les traitiez avec mépris.
Venez, venez prendre la place,
(Dit Cupidon aux Bouts-Rimez ;
Car vous êtes les bien-aimez,
Depuis que deux Sœurs, de leur grace,
Vous ont remplis & ranimez.
Regnez Fatras à double face,
Vous ſerez bien-tôt imprimez.

POUR LA MESME.

QUoique vous ayez les appas,
Et la fraîcheur, & la jeuneſſe
De cette Brillante Déeſſe
Qui ſert les Dieux dans leur repas,
Vous ne vous en contentez pas,
Et vous embelliſſez ſans ceſſe ;
Mais apprenez-nous par bonté
Ce que vous en prétendez faire ;
Quand vous auriez plus de beauté
Que la Déeſſe de Cythere,

Auriez-vous par hazard compté
D'égaler quelque jour celle de votre Mere ?
Car en ce cas, en vérité,
Le projet ſeroit téméraire.

LES SOEURS DE S. DOMINIQUE DE POISSY AUX FILLES DE SAINTE MARIE DE CHAILLOT, *SALUT.*

O Vous, nos cheres Sœurs en Dieu,
Filles de ſaint François de Sales,
Aimables & ſaintes Veſtales !
Vous qui retenez au milieu
D'enceintes à nos vœux fatales
Reine & Princeſſe ſans égales :
Dites ! Nos cheres Sœurs en Dieu,
Pour ces deux Hôteſſes Royales,
Que vous enchantez dans ce lieu,
Serez-vous toûjours nos rivales?

* *Sur une Fête de Madame la Princeſſe d'Angleterre, où quelques Religieuſes ſes Favorites firent des Vers pour Son Alteſſe.*

Nous eſperions bien que Poiſſy,
Fondé par un ſaint Roi de France,
Pour quelques jours de réſidence
Pourroit les attirer auſſi;
Mais en vain de cette eſperance
Nos cœurs s'étoient flattez ici.

Chez vous tout conſpire à leur plaire;
Amuſemens & ſoins divers
S'offrent en Proſe comme en Vers.
Pour nous, ſi nous en voulions faire,
Ce ſeroit bien une miſere,
Tant nous rimerions de travers;
A notre ignorance ſoûmiſes,
Nos eſprits ſont toûjours peſans;
Nos Concerts ſont formez des chants
Que l'on entend dans les Egliſes
Et nous ne connoiſſons ceans,
Les Enigmes ni les Deviſes,
Qu'en les voyant ſur des Ecrans.

Les Muſes, ces ſçavantes Filles,
Dont nous ne dirons pas les noms,
Deviendront derriere nos grilles
Plus müettes que des poiſſons,
Quoique chez vous aſſez gentilles;
Pour Phœbus, le Dieu des Chanſons,
Et certains Rimeurs de vetilles,
Qui chantent dans ces environs,

Ils ne viennent dans nos cantons,
Que pour y pêcher des anguilles.

A tout cela vous jugez bien,
Qu'aux Vers nous ne connoiſſons rien;
D'avoir recours, pour ce myſtere,
A notre ſçavant Aumônier;
Cela ne ſerviroit de gueres;
Car quoiqu'il ſçache ſon Breviaire,
Et que le Poëte Garnier
Soit Triſayeul de ſon Grand-pere,
Nous ne ſçaurions vous le nier,
Pour rimer c'eſt un pauvre Here.

Nous n'avons donc pas ces talens
Qu'on a dans les lieux où vous êtes,
Et nous aurions ici les Fêtes
De cent objets dignes d'encens,
Sans pouvoir tirer de nos têtes
Pour ce ſujet, Rimes ni Chants;
Au lieu que chez vous, tout s'empreſſe
Et tout s'anime tour à tour;
Tous les cœurs ſont pleins d'allegreſſe,
Pleins de reſpects, & pleins d'amour
Pour la Fête de la Princeſſe,
Et tout y chante la Maîtreſſe
Que vous élûtes l'autre jour.

C'eſt-là que ma Sœur Gabrielle,

Pour cette Princeſſe immortelle,
Fait maintes couplets de Chanſon,
Où brillent l'eſprit & le zele,
Tandis que ma Sœur Bulion,
Dont je ne dirai pas le nom,
Fait de Vers une kyrielle
Qui ſeroient dignes d'Apollon;
Enſuite Sœur Anne-Charlotte,
Sur tant de vertus & d'attraits,
Redouble, ſans changer de note,
Et tout répond à ſes couplets;
Mais quaud Théreſe-Séraphique
Mêle ſa voix à ces Concerts,
On diroit que le Dieu des Vers
En a compoſé la Muſique.
Nos Rimailleurs de Saint-Germain,
Qui vont faiſant des Chanſonnettes
Depuis le ſoir juſqu'au matin,
N'ont qu'à renguainer leurs Muſettes
Si les Ouvrages que vous faites
Viennent à leur tomber en main.
Ma Sœur Madelaine-Marie,
De qui l'autre nom va devant,
Dans les regles de la Ferie,
Les enleveroit par ſon chant;
Et l'on verroit leur cotterie
Jetter tous ces fatras au vent.
Pour ces Stances mélodieuſes,

Que chanterent à ſon lever
Les plus jeunes Religieuſes,
Eſt-il rien qui puiſſe égaler
Le tour de leurs rimes heureuſes ?
Sœur Jeanne-Françoiſe, en un mot,
De ſes Chanſons par l'harmonie,
Feroit croire que le génie
De feu Voiture eſt à Chaillot.

Mais rien de tout cela n'invite
La Princeſſe à venir chez nous ;
Orphée à Poiſſy point n'habite,
La ſolitude eſt ſon mérite ;
Du reſte, ſon repos eſt doux,
Nous n'y craignons pas le courroux
De la Nation hypocrite ;
Nous n'y craignons pas la viſite
D'un ſéducteur tendre ou jaloux,
(Plus dangereux qu'un Satellite)
Et notre fraïeur en eſt quitte
Pour entendre de loin les loups.

Tous les objets que la Nature
A fait pour égayer les ſens,
Par leurs champêtres agrémens,
Etalent ici la parure
De leurs ruſtiques ornemens,
Et la Terre, à chaque Printems
De la renaiſſante verdure

Embellit nos Prez & nos Champs ;
Nous voyons, comme vous, la Seine
Tranquile au retour des beaux jours ;
Qui s'égarant dans notre plaine,
De ſes ondes fait mille tours ;
Mais nous ne voyons point le Cours
Où le beau monde ſe promene,
Et ſouvent ſur ſes pas entraîne
De ces villains petits Amours
Qui ſéduiſent la Gent mondaine.
Vous qui voyez ces tendres lieux,
Nos Sœurs, détournez-en les yeux ;
Détournez auſſi la prunelle
D'un certain Moulin de Javelle ;
Car bien ſouvent l'eſprit malin,
Sous ombre d'une Matelotte
Se fourant dans cette Gargotte,
(Qui porte le nom de Moulin)
Mene la ſageſſe bon train,
Et met la raiſon en compotte.

Pour cette Riviere en canal,
Qui porte les tributs liquides
A vos bords, depuis l'Arſenal,
Vous pouvez, ſans être timides
Tourner les yeux ſur ſon criſtal.
Voyez auſſi cet Hôpital
Doré juſques aux pyramides,

Point n'y verrez blondins perfides,
Dont l'aſpect eſt ſouvent fatal ;
Car ce n'eſt pas le Tribunal
Où gens d'avantures avides
Viennent en Caroſſes rapides,
Se rendre au tems du Carnaval.
Hélas ! ce ſont les Invalides,
Gens éclopez, couverts de rides,
Qu'on peut lorgner ſans aucun mal.

Mais vraiment nous ſommes bien bonnes
De vous donner de ces leçons,
Nous autres Campagnardes Nones,
On croira que nous radotons ;
Car ſi dans ces ſaintes Maiſons,
Où les plus auſteres perſonnes
Menent le train que nous menons,
On deſtinoit quelques Couronnes,
A vous s'adreſſeroient ces dons.
Quand la vertu ſeroit détruite,
Ou quand on la verroit réduite
Partout ailleurs à ſe cacher,
On la verroit avec ſa ſuite,
Si chez vous on l'alloit chercher :
Eſt-ce donc vous qu'il faut prêcher
Sur les regles de la conduite ?

La Pieté, fille des Cieux,
De votre Maiſon fait ſon Temple ;

Et quand ce couple glorieux,
Que vous avez devant les yeux
Ne vous ſerviroit pas d'exemple,
Vous le donneriez en tous lieux;
Mais il eſt tems que ſe repoſe
Celui qui nous prête ſa main;
De mauvais Vers grand Ecrivain,
Vous n'en ſçaurez pas autre choſe.
Pour nous, ſi c'étoit de la Proſe,
Nous écririons juſqu'à demain;
En Vers nous ſommes ignorantes.
Pour vous, qui n'êtes pas ainſi,
Ne vous montrez pas trop ardentes
A chercher l'Auteur de ceci,
Vous n'en ſeriez pas plus ſçavantes.
Adieu, vos très-humbles Servantes
Les Religieuſes de Poiſſy.

REFLEXIONS.

GRace au Ciel! je reſpire enfin
Au bord fatal du précipice
Où m'avoient entraîné le deſordre & le vice
Qui regnent dans le cœur humain.
Le Sauveur m'a tendu la main,
Et j'ai ſenti cette bonté propice
Qu'on n'invoque jamais en vain.

Idole que mes vœux n'ont que trop encenſée,
Volupté! vif objet de nos deſirs errans!
Yvreſſe d'une ame inſenſée!
Ne troublez plus de tranquiles momens;
Fuyez ſpectacles ſéduiſans:
Phantômes qui teniez ma raiſon balancée
Entre vos vains engagemens!
Eloignez de mes yeux tous ces enchantemens,
Et n'offrez plus à ma penſée
Vos frivoles amuſemens.

Et vous, profane Poëſie!
Inutile préſent des Cieux,
Douce erreur de l'eſprit! pompeuſe frénefie,
Fabuleux Eſtre de vos Dieux,
Source féconde en trompeuſes merveilles!
Ceux qui vous poſſedent le mieux
Ne réüſſiſſent par leurs veilles
Qu'à remplir mollement le cœur & les oreilles
De vos ſonges harmonieux.

Si je me ſuis laiſſé conduire
Au faux éclat de vos brillans,
Vous n'avez plus pour me ſéduire,
Que quelques reſtes impuiſſans
D'un ſouvenir qui ne peut nuire
Au repos heureux que je ſens.

Un nouveau rayon de lumiere

Me découvre la vérité,
Et m'ouvre la ſeule carriere
Qui mene à l'immortalité.

Choiſiſſons déſormais cette clarté pour guide,
Qu'elle regle tous nos penchans,
Et que l'auguſte éclat de ſa beauté ſolide,
Nous élevant d'un vol rapide
Soit l'unique objet de nos chants.

Fille du Ciel, pure innocence!
Azile contre tous nos maux,
Vrai centre du parfait repos!
Heureux celui dont la conſtance
(Vous conſervant dans l'abondance)
Ne vous perd point dans les travaux
D'une longue & triſte indigence!

Egal dans l'un & l'autre ſort,
Soutenu d'un eſpoir que rien ne peut éteindre,
Il attend l'infaillible mort
Sans la ſouhaiter ni la craindre.

Heureux de qui l'eſprit à la fin rebuté
De l'impérieux eſclavage
Du monde, & de ſa vanité,
De larmes, & d'humilité,
Offrant un ſalutaire hommage
Au Trône du Juge irrité,
Etablit ſa félicité
Dans un immortel héritage,

Et ſe garantit du naufrage
Qu'on fait pour une éternité.

DE L'USAGE DE LA VIE DANS LA VIEILLESSE.

SOixante & dix ans, dit David,
Eſt de l'homme l'âge ordinaire,
A quatre-vingt l'on ne va guere;
Qui vit plus, tout le tems qu'il vit
N'eſt que douleur & que miſere.

Pour moi, j'ai déſormais atteint
Sept fois dix ans, à compter juſte;
Et pour aller à quatre-vingt,
Je ſuis peut-être aſſez robuſte;
Mais qu'un peu plûtôt, ou plus tard,
Le moment arrive, où la vie
Doit pour toûjours m'être ravie,
Je n'y puis long-tems avoir part;
Quel emploi donc, & quel uſage
Dois-je en faire dans mon déclin?
J'en dois enviſager la fin,
Comme celle d'un long voyage,
Ou comme la derniere main

Qu'un Artiſan habile & ſage
Doit bien-tôt mettre à ſon ouvrage.
Je dois, entrant dans ſon deſſein,
Me faire un devoir de le ſuivre,
Et je dois, pour y concourir,
Après avoir ſçû long-tems vivre,
Eſſayer d'apprendre à mourir.
Ce n'eſt pas une vaine étude,
Qui puiſſe être à compter pour rien,
Ni qui ſe faſſe jamais bien
Quand on n'en a pas l'habitude;
On ne peut trop tôt y penſer;
Il n'eſt pas tems de commencer
A ſe la rendre familiere,
Quand le corps vient à s'affaiſer,
Que l'eſprit commence à baiſſer,
Et qu'enfin la machine entiere,
Prête à manquer à tout moment,
Partout s'arrête & ſe dément;
C'eſt une étude mal aiſée,
Il eſt tard de s'y prendre alors;
Il faut, ſain d'eſprit & de corps,
La faire à tête repoſée;
Il faut, pour s'en bien acquitter,
S'accoutumer à méditer
Ce qu'on eſt, & ce qu'on doit être;
Il faut de bonne heure apprêter
Le compte qu'on doit à ſon Maître;
Il faut, enfin, ſe ſouvenir

Qu'il reſte un rôle à ſoûtenir,
Dont on doit compte au monde même.
J'ai vû bien des gens parvenir
Juſques à la vieilleſſe extrême,
Peu ſçavoir ſagement finir;
Ils ſçavoient avant leur vieilleſſe,
(Bons Acteurs & judicieux)
Par leur eſprit, par leur ſageſſe,
Bien repréſenter en tous lieux;
Faut-il faire le perſonnage
Du dernier rôle de leur âge,
Ils ne ſçavent pas être vieux.
Et lors qu'amis de la retraite
Ils ne devroient plus s'occuper
Que de l'heure qui va frapper,
Ils traînent partout leur ſquelette,
Et ne font que ſe diſſiper;
Avec eux-mêmes ils s'ennuyent,
Et cherchent le monde & le bruit,
Laſſez deux-mêmes ils ſe fuyent;
Mais c'eſt en vain. L'ennui les ſuit,
Le monde qu'ils cherchent les fuit;
Et quand de viſite en viſite
Ils l'ont ſuffiſamment inſtruit,
Qu'ils ſurvivent à leur mérite,
L'ennui chez eux les reconduit.

A jamais pour moi reſpectable
Le Vieillard ſage & venerable,

Qui verd encore, & vigoureux,
Sçait terminer ſes jours heureux
Par une retraite honorable !
Il me ſemble encore le voir
A Paris, chez lui vers le ſoir,
Se prêter quelque tems au monde,
Vivre à lui le reſte du jour,
Et joüir d'une paix profonde,
Par ſon choix banni de la Cour ;
C'eſt ainſi que tranquile & ferme,
Et ſans jamais ſe démentir,
Prêt à tous momens à partir,
Il attendit ſon dernier terme.
C'eſt ainſi qu'il ſçût de ſes jours
Couronner dignement le cours.

Pour vivre & mourir, quel modele !
On ne peut aſſez reſpecter
Une vie ſi ſage & belle,
On ne peut aſſez l'imiter.

SUR L'AGONIE
DU FEU ROI D'ANGLETERRE.

DAns cette triſte conjoncture,
Où tout mortel ſubit les loix
Que nous a preſcrit la Nature ;
Dieu ! quelle touchante peinture,

De voir à ſes derniers abois
Un des plus ſaints (jadis des plus grands Rois)
N'emporter dans la ſépulture
Que ſon innocence & ſes droits !

De voir ſa Reine déſolée
Dans ces déplorables momens,
Aux allarmes des accidens
Mille fois le jour immolée,
Offrir ſans ceſſe au Ciel des vœux attendriſſans !
Ici, leurs auguſtes Enfans,
Là, de leurs mornes Courtiſans
La fidelité ſignalée,
S'épuiſer en gémiſſemens !

Pour obtenir quelques journées,
Et reculer encor ſa fin,
Ils fatiguoient le Ciel en vain ;
L'arbitre de nos deſtinées,
Celui des Têtes couronnées,
Pour un plus glorieux deſtin,
Bornoit le cours de ſes années.

O Toi ? dont le Ciel a fait choix
Pour être protecteur des Rois :
Dans cet accablement funeſte
Tu vins ſauver ce qui nous reſte
Du ſang des Monarques Anglois.
Toûjours leur Ange tutelaire,

En couronnant le Fils, tu ranimas le Pere :
Il t'entendit ; & ſes regards mourans
Te firent les remercimens
Qu'avoient fait les pleurs de la Mere.

Grand Roi ! dont la puiſſante main
Fait regner ton ſang en Eſpagne,
Et qui, de la Grande Bretagne
Protege ici le Souverain :
Daigne le Ciel, pour récompenſe
De tant de précieux bienfaits
Egaler partout les ſuccès
A ta ſageſſe, à ta puiſſance.

Ainſi, quand on verra ton nom ;
Par des faits immortels, celebré dans l'Hiſtoire,
On n'y verra point d'action
Qui n'ait eu pour objet la juſtice ou la gloire,
Jamais l'avide ambition.

LA PYRAMIDE ET LE CHEVAL D'OR.

CONTE.

A MADEMOISELLE OBRIENNE DE CLARE.

M'Ayant permis de vous écrire
En partant pour certain Palais,
(Plus beau que facile à décrire)
J'écrivis, pour vous faire rire,
Plus que pour loüer vos attraits.
Je mis pourtant, dans cette Lettre,
Un petit brin de vos appas;
Un petit brin; car d'y tout mettre,
La choſe ne ſe pouvoit pas.
Dans cet Ecrit, les Filles de Mémoire,
(Qu'on nomme Muſes autrement)
Avoient peu fait pour votre gloire,
En mêlant, je ne ſçai comment,
Deſcription de bâtiment
A cet incarnat, cet yvoire
Qui vous parent inceſſamment,
Parlant enfin confuſément,

De plus d'objets que dans la Foire
On n'en voit ordinairement,
Et le tout ſans enchantement;
Mais voici bien une autre hiſtoire;
Ecoutez donc ce qu'elle dit
Pour en faire votre profit,
Et n'allez pas prendre pour guide
La Nymphe de la Pyramide,
Qui bien loin d'aimer ſon prochain,
Fit mille maux par ſon dédain.
Elle étoit charmante (à vrai dire)
La divine Infante Saphire;
Sa figure avoit mille attraits,
Mais ſon cœur étoit des plus laids.
Or toute beauté meurtriere,
(Fut-elle un Ange de lumiere)
Qui n'aime qu'à tuer les gens,
N'eſt pas digne de notre encens:
Elle étoit pourtant (la cruelle)
Comme vous, fraîche, jeune & belle;
C'étoit votre taille, à peu près,
Et ce tein fait pour vous exprès;
D'Hébé l'immortelle jeuneſſe,
Et l'éclat d'Hélene de Grece
Accompagnoient partout ſes pas;
Mais les Amours n'en étoient pas:
Car en dépit d'eux, l'Inhumaine
Traînoit mille cœurs dans ſa chaîne.

Et du plus parfait des Amans,
Triomphoit de voir les tourmens.
Croyez-moi, ſoyez ſatisfaite
D'imiter ſa grace parfaite;
Contentez-vous de ſa beauté,
Et laiſſez-là ſa crüauté;
Car dites-nous, belle Obrienne,
Ce que vous croyez que devienne
Berger qu'on ne regarde pas,
Tandis qu'il meurt tout bas
Tendre Berger, qui de ſa chance
Va faire aux échos confidence,
Et n'oſant vous la découvrir,
Par reſpect ſe laiſſe mourir.
Car Berger ne ſçauroit plus faire
Que de mourir pour ſa Bergere;
Cependant ne vous trompez pas
A cette ſorte de trépas;
Car ce n'eſt pas ceſſer de vivre;
Mais mourir, comme dans un livre,
Et comme on voit à tous momens
Mourir d'amour dans les Romans,
Où l'on voit trépaſſez fidelles,
Vivre auſſi long-tems que leurs belles,
Et cependant mourir d'amour,
Pour elles tout le long du jour.
Il eſt bien vrai que l'avanture
De tous ces mourans en peinture,

N'eſt pas trop faite pour toucher
Des Nymphes à cœur de rocher,
Et crois qu'à voir un Amant tendre
Se précipiter ou ſe pendre;
Mais je dis pendre tout de bon,
Comme en Greve on pend un larron,
Ou bien la tête la premiere,
S'aller jetter dans la riviere,
Où bien humblement à genoux
Se couper la gorge pour vous,
En s'écriant, divine Laure,
Mon dernier ſoûpir vous adore,
Cela pourroit vous divertir
Beaucoup plus que vous attendrir,
Et qu'un tel cas ſous votre empire
Auroit de quoi vous faire rire,
Que ce tragique évenement
Pourroit vous paroitre amuſant,
Surtout dans ces ſiecles bizares,
Où les martyrs d'amour ſont rares,
Où l'avanture de Didon
Se traite de vieille chanſon,
Où l'on ſe moque de Pyrame,
Qui pour ſa Tiſbé rendit l'ame,
Et de Tiſbé pareillement,
Qui ſe tua pour ſon Amant;
Où toutes ces morts qu'on raconte
Paſſent chacune pour un conte;
Enfin, où ces tendres Heros

Quoiqu'il

Quoiqu'il en ſoit, ſemblent fort ſots;
Plus d'une Nymphe feroit gloire
D'en orner pourtant ſon hiſtoire,
Et pour la rareté du fait
De tüer quelque Amant parfait,
Quelque Amant conſtant & fidelle,
Qui ſe ſeroit pendu pour elle;
Cependant l'inhumanité
D'une rigoureuſe Beauté,
Souvent de cent remords ſuivie
A fait le malheur de ſa vie.
Saphire en pourroit faire foi,
Car il ne tient encor qu'à moi
De la rendre auſſi miſerable
Que ſon orgüeil fut implacable;
Mais comme à ſon air, entre nous,
On l'auroit pû prendre pour vous,
Et qu'avec ſon humeur farouche
Elle avoit vos traits, votre bouche,
Et tous ces tréſors du Printems,
En vous ſans ceſſe renaiſſans,
Quoi qu'inhumaine & dédaigneuſe,
Loin de la rendre malheureuſe,
Je lui pardonne; & ſon deſtin
Sera ſi brillant à la fin,
Que cette Hiſtoire véritable
Pourroit paſſer pour une fable,
N'étoit qu'à vous autres beautez
On ne dit que des véritez.

CHANT PREMIER.

DAns un certain Pays, paſſablement ſauvage,
Où pour ſe divertir on n'alloit pas ſouvent,
Habitoit un Homme ſçavant,
Et reſpectable par ſon âge;
Mais qu'on n'auroit pas crû fort ſage
D'être dans ce lieu déplaiſant,
Preſque l'unique réſident;
Quoiqu'en un petit Hermitage,
Sur un rocher près du rivage,
Il vêcut heureux & content.
Les chagrins & l'inquiétude,
Les ſoins dévorans, & l'ennui
Reſpectoient trop ſa ſolitude
Pour ſe préſenter devant lui.
Or dans cette Iſle ſolitaire,
Les Tigres, les Lions, les Ours,
Ne faiſoient pas trop bonne chere;
De faim y mouroient les Vautours,
Car Troupeaux n'y paroiſſoient guere,
Point de Berger, point de Bergere
N'y paſſoient (en chantant) les jours;
Et quant à Meſſieurs les Amours,
Ils n'avoient garde de s'y plaire;
Garde n'auroit eu Cupidon,
De venir là chercher ſa proye,

On n'y connoiſſoit pas ſon nom,
Ni ce flambeau dont d'Ilion
Il avoit fait un feu de joye,
Quand pour Pallas & pour Junon
Il ſe déclara contre Troye.

Un jour que les Vents mutinez
Sortans de la Grotte profonde,
(Où leur Roi les tient enchaînez)
Souffloient en vrais déterminez,
En menaçant la Terre & l'Onde,
Et tous les Habitans du Monde,
D'être par eux exterminez.

Notre Hermite étoit d'avanture,
A méditer ſur ſon Rocher,
Lorſqu'il entendit approcher
L'effroyable & ſoudain murmure
Des Vents qu'on venoit de lâcher.
Il jugea d'abord qu'un orage,
(Mêlé de tourbillons affreux)
De quelque Vaiſſeau malheureux
Cauſeroit bien-tôt le naufrage.
Certes il ne ſe trompoit pas;
Car il vit de loin un Navire
Tout prêt à tomber dans le cas:
Il n'avoit ni voiles, ni mats;
Et les Vents déployans leur ire,
(Sans que le Vaiſſeau pût ſuffire

A réſiſter à leur fracas)
Des flots l'impitoyable empire ;
Pour l'engloutir ouvrit ſes bras.

Cela veut dire, en ſimple Proſe,
Que le pauvre Vaiſſeau périt ;
Mais quand en rime l'on écrit,
Il faut un peu broder la choſe.

O combien à ce triſte objet,
Le bon homme eut l'ame attendrie !
Et combien il eut de regret
De n'avoir pû ſauver la vie
A ceux qui des Vents en furie
Venoient d'être l'affreux joüet !
C'étoit bien l'ame la plus tendre,
Le cœur le plus officieux
Qu'on verra jamais ſous les Cieux ;
Choſe difficile à comprendre,
Car il étoit ſçavant & vieux ;
Mais ce qui le rendoit ſenſible
Aux funeſtes évenemens,
C'eſt d'avoir en ſes jeunes ans
Eprouvé ce qu'ont de terrible
Et les diſgraces des Amans,
Et ces indignes changemens
Qu'on voit, après un ſort paiſible,
Suivis de mille accablemens.

Cependant ſur l'humide plaine,

Sur les flots encore agitez,
Il tenoit les yeux arrêtez
Sous quelque eſperance incertaine
De voir les débris écartez
De cette avanture inhumaine,
Flotter vers la rive prochaine,
En état d'être encor de ſes ſoins aſſiſtez;
Mais ſon eſperance fut vaine;
Car rien ne s'offrit à ſes yeux
Que des Montagnes écumantes
De mille flots prodigieux,
De qui les cîmes blanchiſſantes
Menaçoient la Terre & les Cieux.

La nuit, enfin, mais ſans Etoiles,
Arrivant pour ſurcroît d'horreur,
Augmenta par ſes ſombres voiles
De ce ravage la terreur.

Le lendemain, l'ame inquiete,
Notre Druyde, au point du jour,
Sortit de ſon humble retraite;
Il ne faiſoit pas grand ſéjour
Au lit, non plus qu'à ſa toilette;
Mais je m'apperçois, en contant
De ces avantures la ſuite,
Que j'appelle notre Sçavant,
Quelquefois ſans façon Hermite,
Et Druyde dans cet inſtant,

Quoique cela n'importe guere ;
Je veux vous en rendre raiſon,
Et vous inſtruire de l'affaire.
Sçachez donc qu'il eſt néceſſaire
De cacher encor ſon vrai nom,
Les Contes veulent ce myſtere ;
Mais tréve à la digreſſion,
Et retournons au vieux Compere.
Il ſortit donc, triſte à mourir ;
A tous momens la deſtinée
De ceux qu'il avoit vûs périr,
Dans la précedente journée,
A ſon eſprit venoit s'offrir.

Il ſuivit long-tems le rivage
Par les détours peu fréquentez
De cette inhoſpitable Plage,
Jettant les yeux de tous côtez,
Sans voir les débris du naufrage
De ceux qu'il avoit regrettez.

La Mer étoit preſque calmée ;
Du Soleil les rayons naiſſans
Avoient fait taire tous les Vents,
Et la bonace ramenée
Sembloit ramener le Printems ;
L'aſtre du jour ſortant de l'Onde
Ranimoit tout par ſa chaleur,
Et l'Aurore de ſa fraîcheur

Répandoit la vertu féconde
Sur toutes les Fleurs à la ronde,
Et du chant des Oiſeaux éveilloit la douceur ;
C'étoit faire beaucoup d'honneur
Au plus vilain Pays du monde ;
Cependant l'Hermite étoit las
D'une recherche fatigante,
Qui ſans répondre à ſon attente
Le faiſoit errer haut & bas
Dans la route la plus méchante
Du plus ſauvage des climats ;
Au reſte, il ne comprenoit pas
Par quelle attention preſſante
Il faiſoit en vain tant de pas.

Enfin ſur le point de ſe rendre,
Quand pour remettre ſes eſprits
De tous les ſoins qu'ils avoient pris,
Il ſe couchoit ſur l'herbe tendre,
Il lui ſembla de loin entendre
Des gémiſſemens & des cris.

Derriere une roche eſcarpée,
(Qui dans les Ondes s'avançoit)
Il jugea d'abord qu'on pouſſoit
Les cris dont ſon oreille avoit été frappée.
En dépit de mille détours,
Il y courut en diligence,
Dans la charitable eſperance

De pouvoir donner du ſecours
A des malheureux ſans défenſe,
Contre des Lions ou des Ours,
Ou bien quelqu'autre violence,
Dont on pût menacer leurs jours.

Il ne s'y rendit pas ſans peine;
Car ce n'étoit pas dans la plaine
Suivre un ſentier délicieux;
De rochers une longue chaîne,
Qui s'élevoit juſques aux Cieux,
Des précipices furieux
Le mettoient ſans ceſſe hors d'haleine;
Mais Dieux! quelle étonnante ſcene,
Dez qu'il y fut, frappa ſes yeux!

Il vit flotter ſur une planche
(Que pouſſoit un homme en nageant)
Une Nymphe, cent fois plus blanche
Que la neige n'eſt en tombant;
Mais de ſa blancheur infinie,
Ni de cent mille autres appas
(Dont longue étoit la litanie)
Et dont la belle étoit munie,
D'abord il ne s'apperçût pas.
Tout ce qu'il put voir du rivage
Où l'avoit attiré ſa voix,
Ce fut cet étrange équipage,
Qui ſuivoit ſa planche à la nage.

Enſuite ce fut mille exploits
De témerité, de courage,
Que d'un Monſtre contre la rage
Faiſoit un Heros aux abois;
Monſtre dont la gueule ſauvage
De la Nymphe, ſans lui, n'eut pas fait à deux fois.

Ce Monſtre hydeux, que jadis Andromede
Avec horreur vit approcher
Du pied de ſon fatal rocher,
N'avoit pas la face ſi laide.
De la main droite combattant,
Et de l'autre toûjours pouſſant
La Nymphe tremblante & craintive,
Cet homme approchoit de la rive,
Où l'Herimite à genoux, d'une Oraiſon plaintive,
Prioit le Ciel en l'attendant.
Il n'avoit rien de mieux à faire;
Car quoique pour les dégager,
Son cœur ſenſible & débonnaire
Eût tenté tout autre danger,
Se jetter dans les flots n'étoit pas ſon affaire;
Car il ne ſçavoit pas nager;
Mais pour en mieux parler, quelque main inviſible
Malgré lui s'oppoſoit à ſon empreſſement;

Car à ſon art rien n'étoit impoſſible,
Comme on verra dans un moment.

Vous ! qui ſur les bords du Permeſſe
Inſpirez à vos Nouriſſons
Le charme heureux de leurs Chanſons,
O Muſe qui de la tendreſſe
Préſidez aux douces leçons !
Soûtenez une voix qui baiſſe,
Et prêtez-moi de nouveaux tons
Pour un fait qui vous intereſſe.

Erato ! daignez m'aſſiſter !
Tracez vous-même la peinture
De la ſurprenante avanture
Que je vais tâcher de conter.
Cette planche étant abordée,
Sur qui flottoit l'objet divin ;
Cet Homme qui l'avoit gardée
Des griffes du Monſtre Marin,
Avoit mis l'avanture à fin ;
Le Fils de Danaé, d'une audace pareille,
Avoit ſçû triompher d'un Monſtre auſſi fatal ;
Mais moindre étoit cette merveille,
Car il combattoit à cheval.
Notre Homme plus vaillant que le Seigneur Perſée,
Quoiqu'il fût cent fois moins heureux,
Avoit ſa bête renverſée,

Qui rougiſſoit d'un ſang affreux,
L'Onde autour d'elle diſperſée ;
Mais excedé par les efforts
Qu'avoit fait ſa main triomphante,
Outre qu'il avoit ſur le corps
Plus d'une bleſſure ſanglante,
A peine arriva-t'il aux bords
(Où celle qu'il ſuivit paroiſſoit expirante)
Qu'il ſe hâta de ſuivre chez les morts
Une Divinité qu'il ne crut plus vivante.
De cet objet déſeſperant
Il ne put ſoûtenir la vûë ;
Sa conſtance en fut abbatuë ;
Et tous ſes ſens l'abandonnant
A cette rencontre imprévûë,
Après un regard languiſſant,
Il fut tomber, en gémiſſant,
A quatre pas du ſable, où la Belle étenduë
Sembloit toucher à ſon dernier inſtant.

Ce fut à ce touchant ſpectacle
Que notre Druyde éperdu
Se ſouvint de certain Oracle
Qu'il n'avoit jamais entendu,
(Quoique fort clairement rendu)
Mais qui le flattoit d'un miracle
Qu'il avoit vainement juſqu'alors attendu.
Il ſçavoit . . . . . .

Mais laiſſant là cette penſée,
Il crut (ſans plus en diſcourir)
Que l'affaire la plus preſſée
Etoit celle de ſecourir
Deux malheureux prêts à mourir.

Par une longue expérience,
Il s'étoit acquis la ſcience,
Et des Herbes, & des Vertus,
Qu'avoient (pour chaque mal) leur jus;
Dans cette rare connoiſſance,
Nul des Mortels n'en ſçavoit plus.
Bien-tôt, dans la Forêt prochaine,
Il eut, en courant, ramaſſé
Une Herbe, à tel point ſouveraine,
Qu'elle auroit pû, d'un trépaſſé
Rendre la perſonne auſſi ſaine
Que s'il ne s'étoit rien paſſé.
De plus, ſon jus étant preſſé
Près de l'endroit du cœur d'une Nymphe inhumaine,
Froideurs d'un cœur glacé
Adieu! ſes rigueurs & ſa haine!
Ce cœur devenoit tendre, & ſenſible à la peine
D'un Amant aux gages caſſé, injuſtement chaſſé;
D'un Job traînant encor la chaine
De celle qui l'auroit chaſſé.
Le beau ſecret! & quel dommage
Qu'aujourd'hui malheureuſement

On ignore le rare uſage
De cet heureux médicament !

Quoiqu'il en ſoit, la Belle évanoüie,
Avoit (dez qu'il revint) de toute la beauté
Sur ſes moindres attraits la fleur épanoüie ;
Mais cet Homme de qui la valeur inoüie
Avoit avec témerité
Le Monſtre Marin affronté,
(Dans le tems qu'elle en fut vivement pourſuivie)
Ne paroiſſoit d'aucun côté,
Et l'Ingrate par crüauté
En parut toute réjoüie.

L'un & l'autre le ſurprit fort,
Ne voyant pas le mot pour rire,
Pour la Nymphe (en cas qu'il fût mort)
Cependant il ſe mit à dire,
Le Ciel a ſans moi pris le ſoin
De prévenir celui qui dans ces Bois ſauvages
Ne m'avoit pas mené bien loin ;
Et ce brillant éclat (de retour) eſt témoin
Que le plus beau de ſes ouvrages
De mon ſecours n'a plus beſoin.
Je vois qu'à vos attraits tout cede,
Qu'ils ſont reſpectez par les flots,
Que ſur la Terre un doux repos
Aux périls de la Mer ſuccede,

Et que l'horreur des plus grands maux
N'a rien que ce charme n'excede ;
Mais qu'eſt devenu ce Héros ,
(Qui vous ayant vû pâle & froide)
Après mille & mille ſanglots.....

A peine eut-il lâché ces mots ,
Qu'elle parut toute changée ;
Le dépit , la haine & l'aigreur
Succederent à ſa douceur ;
Et ſans qu'il la crût outragée ,
Pour avoir parlé du Vainqueur ,
(Qui des flots l'avoit dégagée)
Si-tôt qu'il l'eut enviſagée
Dans cette ſoudaine fureur ,
Il crut qu'elle étoit enragée ;
Mais il ne crut pas de ſaiſon
De chercher alors le myſtere
De cette étonnante colere ,
Qu'il jugea n'avoir pour raiſon
Que quelque vapeur paſſagere
Produite par ſa pamoiſon.

Depuis la tête aux pieds la Belle étoit moüillée ,
Et ſa robe par le combat
Et par l'orage , étoit honnêtement ſoüillée ;
Bref , elle avoit dans cet état
Beſoin de quelque lieu pour être dépoüillée.

L'Hermite lui ſervant d'appui,
Par une route plus facile,
(Ayant gagné ſon domicile)
Lui donna retraite chez lui.
Tandis que la ſuperbe Infante,
Dans ce ſolitaire réduit,
Paſſoit, Dieu ſçait comment, la nuit;
(Mais moins mal que la précedente)
Notre Sçavant toûjours conduit
Par ſon humeur compâtiſſante,
Loin d'elle, au haut de ſon rocher,
De peur d'incommoder cette Hôteſſe nouvelle,
La nuit s'étant allé nicher,
S'y tenoit comme en ſentinelle;
Mais voyant le jour approcher,
(Au lieu de s'embaraſſer d'elle)
Il réſolut d'aller chercher
Ce vaillant Homme, dont le zele
N'avoit rien à ſe reprocher
Pour le ſervice de la Belle;
Et qui ſoûtenant ſa querelle,
N'avoit rien fait pour la fâcher;
Ni (qui pour éviter les yeux de la cruelle)
L'obligeât à s'aller cacher.

Eh quoi! diſoit-il en lui-même,
(Tandis qu'il marchoit à grands pas)
Eſt-ce donc la valeur ſuprême

De cet Homme dans les combats ?
Ou ce feu, que le beau ſexe aime,
Que cette Nymphe n'aime pas ?
Mais peut-être eſt-il mort ; hélas !
Car je l'ai vû ſanglant & blême,
Et tomber accablé de la douleur extrême
D'avoir vû cette Nymphe aux portes du trépas.
Cependant l'Hermite à la ronde
Jettoit les yeux à tous momens,
Au fort de ſes raiſonnemens ;
Mais les Forêts, la Terre ou l'Onde,
Ni le reſte des Elemens
N'offroient rien aux empreſſemens
De ſa recherche vagabonde.

Il en étoit au déſeſpoir,
Réſolu (dans cette avanture)
De ne pas épargner ſa main, ni ſon ſçavoir
Pour mettre ordre à toute bleſſure,
Que cet Etranger pût avoir,
Puiſque ſelon la conjecture
Qu'il faiſoit ſur ce chagrin noir,
Dont il parut ſaiſi dans cette conjoncture,
Il en devoit ſentir de plus d'une nature ;
Mais pour travailler à ſa cure,
L'affaire étoit de le revoir.

En vain les profondes Vallées,
En vain les Rochers & les Bois,

En vain les Grottes reculées
Avoient oüi ſes clameurs redoublées,
Rien ne répondoit à ſa voix;
Bref, rien ne s'offroit à ſa vûë,
Au moins, rien de ce qu'il cherchoit;
Mais tandis qu'en vain il marchoit
Par cette Forêt étenduë,
Et que vainement il prêchoit,
Sans que ſa voix fut entenduë,
Il entendit ſonner un Cor;
(La choſe ne l'étonna guere)
Car il l'entendoit d'ordinaire,
Quand le Griffon prenant l'eſſor
Paroiſſoit ſur cet Hemiſphere;
Mais pour lui, ce fut un myſtere
De voir deſſus le Cheval d'or
Paroître la belle Etrangere
Qu'il croyoit dans ſa loge encor.

Elle paroiſſoit plus brillante
Cent fois que n'étoit ce Cheval,
De qui l'allure raiſonnante,
Et de pur or la figure éclatante
Au monde n'avoit rien d'égal;
En le voyant, notre Druyde
Penſa s'évanoüir d'effroi;
Mais il revint bien-tôt à ſoi,
Voyant qu'il n'avoit pas ſa bride,
Sans laquelle il ſeroit toûjours deſſous ſa loi.

Il n'auroit jamais pû comprendre
Par quel étrange enchantement
Ce Cheval s'étoit laiſſé prendre,
Si la Nymphe, dans ce moment,
N'avoit pris en gré de deſcendre
Pour lui faire un remercîment.

Qui que vous ſoyez, lui dit-elle,
Saphyre n'oubliëra jamais
Votre ſecours ni vos bienfaits;
Oüi, ſa reconnoiſſance en doit être éternelle;
Croyez aux ſermens que j'en fais,
Comtez-y; puiſqu'enfin mon origine eſt telle,
Que ſans parler de mes attraits,
(Car mon chagrin eſt d'être belle)
Ce qu'aujourd'hui je vous promets
N'eſt rien moins qu'une bagatelle.

Mon cœur ſe ſouviendra toûjours
De ce qu'il vous doit, je le jure;
Mais dans cette étrange avanture,
J'eſtime encor moins le ſecours
Par qui (d'une mort preſque sûre)
Vous avez garanti mes jours,
Que je ne fais une lecture
A qui je dois cette monture;
Car ſans qu'il faille avoir recours. . .

Sur le point qu'elle alloit pourſuivre

Notre Sçavant tout éperdu,
S'écria, Ciel! qu'ai-je entendu?
Vous avez donc ouvert mon Livre?
Vous n'avez pas long-tems à vivre,
Si cet ennemi prétendu,
(Encore un coup) ne vous délivre
Du piége que le ſort chez moi vous a tendu.
Ah! que vous êtes malheureuſe,
D'avoir vû ce fatal tréſor,
Beauté cruelle & dédaigneuſe!
Et vous, pourſuivit-il, Funeſte Cheval d'or!
Allez d'une courſe rapide
Aux climats de la Pyramide.

A peine achevoit-il ces mots,
Que le Cheval d'or tourna tête,
Et plus ſoudain que la tempête,
Se précipita dans les flots.

Jamais (depuis le jour que la Nymphe étoit née)
Ladite Nymphe ne parut
Confuſe, interdite, étonnée
Juſques au point qu'elle la fut
A l'inſtant de cette journée;
Car elle parut forcenée
Quand le Cheval d'or diſparut.

Tantôt regardant le rivage,
C'eſt-à-dire, l'endroit fatal

Par où ce précieux Cheval
Venoit de ſe mettre à la nage,
Et tantôt regardant le Mage
Sur le pied d'un ſorcier brutal;
Quelques perles en pleurs couloient ſur un viſage
A qui cela n'alloit pas mal.
Peu la touchoit cette diſgrace,
Qu'en Oracle il avoit prédit;
Le déſeſpoir qui la ſaiſit
Ne regardoit point ſa menace;
Car ſans faire aucune grimace,
(Dont ſon viſage s'enlaidit)
La Belle pleuroit de dépit
De voir qu'un Mortel eût l'audace
De venir l'inſulter en face,
Et de lui dire ce qu'il dit.

S'il faut, dit-elle, que je meure,
Ou bien que cet Homme odieux,
(Pour me ſauver) s'offre à mes yeux;
Qu'on me dépêche tout à l'heure,
Et le plûtôt ſera le mieux.
Quoi! ſa préſence déteſtable,
(Que je n'ai jamais pû ſouffrir)
Pour mon ſecours viendra s'offrir?
Non, non; il m'eſt plus agréable
De ne le point voir, & périr.
Le ſort le plus épouventable,

A ſon aſpect eſt préférable,
Et j'aime cent fois mieux mourir.

Je vous l'ai dit, je ſuis Saphyre;
Et quand avec vous tout l'Enfer,
Le Ciel, la Terre, & l'Onde, & l'Air
(En l'apprenant) pour me détruire,
S'armeroient de flamme & de fer,
Je veux bien encor le redire:
Je ſuis la Princeſſe Saphyre,
Fille du Roi Brizandafer.

Eh bien! me voilà donc l'objet de la colere
Du deſtin, contre moi fierement irrité,
Pour quelque curioſité,
Au ſujet d'un vieux Breviaire
Ouvert avec témérité.
Et dans cette terre étrangere,
(Peu favorable à la beauté)
Où tout m'eſt devenu contraire,
Dont j'ignore la Déité,
Et le mal que j'ai pû lui faire,
Me voilà prête à ſatisfaire
A ſon Arrêt par vous dicté.

Et qu'ai-je affaire d'une vie
Qui fait mon unique tourment,
Depuis qu'à mon ſort aſſervie,
Je me vois partout pourſuivie
D'un Mortel odieux, qui ſous le nom d'Amant,

De mes tranquiles jours la douceur a ravie,
Et m'obſede éternellement ;
Je veux bien vous en faire Juge,
Quoique vos vœux pour lui contre moi déclarez ;
Ne me flattent d'aucun refuge
Au milieu des malheurs qui me ſont préparez.

Cet Homme s'appelle Euriale :
N'eſt-ce pas aſſez de ce nom
Pour inſpirer l'averſion
Que pour lui mon chagrin étale,
Quand ſa conſtance ſans égale,
Et quand cette valeur fatale
Qui s'arme malgré moi pour ma protection,
(Depuis la rive Orientale
Juſqu'à ce barbare Canton)
Ne ſeroient pas une raiſon
Pour me juſtifier de l'horreur infernale
Que me cauſe ſa paſſion ?

Il eſt vrai que la Renommée
(Si vous l'écoutez) vous dira
Que jamais rien n'égalera
Sa gloire en mille endroits ſemée.

Et que moi-même je lui dois,
(Avec le jour que je reſpire)
Le ſalut entier d'un Empire
Qui doit reconnoître mes loix.

Qu'enfin lui ſeul m'a délivrée
De mille dangers, où ſans fin
La rigueur d'un Aſtre malin,
Dès l'enfance m'avoit livrée.

Que ſans murmure & ſans eſpoir,
De ſes vœux la perſeverance
Garde un reſpectueux ſilence
Et triomphe du déſeſpoir
Où le met mon indifference.
Qu'il ſoit, ſi l'on veut, un Heros;
Qu'il ſoit des Amans le modelle,
J'y conſens; mais qu'il porte à quelqu'autre Mortelle
Son adoration cruelle,
Et laiſſe Saphyre en repos.

Hélas! Je me croyois ſauvée
De ſes vœux & de mes chagrins,
Me voyant hier entre les mains
D'un Corſaire inconnu qui m'avoit enlevée.

On ne croit pas que ce Conte ait été achevé par M. d'Hamilton; du moins on n'en a trouvé que ce fragment.

RELATION
D'UN VOYAGE
EN MAURITANIE.

VOus qui partagez dans mon cœur
Avec un autre objet, une tendreſſe égale,
Et préferez auſſi votre aimable rivale
A votre tendre Serviteur ;
Marquiſe, quand l'Hôtel d'Irlande
Vous vit dans le premier couplet
Dont vous reçûtes l'humble offrande,
On vous y connut trait pour trait ;
Et quoique la foule fût grande,
(Où chaque belle avoit ſon fait)
On approuva votre portrait ;
Et le voyant dans cette bande,
On fut de vous plus ſatisfait
Que quand pour aller en Hollande
Vous partîtes d'Aix en ſecret ;
Mais laiſſons ce Voyage, & ſouffrez qu'on vous mande
Celui d'un Pays ſi parfait,

Qu'on

Qu'on diroit que la ſage Urgande
Par ſes enchantemens l'a fait.

Le troiſiéme jour de Mars de l'année dite ?, de la Grande Omelette *, quatre Princes (curieux de voir les merveilles qui ne ſe trouvent que dans les climats éloignez) s'embarquerent dans un ſuperbe Vaiſſeau, nommé le Viſionnaire *; & quittans le triſte voiſinage du Port Baſtillan, cinglerent en haute Mer par un vent favorable, & dreſſerent leur courſe dans les côtes de Mauritanie. Ces Princes étoient le Prudent* Renardius, Victorin le Chevelu, Griffonio de la Forêt, & le triſte Marc-Antonin.

Ayant doublé le Promontoire * du Trône, ils côtoyerent certains rivages, le long deſquels s'étend la vaſte enceinte du Palais Vinceniade. * A cette vûë, le ſage Renardius ne put s'empêcher de pouſſer quelques ſoupirs ; & quoiqu'on fût trop poli pour lui en demander la cauſe, on ſçut de lui qu'un certain Enchanteur avoit autrefois transformé ce Palais en Priſon, & qu'il y avoit long-tems tenu l'invincible Ayeul du Prince de Mauritanie. *

Tandis qu'on rendoit graces à Dieu de ce que la race de ces maudits Enchanteurs* étoit exterminée, pluſieurs Dauphins, & quelques Merluches (que le Prince Grif-

ſonio prit pour des Cerfs & des Biches) ſe mirent à badiner autour du Navire.

Cela fit naître une Diſſertation curieuſe ſur la nature des Poiſſons; & comme ces Princes étoient fort ſçavans, ils dirent de très-belles choſes ſur le doute que l'un d'eux propoſa; ſçavoir, ſi la Mer étoit faite pour les Poiſſons, ou les Poiſſons pour la Mer. Pendant qu'on agitoit cette queſtion avec chaleur, le Navire s'arrêta tout d'un coup, & ſurprit les Diſputans par la nouveauté du prodige; car quoique le Vaiſſeau fût immobile, le vent ſouffloit, & toutes les voiles étoient tenduës.

On crut d'abord que quelque Remora, pour ſe divertir de l'étonnement des Nautonniers, leur joüoit ce tour; mais comme on mettoit un Plongeur en mer pour s'en éclaircir, le Pilote ſe mit à deux genoux, & confeſſa que le Nain du Prince Chevelu ayant perdu les Bottes de ſon Maître, l'avoit conjuré de jetter l'ancre tandis qu'il les iroit chercher.

En attendant ſon retour, les quatre Princes firent de belles réflexions ſur l'inſtabilité des grandeurs humaines, au ſujet de cet évenement, avec des remarques tout-à-fait recherchées ſur l'utilité des Bottes en pleine mer.

Marc-Antonin aſſura que le mélodieux Arion étoit botté quand le Dauphin le

porta vers la terre ; quoique les Dictionnaires de Bayle & de Morery ne fiſſent aucune mention de Bottes dans cette avanture. Sur ces entrefaites, celles de Victorin étant retrouvées, on leva l'ancre ; & malgré ce petit retardement, on gagna le rivage fertile de la Mauritanie, ſur le point que le Dieu du Jour alloit paſſer la nuit dans l'humide Palais de la Déeſſe Thétis.

Dez qu'on fut débarqué, l'on fut dans un grand étonnement, de ce qu'une ſi courte navigation n'avoit pas été plus longue ; mais le Pilote aſſura que tous ceux qui s'embarquoient dans le Viſionnaire étoient ſujets à ces ſortes d'étonnemens.

Tandis que les trois autres Princes ſe rendoient au Palais du Prince de ces lieux, Griffonio fut rendre la premiere viſite à Meſſieurs ſes Chiens, avec leſquels il avoit conſervé de grandes liaiſons.

Dez qu'on fut un peu remis des fatigues du jour, on commença les divertiſſemens de la nuit. On ſervit, & le repas fut digne de la magnificence du Prince, & de l'apétit immoderé de ſes illuſtres Hôtes.

Ils commençoient à le déployer, quand on vit entrer leSatrape-Verre-de-Vin;*une Tartane, dont la viteſſe égaloit celle des Oiſeaux, l'avoit paſſé de l'Iſle boüillon-

nante *. On connut à ſon air qu'il étoit chargé de quelque choſe d'important, & chacun ſe mit à le queſtionner de toute ſa force ; car quoique les Princes fuſſent grands mangeurs, ils étoient encore plus grands politiques. Ainſi voyant bien qu'il ne s'agiſſoit pas d'une bagatelle, ils lui demanderent comment ſe portoit le Danſeur de Corde, qu'on avoit tué d'un coup de piſtolet.

Le Satrape avoit l'eſprit pénétrant ; & comme il étoit de la derniere conſéquence de répondre juſte à des Princes ſi clairvoyans, il leur dit que le Pontife Abeille* ſoutenoit toûjours que la mort & le trépas ne ſignifioient pas la même choſe.

Cette réponſe mit une merveilleuſe conſternation dans l'Aſſemblée ; d'un côté l'on voyoit la conſéquence du fait, & de l'autre ſon embarras.

Chacun y revoit profondément, ſans imaginer aucun expédient capable d'en lever les difficultez, ou d'en éclaircir le myſtere, lorſqu'un des Princes ſe mit à chanter les paroles ſuivantes, ſur l'Air fameux de, *Réveillez-vous belle endormie.*

Gens doctes en Philoſophie,
Dans leurs Ecrits aſſurent fort
Que la mort nous ôtant la vie,
Le trepas nous donne la mort.

Or écoutez une merveille
Que ces Docteurs ne ſçavoient pas,
C'eſt que la mort du grand Abeille
Ne ſçauroit être ſon trépas.

Ces couplets furent regardez de toute la Compagnie comme une eſpece d'Oracle qui développoit la propoſition, & n'y laiſſoit plus rien de problêmatique.

On les écrivit ſur des Tablettes de Cédre, & les ayant envoyez par un Brigantin à l'Iſle Boüillonnante, on ſe ſépara d'aſſez bonne heure cette premiere nuit.

Le lendemain chacun fit ce qu'il voulut; les Chaſſeurs monterent à cheval, les cœurs tendres reſterent au Palais, pour s'abandonner différemment à la douce habitude de leurs rêveries. Sur le ſoir, la Compagnie s'étant raſſemblée, toutes ſortes de Jeux précéderent le Feſtin. On le ſervit, on ſe mit à table, & chacun voulant rendre compte des diverſes occupations de la journée, Griffonio dit qu'on avoit couru le Dauphin ſur un bras de mer appellé la Forêt de Livry peut-être pour ſe moquer de la mauvaiſe plaiſanterie d'Horace dans ſon art Poëtique; car il ajoûta que les Chiens avoient pris un Cerf dix-cors, dont il prétendit montrer le pied gauche. Un Valet de Limier lui ſoutint que c'étoit le pied droit; ſur quoi ſon Alteſſe de la Griffon-

nerie ſe mit dans une colere tellement alterée, qu'elle fut obligée de boire quinze ou ſeize grands coups de ſuite pour ſe remettre.

On donna le troiſiéme jour à la Poëſie. Le Prince de Mauritanie, avec ſon Miniſtre pour les affaires du Parnaſſe *, travaillerent à dreſſer un Manifeſte en Vers, qu'on dépêcha le même jour par une Frégate légere à la Princeſſe Mainalide.*

Le quatriéme jour on en eut une réponſe, que le Prince Griffonio critiqua ſur certaines expreſſions qu'il n'entendoit pas. On ne laiſſa pas de faire une replique à cet ouvrage, qu'il ne put déſapprouver, parce qu'il ne la vit pas.

On preſſoit cependant le déſolé Marc-Antonin, de faire quelque effort, malgré ſon rhume ; car voyant qu'il paſſoit les journées à charbonner les murailles, tantôt d'une M, qu'il environnoit de lacs d'amour ; tantôt d'un C, qu'il embelliſſoit de cœurs navrez. On s'imagina qu'il étoit un peu Poëte, mais il n'étoit qu'amoureux ; il ſe promenoit triſtement, parloit tout ſeul, demandoit à boire quand il avoit faim, & de la moutarde quand il avoit ſoif ; enfin, c'étoit la plus grande pitié du monde, de voir les pauvretez où l'amour l'avoit réduit.

Quand on lui demandoit l'explication

des beaux ouvrages dont il ornoit les murailles & les cheminées, ſa réponſe étoit, que l'M vouloit dire Marquiſe, & le C Comteſſe, (deux Fées de Germanie) * qui s'étoient données la peine de l'enchanter; que l'une s'appelloit Arthuriane, & l'autre Ploydonie.

Ce ſont, diſoit-il, deux Sorcieres,
Dont rien n'égale le pouvoir,
Et qui du matin juſqu'au ſoir
Enchantent de mille manieres;
Gardez-vous, Princes, de les voir;
Vos libertez n'y tiendroient gueres.

A ces mots, il ſe mettoit à pleurer comme un enfant; il étoit aiſé de juger à tout cela qu'il avoit la cervelle démontée. Mais comme la folie d'amour fait d'ordinaire naître celle des Vers, on crut qu'il pourroit être aſſez fou pour en faire; d'autant plus qu'il avoit des momens de vivacité, dont on eſpéroit quelques ſaillies.

Mais hélas! ſi Marc-Antonin
Paroiſſoit quelquefois en vie,
Il le paroiſſoit bien en vain.
Grace aux Nymphes de Germanie,
Son ame étoit à Saint-Germain
Et ſon corps en Mauritanie.
Si-tôt qu'on voyoit le Soleil,

Les deux objets de ſa tendreſſe
Se préſentoient à lui ſans ceſſe ;
Et brûlant d'un amour pareil
Pour l'une & pour l'autre Déeſſe ;
Pendant les heures du ſommeil
Il entretenoit la Comteſſe,
Et la Marquiſe à ſon réveil.
Il diſoit ; Belle Ploydonie !
Mon cœur vous aime à la folie,
Il veut mourir ſous votre loi ;
Et dans la même rêverie
S'écrioit ; Reine de ma vie !
Arthur ! ayez pitié de moi.

Dans un état ſi ridicule, le plus court eût été de le laiſſer en repos ; mais on ne le voulut jamais. Et voyant qu'on ne ceſſoit de le perſécuter, il écrivit un Journal du Voyage pour la Marquiſe, & fit pour la Comteſſe une Deſcription en Vers du Palais de Mauritanie, avec un abregé des mœurs, coutumes, & différentes Religions des Habitans du Pays. On en tira quelques copies, qui ſe vendent à juſte prix chez les Libraires du Pont-Neuf.

Le cinquiéme jour on vit aborder trois gros Bâtimens chargez de Princes tributaires, qui venoient rendre leurs hommages au Souverain de Mauritanie.

Le ſixiéme, ils s'en retournerent.

Le

Le ſeptiéme, grande chaſſe, & long ſouper.

Le huitiéme, on ne fit que bagnauder; c'eſt-à-dire, on fit quelques Couplets, & quelques Impromptus.

Le neuviéme, on reçût un Courier de la Princeſſe Mainalide, avec un nouveau détachement de Vers. La queſtion fut d'y répondre; car Victorin le Chevelu (faute d'autre monture) s'étoit mis ſur le Pegaſe de la grande Ecurie, & le pauvre Cheval avoit été ſi rudement mené pendant la derniere Chaſſe, qu'il pouvoit à peine mettre un pied devant l'autre; ſi bien que le Sécretaire du département Poëtique fut contraint de faire ſa dépêche à terre, & d'expedier quelques rimes à pied, pour répondre à celles du dernier Envoyé.

Le lendemain on s'embarqua (quoiqu'avec un regret extrême) & après quelques heures de navigation, on découvrit les premieres terres de l'Europe.

Ainſi finit ce beau Voyage,
Où, quoique les évenemens
Ne ſoient pas mis dans l'étalage
Où les mettent certains Romans;
Peut-être que leur badinage
Pourra vous amuſer pendant quelques momens;
Et je n'en veux pas davantage.

Fin des Poëſies.

ŒUVRES MÊLÉES EN PROSE ET EN VERS.

LETTRES ET EPISTRES.

A MONSIEUR LE COMTE DE GRAMMONT.

HONNEUR des rives éloignées,
Où Corizande (a) vit le jour,
De Menodaure (b) heureux ſéjour,
D'où vos errantes deſtinées
Semblent vous bannir ſans retour;
Et d'où l'Aſtre du jour, paſſant les Pyrenées,
Voit tant de faces bazanées,
Et va finir ſon vaſte tour

(a) Corizande des Andoüains, ayeule du Comte de Grammont.
(b) Menodaure, un des Ancêtres de la Famille.

Devers les Iſles fortunées :
Vous qui dans une auguſte Cour,
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,
Avez ſignalé vos menées,
Et dans la Guerre & dans l'Amour.

C'eſt à vous, Monſieur, que cet Ecrit s'adreſſe; car à quel autre pourroit-il convenir? Mais vous aurez de la peine à vous imaginer qui vous l'adreſſe, puiſqu'il n'eſt plus queſtion de nous, depuis des temps infinis, & qu'une longue abſence doit nous avoir effacés de votre ſouvenir. Cependant oſerions-nous un peu nous flatter que cela n'eſt pas? puiſque

Vous n'oubliez jamais perſonne,
Témoin Dom Brite à Lerida,
Donna Raguez à Barcelonne,
Gaſpar Boniface à Breda;
Enfin Catalane, & Gaſconne,
Depuis Bordeaux juſqu'à Bayonne,
De Perpignan à Puycerda,
Et nous, vos deux amis des bords de la Garonne.

C'eſt dans ces lieux écartés & paiſibles, que nous aprenons chaque jour, que vous êtes plus agréable, plus rare, & plus merveilleux que jamais. Nos voiſins grands nouvelliſtes, informés des vivacités, dont

on leur mande que vous ſurprenez la Cour, nous demandent ſi vous n'êtes pas le petit-fils de ce fameux Chevalier de Grammont, dont on lit tant de merveilles dans l'Hiſtoire des Guerres civiles. Indignez que votre caractere ſoit ſi peu connu dans des Provinces, où votre nom l'eſt tant, nous avions formé le deſſein de donner ici quelque idée de votre mérite, mais qui ſommes-nous pour l'entreprendre ? Mediocres pour le génie, & roüillés par une longue interruption de commerce avec la Cour, comment ſeroit-il poſſible que nous euſſions ce goût & cette politeſſe, qui ne ſe trouvent point ailleurs, & qu'il faudroit pourtant trouver pour bien parler de vous.

Il ne faut pas un talent ordinaire,
Pour réüſſir dans une affaire,
Où les talens ſuccombent tous :
Et quelque empreſſement que l'on ait de vous plaire
Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient temeraire ;
Et des Campagnards comme nous,
Sont bientôt reduits à ſe taire.

Ainſi nous ne ſongions plus qu'à ramaſſer tout ce que notre memoire pourroit nous fournir des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes ; mais le choix nous embarraſſa. Tantôt nous voulions

que comme il n'y a pas d'apparence qu'il reſte quelqu'un ſur la terre, quand vous n'y ſerez plus; les Reverends Peres Maſſillon ou de la Ruë vous entrepriſſent par avance, mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractere: & qu'à l'égard de l'autre, il étoit contre l'uſage de vous enveloper tout vif dans les figures d'une Oraiſon funebre. Le fameux Deſpreaux s'offrit enſuite à notre imagination, & nous crûmes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions; mais quelques momens de réfléxion nous firent comprendre que ce n'étoit pas votre fait.

Des Ouvrages d'eſprit arbitre ſouverain,
Il joüit en repos de ſa premiere gloire;
Si du plus grand des Rois il travaille à l'Hiſtoire,
Phébus eſt attentif à conduire ſa main,
Et c'eſt l'unique ſoin des Filles de memoire;
Lui ſeul peut conſacrer à l'immortalité
Un mérite comme le vôtre;
Mais ſa Muſe a toujours quelque malignité,
Et vous careſſant d'un côté;
Vous déviſageroit de l'autre.

L'expedient qui nous vint en tête après celui-là, fut de vous mettre tout de votre long au milieu du Recuëil, où l'on voit depuis peu cette belle Lettre de l'illuſtre Chef de votre Maiſon: & voici l'adreſſe qu'on nous avoit donnée pour cela.

Non loin des ſuperbes lambris
Qu'habitoient nos Rois à Paris,
Dans un certain recoin du Louvre,
Eſt un Bureau fécond, qui s'ouvre
A tous Auteurs, à tous écrits, (a)
A des Ouvrages de tout prix,
Sur tout à ceux des beaux eſprits,
Quand par hazard il s'en découvre.
De ce lieu chaque mois ſortent galans cahiers;
Où tous Faiſeurs de chanſonnettes,
(Tendres Héros de leurs quartiers)
Viennent en Vers familiers,
Uſurper le nom de Poëtes;
Et ſur des tons irréguliers,
Montant Chalumeaux & Muſettes,
Content champeſtres amourettes,
Où couronnent de vains lauriers
Des Ecrivains & des Guerriers,
Qui ſont inconnus aux Gazettes.
De ſes atours capricieux,
C'eſt là que l'Enigme ſe pare,
Met un maſque myſterieux,
Et d'un voile mince & bizarre
Embaraſſant les curieux,
Eſt toujours veuve, & jamais rare.
C'eſt là qu'on voit en vieux tranſports
Gémir nouvelles Elegies;

(a) Le Mercure galant.

Et là s'impriment tous les Morts,
Avec leurs génealogies,
Leurs Eloges, leurs effigies,
Leurs dignités, & leurs tréſors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas moyen de vous inſerer dans un Recuëil qui devoit être farci de tant d'autres choſes; & toutes ces difficultés nous remirent enfin ſur nos premieres voyes, reſolus malgré notre inſuffiſance, de tenter l'avanture nous-mêmes, & d'appeller à notre ſecours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connoître; mais dont quelques-uns des Ouvrages ſont parvenus juſques à nous; & pour les engager par quelques petites honnêtetés, un de nous deux, & juſtement celui qui porte encore à l'oreille cette Perle que vous diſiez que ſa Mere y avoit miſe par devotion, ſe mit à les apoſtropher, comme vous allez voir:

O vous dont la facile veine
Enchante par d'heureux tranſports,
Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine
Que la Marne ſuit de ſes bords!
Quand vos chants ornés des tréſors
Du Parnaſſe ou de l'Hypocréne,
Badinent pour quelque Climéne:

Ou quand imitant les accords
De Thalie ou de Melpoméne,
Vous nous rendez les fameux Morts
De Rome & de l'antique Athéne;
La Fare! & vous Abbé ſçavant,
Que Phébus de ſon influence
Anime & ſoûtient en rimant!
Donnez chacun dans une Stance
Quelque relief à ce fragment;
Nous implorons votre aſſiſtance.

A peine cette invocation fut-elle miſe au net, que nous trouvâmes nos deux Muſes, Melpoméne & Thalie, quelque peu déplacées, puiſque ces Meſſieurs ne paroiſſoient pas avoir rien écrit qui ſoit de leur département. Cette réfléxion nous embarraſſoit, & nous ſongions au tour qu'il falloit donner à cet endroit de notre Ecrit, lorſque tout à coup parut au milieu de la chambre où nous écrivions une Figure, qui nous ſurprit, ſans nous effrayer; car c'étoit celle de votre Philoſophe l'inimitable S. Evremont. Rien de tout ce tintamare, dont on annonce d'ordinaire l'arrivée des Morts de conſequence, n'avoit précedé ſon apparition.

L'on ne vit point trembler la Terre;
Le Ciel reſta clair & ſerain;

Point de murmure ſouterrain,
Et pas un ſeul coup de tonnerre.
Il n'étoit point couvert de lambeaux **mal couſus**,
Tels qu'étala près de Philippe,
Le ſpectre qui de nuit apparut à **Brutus**.
Il n'avoit point l'air de Laïus,
Qui ne portoit pour toute nippe
Qu'un petit manteau d'Emaüs,
Quand il vint accuſer Oedipe.
Il n'avoit rien du funeſte appareil
Que l'on croit voir à ces affreuſes ombres,
Qui ſortent des Royaumes ſombres,
Pour interrompre le ſommeil.

Tout cela nous fit voir qu'il n'avoit pas eu envie de nous faire peur, car il s'étoit mis tout comme nous l'avions vû la premiere fois que vous nous procurâtes le plaiſir de ſa connoiſſance à Londres. C'étoit ce même air goguenard, mais un peu refrogné, & c'étoient les mêmes habits, qu'il avoit ſans doute gardés pour nous venir rendre cette viſite ; & afin que vous n'en doutiez pas,

Il avoit pris pour ce voyage
Sa calotte de marroquin ;
Et cette loupe à double étage,
Dont il ne vit jamais la fin,
Ornoit le haut de ſon viſage :

Bref, il parut dans l'équipage,
Où chez la belle Mazarin
Toujours paré du nom de Sage,
Il venoit noyer dans ſon vin
Les engourdiſſemens de l'âge,
Et rendoit chaque jour hommage
A l'éclat renaiſſant qui brilloit ſur ſon tein.

Comme il étoit arrivé ſans façon, il ſe mit entre nous ſans ceremonie; mais il ne put s'empêcher de ſourire du reſpect avec lequel nous éloignions nos ſieges d'auprès de lui, ſous prétexte de ne le pas incommoder. J'avois toujours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde, pour les faire parler, mais il nous fit bientôt voir le contraire; & après avoir jetté les yeux ſur le papier que nous avions laiſſé ſur la table: J'approuve, dit-il, votre projet, & je viens vous donner quelques conſeils, pour vous aider à l'executer; mais je ne comprens pas le choix que vous faites de ces deux Meſſieurs, pour vous aſſiſter. Je conviens qu'on ne peut pas écrire avec plus d'agrément, qu'ils font l'un & l'autre, mais ne voyez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, & que les ſujets qu'ils traitent, ſont auſſi extraordinaires que le caprice qui les entraîne?

L'un tendre, fidelle, & gouteux,
Se révoltant d'un air prophane
Contre l'anodyne tiſanne,
Et contre l'objet de ſes vœux,
Ne chante dans ſes Vers heureux,
Que l'Inconſtance & la Tocane.
L'autre d'un ſtyle gratieux,
Et digne des bords du Permeſſe,
Par mille traits ingénieux,
Fait tout ceder à la pareſſe,
Et de l'indolente molleſſe
Vante le repos glorieux.

Laiſſez-les donc là, s'il vous plaît ; il importe peu que vous les ayez invoquez, ils n'en viendront pas plûtôt à votre ſecours ; arrangez du mieux que vous pourrez les matieres que vous alliez raſſembler pour d'autres ; ne vous embarraſſez ni de l'ordre des temps, ni de celui des évenemens. Je vous conſeillerois au contraire d'avoir pour objet principal les dernieres années de celui pour qui vous écrivez, puiſque les premieres ſont trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les avantures juſques au temps où vous êtes. Faites quelques remarques, mais courtes & legeres, ſur la reſolution qu'il a priſe de ne point mourir, & ſur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'executer.

Son trépas par lui ſeul tant de fois retardé,
Eſt un miracle que l'Envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé;
Mais de tant de ſecrets qu'à ſa gloire il publie,
Celui d'éterniſer ſa vie,
Eſt l'unique ſecret qu'il ait jamais gardé.

Ne vous allez pas embaraſſer l'eſprit à chercher des ornemens ou des tours d'éloquence, pour tracer ſon caractere, cela ſentiroit le Panegyrique; & ce ſera aſſez le loüer, que de le peindre au naturel. Gardez-vous bien de vouloir rendre ſes recits ou ſes bons mots; le ſujet eſt trop grand pour vous. Tâchez ſeulement, en parlant de ſes avantures, de donner des couleurs à ſes défauts, & du relief à ſes vertus.

C'eſt ainſi qu'autrefois par des routes faciles,
A l'immortalité j'élevois mon Héros;
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent beautés à ſes vœux dociles;
Faites-le voir, ſuivant en tous lieux les drapeaux
D'un Guerrier égal aux Achiles;
Qu'au milieu de la Paix, ennemi du repos,
Il donne des leçons utiles
Aux Courtiſans les plus habiles;
Et toujours actif à propos,
Sans leurs empreſſemens ſerviles;

Qu'il efface tous leurs travaux.
Que vos pinceaux enfin, en nouveaux traits fertiles
Le faſſent voir en differens tableaux,
Tyran des fâcheux & des ſots,
Hiſtorien d'amour & des Guerres civiles,
Recuëil vivant d'Antiques Vaudevilles,
Redoutable par ſes complots
Aux Amans heureux ou tranquilles,
Deſolateur de ſes Rivaux;
Fleau des diſcours inutiles,
Agréable & vif en propos,
Celebre diſeur de bons mots,
Et ſur tout, grand Preneur de Villes.
N'oubliez pas le Cheval blanc, (a)
Sur lequel, ſoûtenant temeraire menace,
Il parut inopinément
Vers les Campagnes de l'Alſace,
Aux yeux d'un Prince triomphant;
Dites par quel enchantement,
Par quelle adreſſe ou quelle audace,
En dépit du vieux Saint Albant,
Et d'Arlington, & d'Holiface,
Et d'une Nymphe encor à ſeduiſante face,
Il enleva le (b) Bouquingant.

(a) Il avoit promis à Monſeigneur le Dauphin, qui commandoit l'Armée d'Alſace, qu'il le verroit arriver ſur un Cheval blanc, avant la fin de la campagne.

(b) Il perſuada au Duc de Bouquingant de paſſer en France avec lui, pour rompre la Triple-Alliance, malgré les efforts que les Miniſtres d'Angleterre ci-deſſus nom-

Contez ces Faits tout uniment.
Gens comme vous n'auroient pas bonne grace
A s'élever inſolemment;
Et ce n'eſt pas toujours au ſommet du Parnaſſe
Que l'on chante avec agrément.
Que par un tour aiſé chaque recit s'explique;
Suivez la Nature de près,
Et que pour chaque Vers la rime faite exprès,
Du miſerable Proſaïque,
Et du ſtile trop Poëtique,
Evite l'un & l'autre excès.
N'adorez point les goûts de la vogue publique;
Mais ne les condamnez jamais:
Il eſt un lieu près du Marais,
Où depuis quelque temps le genre Marotique
Se renouvelle avec ſuccès.
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à ſon air antique:
De Ronſard ou de Rabelais
Inſtruiſez-vous dans la boutique;
Il ne faut que cinq ou ſix traits
D'un langage obſcur & Gotique,
Pour divertir à peu de frais.

Nous l'aſſurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis; mais que

més, & la Comteſſe de Shrenſbery, firent, pour l'en empêcher; ledit Bouquingant étoit alors Favory de Charles II.

celui de ne pas tomber dans la verſification rampante, nous paroiſſoit plus difficile à ſuivre. Encore une fois, dit-il, faites de votre mieux, on aura quelque indulgence pour des gens qui écrivent pour le Comte de Grammont : en tout cas, vous n'êtes gueres connus que de lui, & ſelon les apparences, ce que vous allez faire ne donnera pas au Public une grande envie de vous connoître. Finiſſons cette viſite, pourſuivit-il, & faites connoître à mon Héros, par les ſouhaits que je vais faire, que je m'intereſſe toujours pour lui ;

Que de ſes jours nombreux l'immüable Deſtin
D'un eſprit éternel ſoûtienne encor les charmes ;
Qu'il dorme un peu plus le matin,
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes ;
Et que le Pere Seraphin,
Toujours ſur de fauſſes allarmes,
Le vienne exhorter à ſa fin ;
Et que ce ſoit toujours en vain
Qu'abandonné du Medecin,
La Cour pour lui verſe des larmes.
Par ſes ſoins redoublez, que le Roi convaincu,
Qu'il ne vit plus que pour le ſuivre,
Puiſſe apprendre de lui l'heureux art de revivre,
Après avoir auſſi long-temps vêcu.

❀ ❀ ❀

A tant, ſe teut le Normand Philoſophe,
De ſon temps gentil Clerc, ains gaudiſſeur juré,
Et que pieça, dit-on, aviez pour tout Curé,
Mais dont Prônes meshui, ne ſont pas de l'étoffe,
D'un Paſteur enſepulturé.

Or, s'en partit revoir la quointe bande
D'amis féals qu'en l'autre monde avez;
Ja n'eſt métier qu'illec il vous attende:
Si ne dira pourquoi celle legende,
Trop mieux que nous la raiſon en ſçavez.

Que ſi dans cinquante ans ſans être grain malade,
Force vous eſt pourtant à la parfin
Sur lit géſir en piteuſe parade,
Et vers les Morts prendre votre chemin,
A donc verrez maint & maint Camarade,
Qui menant feſte & moult joyeux Hutin,
A grand randon vous feront accolade.
Là trouverez Meſſire Benſerade,
Le Preux Chapelle, & Maître Chapelain,
Les Damoizels, Voiture & Sarrazin,
Et cil, qui Chanſon ne Balade
Onc ne rima ſans hanap de bon vin.

Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettiez d'aimer ou batailler,
Roide Jouſteur, & courtois Chevalier,
Aſſez devant les Guerres de la Fronde;
Si revenez ès bords de la Gironde
En coche clos, & ſans vous travailler,

Verrez Chaſtel ſiz à dextre de l'onde,
Qui perron n'a ne ſuperbe eſcalier,
Mais dont Foſſez ont eau claire & profonde;
Là demeurons; veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous en donc, s'il vous plaît, Monſieur, ſi par hazard l'envie vous prend de revoir votre belle maiſon de Semeac. En attendant, trouvez bon que nous finiſſions cette longue Lettre; nous avons eu beau changer de ſtile & de langage, pour en faire quelque choſe, vous voyez combien nous ſommes reſtés au-deſſous de notre ſujet: il faudroit, pour y réüſſir, que celui que nos fictions viennent de réſuſciter, fût encore parmi les vivans. Mais

Il n'eſt plus de Saint Evremont,
Et ce Croniqueur agréable
Du ſerieux & de la fable,
Ce Favori du ſacré Mont,
N'a pu trouver le Cocyte guéable:
Et de ce Fleuve redoutable
Le retour n'eſt permis qu'au Comte de Grammont.

LETTRE DE MONSIEUR de la Chapelle à Monſieur Hamilton.

O Toy qui ſur l'helicon voles,
Et qui dans tes efforts divers,
Près des Muſes que tu cajolles,
Sûr de toi, jamais ne te perds :
Toi qui dans des aimables Vers ;
Maître du ſens & des paroles,
Ne connois point les triſtes fers,
Sous qui, dans des écrits frivolles,
Que tracent mille autheurs pervers,
De notre ſiecle les idoles,
Gémit, & marche de travers
La raiſon, ſur des rimes folles
Aprens moi l'art de badiner,
Sans ramper, & ſans me géner.
De tes cadences acouplées
Aprens moi l'art miraculeux :
Comment en rimes redoublées,
Vingt fois avec un tour heureux
A nos oreilles rappellées,
Un vers court, & pourtant nombreux
Enferme un ſens noble & nerveux ?
Loin des expreſſions enflées
On voit dans tes plus ſimples yeux

Toutes les graces aſſemblées.
De ce ſtile vif & ſerré
Qu'on crût par la parque cruelle
Avec que Chapelle enterré,
L'honneur par toi ſe renouvelle.
Pour moi qu'une Muſe rebelle
A d'un autre vin enyvré,
Si dans une route ſi belle
Sur les pas d'un guide fidelle
Je ſuivois le chemin montré,
Bien loin d'aller juſqu'à Chapelle,
Dont la voix au ſommet t'appelle;
Je ne joindrois pas Bas-Chaumont
Dans les routes du ſacré Mont.

Les rimes redoublées ſont de veritables routes pour moi; ſouffrez, Monſieur, que j'en ſorte, & que je me mette dans le chemin uni de la Proſe.

Vous ſçavez que les deux Autheurs des rives de la Garonne ne ſont pas les ſeuls à qui le hardi deſſein d'écrire l'Hiſtoire du Comte de Grammont, ſoit venu dans l'eſprit. Libre des occupations ſerieuſes, auſquelles un devoir plus preſſant m'attache, ſi j'avois eu

La main qui crayonna
L'ame du grand Pompée, & l'eſprit de Cinna,

j'euſſe voulu l'employer à peindre l'inimitable Comte de Grammont.

Je doute encor que cette main
Dans le caractere Romain
En traits excellens ſi fertile,
Pour cet autre nouveau deſſein
Se fût trouvée aſſez habile.

Les graces naives, les actions ſublimes, les merveilles du courage, les vivacités de l'eſprit, les ſoupleſſes du courtiſan, les hardieſſes de l'amant, les entrepriſes du guerrier, les vûës du politique; le jeu, l'intrigue de la Cour, la galanterie, la guerre, occupations d'une très-longue vie: les fautes & les traverſes, ſouvent plus heureuſes que les proſperitez même, & que la bonne conduite; les défauts auſſi admirables que les vertus, un mêlange de qualitez oppoſées, & d'avantures extraordinaires, forme dans le Comte de Grammont un caractere rare & ſingulier, que je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de bien repreſenter,

Vos Auteurs Gaſcons ont deliberé ſur le choix du ſtile, dont il falloit ſe ſervir pour écrire cette ſurprenante Hiſtoire; pour moi, j'ai ſouvent ſongé à quel Héros de l'antiquité on pourroit comparer ce Héros de notre ſiecle.

Mecene s'eſt quelque fois preſenté à mon eſprit: l'amitié d'un autre Auguſte, plus grand que celui de Rome: l'extraction preſque pareille, & comme Royale

en l'un & en l'autre : la prodigalité du François, même quand il étoit pauvre, aſſez approchante de la liberalité du Romain : un autre Horace en vous digne aſſûrement d'être comparé à celui de Mecene ; Toutes ces reſſemblances m'ont ſouvent frappé ; mais je trouve dans Mecene je ne ſçai quoi de trop ſerieux pour le Comte de Grammont. Je croi que Mecene étoit triſte ; c'étoit un Philoſophe plein de ſoucis, & toujours occupé de ſa fortune ; il avoit de l'eſprit, il diſoit de belles choſes, il aimoit les Lettres, il étoit ſçavant, mais je ne croi pas qu'il fût vif & plaiſant comme le Comte de Grammont.

Ne ſeroit-il point mieux de comparer le Comte à Petrone ; cet homme né pour les plaiſirs, qui vivoit dans une volupté ſi ſpirituelle ;

Qui paſſoit les jours à dormir,
Et les nuits à ſe divertir.

quelqu'un dira que le Comte de Grammont ne dort ni nuit ni jour ; mais il faut bien que le Proverbe ſe verifie, & que toute comparaiſon *cloche* en quelque choſe.

Petrone étoit comme le Comte de Grammont maître de la politeſſe, & arbitre du bon goût, diſeur de bons mots, railleur ſouvent dangereux. Vous ſçavez comme il mourut.

Nul ennuyeux
N'oſa ſe montrer à ſes yeux;
Ses oreilles n'étoient pas faites
Pour les entretiens ſerieux.
Tranquille en d'aimables retraites,
Et dans ſa mort délicieux,
Se faiſant lire des ſornettes;
Avec de douces chanſonettes,
Par des concerts harmonieux
Il fit au monde ſes adieux.

Mais enfin il mourut, dira encore quelqu'un : & le Comte de Grammont, en cela bien different de Petrone, nous aſſure que pour lui il ne mourra jamais. La comparaiſon n'eſt pourtant pas ſi défectueuſe en ce point; car quoique je commence à croire que veritablement le Comte de Grammont vivra toujours, nous n'avons pas laiſſé de le voir déja deux ou trois fois badiner avec la mort : nous l'avons vû dans ces momens ſi triſtes pour les autres hommes, toujours libre & enjoüé; non que le Comte de Grammont ne ſoit un très-bon Chrétien, mais il n'en veut point faire les derniers devoirs prématurément.

Enfin, ſoit qu'il doive mourir un jour, ſoit que, comme il l'a reſolu, il doive être éternel ſur la terre; la poſterité n'aura de

lui, non plus que de Petrone, que des fragmens.

Parmi ces fragmens, on lira avec bien du plaiſir la Lettre des deux Ecrivains de la Garonne; je ne doute pas qu'on ne demêle aiſément celui qui leur a ſervi de Secretaire, & qu'on ne penſe, comme moi, que la Tamiſe fait une reſtitution à la Seine, & lui donne en vous un autre Saint Evremont. Je ſuis, Monſieur, votre très-humble &c.

LA CHAPELLE.

REPONSE A MONSIEUR de la Chapelle.

QUe maudits ſoient les deux Gaſcons,
Qui ſe ſont aviſés d'écrire
Les fatigans Brimborions,
Que chacun eſt ſi las de lire!
Tandis que malgré les raiſons
D'un Protecteur, qui les admire,
On ne peut s'empêcher de rire
De leur ouvrage & de leurs noms;
Quoi tant que la journée eſt longue
On croira, ſans être importun,
Pouvoir preſenter l'Eſpalongue,
Et relire cent fois Peyrun?

C'eſt ainſi que leur Secretaire
(Car vous voulez que je le ſois)
S'eſt recrié, toutes les fois
Que quelque Lecteur en colere,
Ou que le Copiſte aux abois
L'avoient touché de leur miſere.

Mais, Monſieur, il n'eſt plus queſtion de tout cela, & nous reſpirons depuis l'arrivée de votre Lettre; elle eſt venuë délivrer le Public d'une oppreſſion manifeſte. On ne preſente plus l'autre comme une eſtocade à tous venans; car on vient arracher la vôtre des mains du Comte de Grammont, pour la lire & pour la copier. Elle eſt ſi charmante (d'elle-même) & ſi flateuſe pour moi, que j'y ai d'abord été pris; & j'ai crû de bonne foi, que vous penſiez une partie des choſes que vous diſiez à mon avantage, ſans faire réfléxion que c'étoit pour vous même que vous aviez eu la bonté d'étaler ce qu'il y a de plus gracieux dans le tour & l'harmonie des Vers; & ce qu'il y a de plus élegant, de plus pur, & de plus noble dans l'autre genre.

Le Comte de Grammont en eſt ſi tranſporté, que Meſſieurs de la Garonne ne lui ſont plus de rien; mais permettez-moi de vous dire que je me ſuis revolté contre le panchant qui nous entraîne toujours, lorſ-

que des loüanges (toutes outrées qu'elles puiſſent être) nous viennent d'une bonne main.

Vous parlez dignement du Comte de Grammont
De ſon mérite & de ſa race ;
Mais à moi ! de me dire en face
Que j'habite le ſacré Mont !
Et que je ſuis de la côte d'Horace !
Epargnez vos amis, de grace,
Ils ſçavent trop bien ce qu'ils ſont,
Pour avoir ſeulement l'audace
De regarder Saint-Euvremont.

J'ai fait la premiere lecture de votre Lettre au Comte, ſelon votre intention : cela n'a point fait de tort à l'éclairciſſement des faits ; car quoiqu'il n'ignore rien (comme vous ſçavez) le peu de commerce qu'il a depuis quelque temps avec les Romains, dont vous faites mention, les avoit un peu déguiſés dans ſon eſprit : & il a été bon de lui donner une idée un peu plus particuliere que vous ne faites, des Gens à qui vous le comparez. Au reſte, il vous ſçait ſi bon gré de ce que vous venez de faire pour lui, qu'il eſt bien reſolu de ne vous donner ni paix ni tréve, que vous n'ayez tenu la premiere parole que vous lui avez donnée. Il eſt ravi de voir par cet échan-

échantillon qu'il n'y a que vous qui ſoyez capable de le mettre dans un beau jour. Il trouve par votre Lettre que Mecene & lui ſe reſſemblent comme deux goutes d'eau, principalement par la confiance & la faveur du Maître. Il n'a pas ſi bien compris par quel endroit ils étoient tous deux d'extraction royale ; & j'ai été obligé pour l'en éclaircir, de lui dire en propres termes :

Mæcenas Atavis Edite Regibus,

après quoi il l'a compris ſans difficulté. Il s'en tient donc à cette reſſemblance, & fait un cas infini du premier Miniſtre d'Auguſte, par ce qu'il aime & qu'il honore tous les Miniſtres.

Mais quant à votre ami Petrone,
Il dit que c'étoit un vaurien :
Et que dans ce ſiecle chrétien,
Où veuves ne bougent du Prône,
Et ſe montrent Femmes de Bien,
On auroit brûlé ſa Matrone.

Il eſtime infiniment l'agréable & brillante Peinture du dernier adieu que ce Romain fit au monde ; mais il trouve qu'un homme qui vouloit ſe donner de bon tems à l'article de la mort, n'avoit pas raſſemblé tout ce qu'il faut pour cela dans les plaiſirs que vous marquez.

Car vainement vous prétendez
Que ſa fermeté fut ſi grande
Pour les fauſſes tranquilitez
Qu'il affecta dans ces extrémitez
Que chaque Mortel apprehende.
On joüoit, dites-vous, Chacone & Sarabande;
Rebées & Violons tendrement accordez
Faiſoient aux doux plaiſirs pour lui derniere offrande;
Il invoquoit Phébus, à qui vous commandez,
Et recüeillant des Fleurs qu'ici vous répandez,
Il s'en faiſoit une Guirlande;
Mais ſes deſtins (en vain) ſe virent retardés
Par cette harmonieuſe Bande;
Ils n'avoient ni Cartes ni Dés.

Ainſi le Comte de Grammont tient qu'un Payen qui eſt mort ſi pauvrement, n'avoit jamais ſçû vivre. Il tient auſſi qu'il eſt à propos de faire à preſent un myſtere des véritables Auteurs de nos deux Lettres: & je crois que voici pourquoi

Comme dans ces Ecrits, on a quelque raiſon
De ne pas expoſer ſon nom
A la critique, ou bien à l'injuſtice
Des Confreres en Apollon;
Le Comte heureux en artifice
Dit pour éloigner tout ſoupçon,
Que la premiere eſt d'un Gaſçon;

Et que la ſeconde eſt d'un Suiſſe,
Mais Suiſſe du premier Canton.

Je ne vous fais point d'excuſe de n'avoir pas répondu plûtôt à votre Lettre ; car quoiqu'il y ait pluſieurs jours que vous me l'avez adreſſée, je ne l'ai que d'avant hier. Je ſuis, Monſieur, très-ſincerement

vôtre très-humble, &c.

VERS DE MONSIEUR de Dangeau, ſur la Lettre des deux Gaſcons, au Comte de Grammont.

POmpe funebre de Voiture,
Voyage tant vanté du poli Bachaumont,
Badinages heureux du vieux Saint-Evremont;
Je ne vous fais aucune injure,
Vous devez ceder ſans murmure,
A la nouvelle Lettre au Comte de Grammont.

LETTRE DE M. DESPREAUX, à Monſieur d'Hamilton.

JE ne devois dans les regles Monſieur répondre à votre obligeante Lettre, qu'en vous renvoyant l'agréable manuſcrit que vous m'avez fait remettre entre les mains;

mais ne me ſentant pas diſpoſé à m'en déſaiſir, j'ai crû que je ne pouvois pas differer davantage à vous en faire mes remerçimens, & à vous dire que je l'ai lû avec un plaiſir extrême, tout m'y ayant paru également fin, ſpirituel, agréable & ingénieux. Enfin, je n'y ai rien trouvé à redire que de n'être pas aſſez long; cela ne me paroît pas un défaut dans un ouvrage de cette nature, où il faut montrer un air libre, & affecter même quelquefois, à mon avis, un peu de négligence. Cependant, Monſieur, comme dans l'endroit de ce manuſcrit où vous parlez de moi magnifiquement, vous prétendez que ſi j'entreprenois de loüer Monſieur le Comte de Gramomnt, je courrois riſque en le flatant, de le déviſager; Trouvez bon que je tranſcrive ici huit Vers qui me ſont échappés ce matin, en faiſant réfléxion ſur la vigueur d'eſprit que cet illuſtre Comte conſerve toujours, & que j'admire d'autant plus qu'étant encore fort loin de ſon âge, je ſens le peu de génie que j'ai pû avoir autrefois, entierement diminué & tirant à ſa fin. C'eſt ſur cela que je me ſuis recrié:

Fait d'un plus pur limon, Grammont à ſon Printems
N'a point vû ſucceder l'Hyver de la vieilleſſe;
La Cour le voit encor brillant, plein de nobleſſe,
Dire les plus fins mots du tems,

Effacer ſes Rivaux auprès d'une Maîtreſſe;
Et ſa courſe au fond n'eſt qu'une longue jeuneſſe,
Qu'il a déja pouſſée à deux fois quarante ans.

Je vous ſupplie, Monſieur, de me mander s'il eſt égratigné dans ces Vers, & de croire que je ſuis avec toute la ſincerité & le reſpect que je dois, Monſieur,

vôtre trés-humble & trés-obéiſſant ſerviteur.
DESPREAUX.

A Paris, le 8. Fevrier 1705.

A MONSIEUR DE COULANGE à Pontalie.

Le 8. Juillet, 1703.

ON trouve aſſez mauvais ici, que vous n'ayez pas donné le moindre ſigne de vie ſur la derniere grace que le Comte de Grammont reçoit du Roi; la Comteſſe vous en faiſoit des reproches dans une longue Lettre, qu'elle avoit commencée: mais trouvant la Proſe trop dure, pour gronder un auſſi petit homme, & auſſi bon que vous êtes d'ailleurs; Voici tout ce qu'elle a le courage de vous faire dire:

Eſt-ce au Païs des Amadis,
De Cléopatre, ou de Caſſandre,

(Où vous alliez roder Jadis)
Qu'il faudra maintenant vous prendre ?
Ne ſortirez-vous d'Ormeſſon
Qu'aprés la prochaine moiſſon,
Tranquil & pareſſeux Coulange ?
Prétendez-vous faire vendange
Chez le bon homme Polemon
Plus guoguenard qu'Anacreon.
Qu'on chante, qu'on boive, ou qu'on mange,
Votre eſprit toujours de ſaiſon,
Rimant le maître & la maiſon
Unit, par un rare mêlange,
Le ſeul mérite à la loüange,
Et les plaiſirs à la raiſon ;
Serez-vous donc le ſeul en France ;
Ou du moins le dernier de tous,
Qui vous rendiez auprès de nous
Dans cette aimable reſidence,
Où l'agrément & l'indolence
Sont raſſemblés exprès pour vous ?
D'une ſolitude riante,
Le Jardin, les Eaux, & les Bois
N'ont pas un endroit qui n'enchante ;
Pas un ſeul Oiſeau qui ne chante
Comme chante un Cigne aux abois ;
Et de la Nature innocente
L'art eſt par tout ſoûmis aux loix ;
De ce lieu j'euſſe fait le choix,

Quand on m'en eut offert cinquante
Plus magnifiques mille fois.
Coulange, élevez votre voix,
Dites combien j'en ſuis contente:
C'eſt un preſent du plus charmant des Rois.

On n'a garde de vous parler, après cela de la maniere obligeante & gracieuſe, dont il plût à Sa Majeſté de nous faire ce preſent. On vous connoit l'ame ſi touchée de ce qui fait plaiſir à vos amis, que vous pouriez pleurer de tendreſſe: & ce n'eſt pas ce qu'on veut de vous dans cette occaſion; au contraire il faut que votre eſprit s'anime d'une vivacité nouvelle. Nous préparons une belle cariere aux Talens Lyriques de votre génie; car, excepté la Maiſon qu'il a fallu rétablir dans la dignité de ſon ancien titre, les beautés du dehors reſtent encore dans l'obſcurité de leurs noms vulgaires. Venez-y donc remedier.

Venez ici dans vos chanſons
Mettre en honneur nos Paliſſades
Venez célebrer nos Caſcades,
Nos Prez, nos Ruiſſeaux, nos Gaz
Notre Canal, nos Promenades!
Venez donner de nouveaux noms
Dans les réfreins de vos Balades
Aux Villages des environs!

Que la Baſſe-Cour ennoblie
Se transforme en Menagerie,
Pleine de mille Oiſeaux divers;
Mais, Coulange, je vous ſupplie,
N'allez pas changer dans vos Vers
L'antique nom de Pontalie,
Pour lui donner de ces grands airs.
C'eſt-là que le Comte à ſon aiſe,
Goûtant les douceurs du repos,
Cite ſon Maître à tout propos;
Voit ce nouveau don de ſa chaiſe:
Et, ſe remettant de ſes maux,
Fait des recits, & dit des mots
Entre le Fromage & la Fraiſe,
Inconnus aux vieux Moulinos.

A Sceaux, le premier Juillet 1705.

A MONSIEUR DE MIMURE.

MImure! qui dans la carriere
Où vous ont engagé l'honneur & le devoir,
D'une conſtance ſinguliere,
Bravez du matin juſqu'au ſoir
La Mort, la crotte ou la pouſſiere:
Vous, qu'il fait ſouvent ſi beau voir
Dans l'oubli de toute Glaciere
Appaiſer votre ſoif guerriere

Sur le bord de quelque Abreuvoir,
De quelque bourbeuſe Riviere,
Ou bien de quelque reſervoir;
Qui paſſez mainte nuit entiere
Sans vous coucher, ſans vous aſſeoir;
Sans avoir fermé la Paupiere,
Et le matin ſur la Bruyere,
Animé du Flatteur Eſpoir,
D'une rencontre meurtriere,
Sans buffet, ſans nappe, ou ſaliere,
Mangez benignement un morceau de Pain noir.
O combien nous portons d'envie
A tous ces Travaux glorieux!
Nous, qu'une fainéante vie,
Nous, qu'un repos délicieux,
Près d'Iris, Aminte, ou Sylvie,
Tiennent enchantés dans ces lieux.
Car enfin, l'équitable Hiſtoire,
Quand vous ſerez expediés
Vous autres, qui vers l'onde noire
N'allez jamais qu'eſtropiés,
De vos noms par tout publiés,
Sçaura conſerver la memoire,
En volumes bien reliés,
Tandis qu'au Temple de la Gloire
Les nôtres ſeront oubliés.

Il eſt trop vrai, grace à l'envie,
Et chez les injuſtes humains
Le nom des nouveaux Ecrivains
Ne dure pas plus que leur vie;
B- - - - - à peine enſeveli,
Parut aux bords de l'onde noire;
Et de ſes Vers enorgueïlli,
Tenant encor ſon écritoire
Et ſes Idilles de Marly,
Voulut paſſer l'eau, ſans en boire;
Mais Caron, ayant recueïlli
Tous les fragmens de cette hiſtoire;
Jetta dans les flots de l'oubli
Ce frivole apui de ſa gloire:
Et, de cet ouvrage aboli,
Il n'eſt ici plus de mémoire.

Dieu garde de tout mal dans cette vie ceux qui ſont menaçés d'un pareil deſtin dans l'autre; mais cela ne nous regarde pas. Nous qui rimons pour rire, & pour faire rire les autres, ne trouvons point mauvais qu'on nous prenne pour ce que nous ſommes. Au reſte, je vous écris d'un lieu où l'air eſt ſi épuré, que, ſi je valois quelque choſe, il ne me ſeroit pas poſſible de vous dire des pauvretés; on les a toutes bannies ducommerce des Lettres.

Car le Sonnet, à bouts rimés,
Avec ſes agrémens poſtiches,

L'Anagramme & les Acroſtiches
Du Bourgeois toujours eſtimés.
Chez le Bourgeois ſont renfer
Parmi ſes effets les plus riches ;
Et dans cette Cour ſuprimés
Vont ſous campagnardes cornich
Secher dans les poudreuſes niches
De quelques recuëils enfumés.

Après cette réforme heureuſe,
Ne croiroit-on pas que dans Sce
Le bon ſens dût être en repos,
Loin de l'habitude ennuyeuſe
Du Rebus, & des jeux de mots ;

Cependant il nous reſte un certain volont
Qui me fait mourir de chagrin,
Enfant de la table & du vin,
Difficile & peu neceſſaire,
Vif, entreprenant, témeraire,
Etourdi, negligé, badin,
Jamais reveur, peu ſolitaire,
Quelque fois délicat & fin,
Mais tenant toujours de ſon pere.

Ce n'eſt point une Enigme du Mercure que je vous propoſe, quoique ce Portrait en ait aſſez l'air, je parle d'un Monſtre, qui vulgairement s'appelle *Impromptu* ; nou avons ici des Gens qui ont le ſecret de l'a

privoiſer, & de lui faire dire les plus jolies choſes du monde. Mais pour moi,

Au ſeul aſpect de l'Impromptu,
Je me ſens troubler la cervelle,
La Rime indoutée & rebelle
Me fuit, & Bacchus plus bouru
Qu'il n'eſt dans ſa ſaiſon nouvelle,
Au lieu de m'échauffer me gêle;
Interdit, morne, confondu,
En vain je m'excite & l'appelle,
Jamais il ne m'a répondu.
Et dans cette route nouvelle
Mon eſprit rétif, abbatu
Sous ſa peſanteur naturelle,
N'a, pour rimer, ni force ni vertu;
Non que d'une vulgaire audace,
Je ne puſſe le verre en main,
Par un effort plat & ſoudain,
Sans rien emprunter du Parnaſſe,
Chanter Iris & le bon vin,
Et mettre leurs feux à la glace,
Dans quelque languiſſant refrain.
Tels couplets feroit le Poëte
Qui rime aux Petites-Maiſons,
Ou bien ces gentils compagnons
Qui les Fêtes à la guinguette,
Regalans Facile-Grizette,
Avec trois maudits violons,

Pour Toinon, Nicolle ou Perrette,
A bon marché font des Chanſons.
Mais je regarde, avec ſurpriſe,
Que ſur mille ſujets divers
On faſſe ſur le champ des Vers
Que le Dieu des Vers autoriſe,
Et qui ſont dignes des Concerts,
Qu'il inſpire, ou qu'il favoriſe.
Facilité qui n'eſt permiſe
Qu'à Melezieux, Genet, Mayeuverom, ou Nevers.

Je garde donc un reſpectueux ſilence dans ces occaſions, & je ne brille guere plus dans les autres; attentif à recuëillir ce que la vivacité d'eſprit répand ici de tous côtés, il n'eſt queſtion de moi, que lorſque je puis me parer de ce que j'entens dire:

De tant d'heureux Originaux
Froid & miſerable Copiſte,
Mon eſprit près d'eux ne ſubſiſte
Qu'à mettre à profit leurs bons mots.

Ainſi, confus d'ennuyer ici tout le monde, ſans jamais pouvoir m'y ennuyer, je vais m'égarer dans les plus belles promenades qui ſoient dans l'Univers;

Dans ces beaux lieux où la Nature,
Au milieu des ſecours de l'Art,

Paroît ſimple, innocente & pur
Etale ſans pompe & ſans fard
L'éclat naiſſant de ſa verdure,
Et ſemble devoir au hazard
Les agrémens de ſa parure;
Là, dans ſes paiſibles canaux,
Coule à peine l'onde tardive,
Que nourriſſent mille ruiſſeaux
Et là ſur leur féconde rive
On voit les amours en repos,
Eſſayer leur puiſſance oiſive
Sur les Poiſſons, ou les Oiſeaux
Car quoique cette Cour abonde
En Nimphes brillantes d'attraits,
Leurs cœurs dans une paix profonde
Sont tous, à l'épreuve des traits,
De ces petits tyrans du Monde.

Ce fut dans une de ces promenades, que trois Figures fort extraordinaires interrompirent la rêverie où je m'étois abandonné; c'étoit une Femme & deux Hommes, que je pris d'abord pour quelques-uns des Maſques du dernier Carnaval, qui n'avoient pu ſe reſoudre à quitter de ſi beaux lieux. La Dame ſur tout me parut miſe d'une façon toute nouvelle;

Son habit d'une étoffe antique,
Sur des Falbalas en Portique,

Offroit d'équivoques couleurs ;
On avoit tracé les neuf ſœurs,
Et les Inſtrumens de Muſique,
Qui ſervent à remplir leurs chœurs ;
Sur une jupe magnifique
De la façon de ſes brodeurs,
Et ſon viſage allégorique
Etoit enjolivé de Fleurs,
De fines Fleurs de Rhetorique ;
Quatre riches expreſſions,
Trois hyperboles en lozange,
Une metaphore en fontange,
Au lieu de cornette & rayons,
Compoſoient ſa coëffure étrange,
Et l'antitheſe miſe en frange,
Bordoit un voile des plus longs.

Je la conſiderois avec une merveilleuſe attention, comme vous pouvez croire, lorſque ſe jettant à terre, & m'embraſſant les genoux,

Genereux Etranger, me dit-elle, du ton
Dont l'élegie en pleurs ſe plaint de quelque abſence,
Vous voyez à vos pieds la ſuperbe Eloquence,
La moderne Erudition,
Et la gracieuſe Elegance,
Qui vient vous demander un don ;
Et ſi vous n'êtes pas le fils d'une tygreſſe ;

D'un léopard ou d'un lyon,
Ou ſi vous reſpectez mon nom,
Touché du malheur qui me preſſe,
Vous prendrez ma protection,
Et j'en demande la promeſſe :
Quoi, lui dis-je, en la relevant,
Me trouvez-vous donc la figure,
Le geſte, le port, ou l'allure,
L'œil égaré, l'habillement
De quelque Chevalier errant,
Pour donner dans cette avanture,
Et pour m'en prendre à tout venant ?

Non, Monſieur, me dit un de ſes deux Ecuyers, ce n'eſt pas ce que Madame vous demande ; je vais vous en inſtruire, ſi vous n'aimez mieux l'apprendre de l'illuſtre ſur qui elle s'appuye. Celui qui me parloit étoit en petit colet, & en manteau noir, & voyant que je regardois l'autre, & que j'étois en peine de ſçavoir ce qu'ils étoient :

Nous ſommes, dit-il, beaux eſprits,
Maîtres paſſés en éloquence,
Qui pour certains doctes Ecrits,
Dont vous n'avez pas connoiſſance,
Dans le beau milieu de Paris,
Chez cette Dame avons ſéance ;
Je ſuis indigne ſucceſſeur

D'un rare & fameux Orateur ;
Pour ce Cavalier qui la mene,
Excellent verſificateur,
Tout le connoît, c'eſt cet Autcur
Qui pour me loüer, prit la peine
De crier à perte d'haleine
Lorſqu'on m'initia Docteur.

Pendant que je l'écoutois, cet Illuſtre dont il venoit de parler, & qui paroiſſoit Docteur d'épée, prit la parole, & me dit: Ouï, Monſieur, je préſidois à ſa reception, mais il n'eſt pas queſtion de cela maintenant ; ce qu'on ſouhaite de vous eſt, que vous ayez la bonté de vous déguiſer en Nain, pour preſenter ce petit mot d'écrit à Son Alteſſe de notre part.

Tout s'étoit aſſez bien paſſé juſques là ; mais à l'air dont je reçûs cette propoſition, celui qui me l'avoit faite ne put ſe contenir. Un grand éclat de rire interrompit la Comédie, au plus bel endroit, & j'en reconnus les acteurs ; c'étoient le petit G..... le Chevalier de ..... & notre ami l'Abbé.....

Ils me conterent qu'ils avoient imaginé cette eſpece de maſcarade, pour divertir Madame la Ducheſſe du Maine, & me demanderent ce que j'en penſois. Je leur dis aſſez franchement que le ſujet ne m'en paroiſſoit pas nouveau, & que je ne croyois

pas que cela divertit extrêmement la compagnie, que cependant la maniere dont ils avoient voulu repreſenter leur premier perſonnage, avoit au moins la grace de la nouveauté; car voici comme ils s'y étoient pris pour exprimer les differentes figures de Rhetorique dont ils avoient fagotté ſon déguiſement: les riches expreſſions, par exemple, étoient ſignifiées par un morçeau de papier, où ils avoient écrit ces quatre Vers de l'Epître de Deſpreaux, ſur le Paſſage du Rhin:

Au pied du Mont Adulle, entre mille roſeaux,
Le Rhin tranquille & fier du progrès de ſes eaux,
Appuyé d'une main ſur ſon urne penchante,
Dormoit au bruit flateur de ſon onde naiſſante.

Ils avoient pris deux autres de la metamorphoſe des yeux de Philis en Aſtres, pour repreſenter l'Antitheſe; & les voici:

Comme elle eut pour un mort une flâme vivante;
Et fut changée, enfin, pour être trop conſtante.

Pour la metaphore en fontange, ils l'avoient renfermée dans ce ſeul Vers de Brebeuf:

De morts, & de mourans, cent montagnes plaintives.

Les hyperboles étoient imitées, tant bien que mal, de cet endroit de l'Eneïde, où Virgile parle de la rapidité dont l'Amazone Camille alloit du pied, ſoit par mer ſoit par terre ; & voici comme ils avoient rendu ce paſſage

Plus legere que n'eſt l'haleine
Des tendres Zephirs au Printemps :
Elle auroit volé par la plaine,
Sans courber le ſommet des épis jauniſſans ;
De ſa viteſſe ſoûtenuë,
Au milieu des flots ſuſpenduë,
On auroit vû ſes pieds legers
Ouvrans une route inconnuë,
Fouler la ſurface des mers,
Sans que l'onde en parût émuë.

Tous ces fragmens écrits ſur des rouleaux de papier coupé en forme de ruban, vouloient dire (à ce qu'ils m'aſſûrerent) que la Dame Eloquence étoit coëffée de figures ; mais je leur dis qu'une perſonne farcie de tous ces Ecriteaux, paroiſſoit plûtôt l'emblême de quelque College, que la repreſentation d'une illuſtre Societé qui ne ſe reconnoit point à ces frivoles enſeignes. Je me chargeai pourtant de leur Placet, qui eſt une piece rare, & par laquelle je compris par quelle raiſon ils vou-

loient abſolument que je fuſſe déguiſé en Nain pour cette expedition. Ils me quitterent, peu ſatisfaits de mes aplaudiſſemens, & reporterent aparemment à la Friperie l'habit qu'ils m'avoient préparé. Au premier ordinaire je vous ferai part de la Lettre qu'ils m'ont laiſſée; car je crois que vous n'en demandez pas davantage pour le preſent.

REPONSE DE MONSIEUR de Mimeure, à la Lettre de Monſieur d'Hamilton.

Au Camp ſous Louvain, le 22 Juillet 1705.

JE ſuis charmé, Monſieur, de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adreſſer, & je ne puis aſſez vous dire combien je me tiens glorieux d'un ſouvenir comme le vôtre. Quoique votre Lettre ſoit dattée du premier de ce mois, on ne me l'a renduë que le ſeize au matin; je me tourmentai comme un beau Diable ce jour-là & le lendemain, pour eſſayer de faire une réponſe, telle quelle. J'avois preſque fini ce miſerable ouvrage, & tout pitoyable qu'il eut été, je vous l'aurois envoyé diligemment, n'étoit l'avanture du dix-huit, qui a changé la face de nos affaires. Ce

que je vous aurois mandé pour lors ne quadre plus à notre ſituation preſente, & il ſeroit même ridicule à moi de paroître m'amuſer à des jeux d'eſprit dans un temps où nous avons des occupations ſi ſérieuſes, & où le badinage eſt hors de ſaiſon; il viendra peut-être un temps plus tranquile où je payerai mieux mes dettes. Je vous ſupplie ſeulement, Monſieur, s'il arrive faute de moi, que mon ame n'en ſoit point en peine: ce que je puis vous dire pour le preſent, eſt, qu'il n'y a rien de plus gracieux & de plus ingenieux que cette Lettre aimable; je l'ai lûë cent fois, & je la ſçaurai par cœur: elle eſt meilleure à retenir que tous les Dictons du Conſeiller Mathieu, Ouvrage de valeur. Permettez-moi de vous charger de mille reſpects pour Madame de Staffort, & ſoyez bien perſuadé, Monſieur, qu'il n'y a perſonne en France qui ait un deſir ſi vif & ſi naturel de mériter quelque part à l'honneur de vos bonnes graces, & de votre eſtime, qui ſoit plus touché d'une ſenſible reconnoiſſance pour les bontés dont il me paroît que vous m'honorez, & qui ſoit enfin avec plus de goût pour vous & vos enfans tout nouveaux nés, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

MIMEURE.

A MADAME LA PRINCESSE d'Angleterre.

J'Allois, Madame vous écrire ;
Pourquoi voudrois-je le nier ?
Vos ordres doivent me ſuffire,
Sans vouloir m'en juſtifier ;
J'avois donc pris plume & papier,
Ancre bien noire, & belle cire,
Dans l'eſpoir de vous faire rire,
Au hazard de vous ennuyer ;
Lorſque Phébus, avec ſa lyre
Dit, en me tirant à quartier,
Quelle temerité t'inſpire ?
Les Vers ne ſont pas ton métier ;
Contente toi de copier
Ce que pour la Princeſſe Apollon va te dire ;
Et garde toi de l'oublier.

Ce n'eſt donc plus moi, Madame, qui prens la liberté d'écrire à votre Alteſſe Royale ; c'eſt le Pere du Jour, le Dieu des Vers & de l'harmonie, dont je ne ſuis à preſent que le Secretaire indigne ; & voici ce qu'il m'a d'abord dicté :

Par quel bizare enchantement
La Maiſon de feu Baſſompierre

(Cet homme jadis ſi galant)
Eſt-elle aujourd'hui le Couvent
Qui reçoit tout ce que la terre
A de plus digne & de plus grand?
La Mere de ce Roi charmant,
Que dans les dangers de la guerre
J'ai vû tranquile, indifferent,
Et ſa ſœur, cet aſtre naiſſant
Qui de la rebelle Angleterre
Sera quelque jour l'ornement!

A cette exclamation, je répondis, que je ne ſçavois pas au juſte, comment la Maiſon de ce Maréchal de Baſſompiere étoit devenuë Couvent: & que je ne ſçavois pas même ſi le Couvent de Chaillot tenoit quelque choſe de cette prétenduë Maiſon; mais à l'égard de la Réſidence que la Reine y fait actuellement, je pouvois lui dire, que Sa Majeſté ſe plaiſoit à honorer ce lieu de ſa preſence, principalement en l'abſence du Roi notre Maître; & qu'à votre égard, Madame, toutes les fêtes, tous les ſpectacles, & tous les divertiſſemens de l'Univers ne vous étoient de rien, en comparaiſon du plaiſir & de la ſatisfaction que vous trouviez à être auprès d'elle; je l'aſſûrai de plus que tout cela ſe faiſoit ſans le moindre enchantement.

A ces mots, l'Inventeur de la Poëſie, le Directeur de la Muſique, le Préſident de la Medecine, & le Fabricateur des Oracles, (car vous ſçavez, Madame, qu'il eſt de tous ces métiers) à ces mots, dis-je, le blond Phébus m'ordonna de le ſuivre, voulant me faire l'honneur d'aſſiſter à certain Concert qu'il avoit préparé à votre loüange; j'obéis & je ne doutai point qu'il n'eut deſſein de me mettre ſur le ſtrapontin de ſon chariot, pour me tranſporter au ſommet du Parnaſſe; mais je fis réfléxion qu'il étoit nuit, & qu'il avoit laiſſé ſon équipage au Palais de Thétis, où Meſſieurs les Poëtes aſsûrent qu'il loge tous les ſoirs; je ne fus donc pas ſurpris de le voir ſortir tout bonnement par la porte du Château, comme auroit pû faire un ſimple mortel: & l'ayant ſuivi juſques à cet eſpace qui ſépare les deux Châteaux, j'y trouvai la Ville & les Fauxbourgs, c'eſt-à-dire, tous les Habitans de Saint-Germain & du Pec; comme c'étoit la fête du Patron d'ici, tout étoit en campagne, & tout étoit reſſemblé dans ce lieu.

D'un côté nombre de Grizettes
Que paroient gros bouquets de fleurs
Sous vieux rubans de cent couleurs,
Etalant de ſales cornettes,
Etoient parmi les ſpectateurs;

D'un

D'un autre, quittant leur menage
Spectateurs d'un plus bas étage
Vinrent ſe mettre ſur les rangs;
La troupe étoit un peu ſauvage,
Soit pour l'air, ſoit pour le viſage,
Soit pour de certains agrémens
De pieds, fréquemment en uſage
Pour le travail, ou le meſſage;
Car c'étoient de nos Artiſans
Les femmes, les chiens, les enfans,
C'eſt-à-dire tout l'équipage.

Ce ne fut pas tant la curioſité que le hazard, qui raſſembla cette Populace entre les deux Châteaux : elle ſortoit d'un autre ſpectacle, & fut bien aiſe de ſe donner celui du Seigneur Phébus, en chemin faiſant.

Or Blanchiſſeuſes & Soubrettes
Du Dimanche, dans leurs habits,
Avec nos Laquais leurs amis,
(Car Blanchiſſeuſes ſont coquettes)
Venoient de voir à juſte prix
La Troupe des Marionnettes;
Pour trois ſols & quelques deniers
On leur fit voir (non ſans machine)
L'enlevement de Proſerpine,
Que l'on preſente au Grenier;
Là le fameux Polichinelle,

Qui du ſpectacle eſt le heros,
Quoiqu'un peu libre en ſes Propos,
Ne fait point rougir la Donzelle,
Qu'il divertit par ſes bons mots.

Quand je vis cette foule ignoble, raſſemblée pour donner audience au Dieu des Concerts, je fus ſur le point de me recrier ſur la miſere du temps ; mais ayant tourné les yeux par hazard du côté du Château, je vis ſur ſes balcons tout ce que ces lieux peuvent nous montrer de plus aimable, & de plus brillant, en votre abſence ;

Sans les nommer à votre Alteſſe,
Vous jugez bien que de . . . . ,
C'étoit la nouvelle Ducheſſe,
En qui le Ciel a ſi bien aſſorti
Et l'eſprit, avec la juſteſſe,
Et les appas, ſans leur foibleſſe,
Dont l'éclat eſt moins amorti
Par une incommode groſſeſſe,
Que par l'inquiete tendreſſe
Qu'elle a, depuis qu'il eſt parti,
Pour un certain poiſſon, en époux traveſti ;
Près d'elle la divine Laire
Sembloit avoir tous les appas
De la Déeſſe de Cythere,
Quand les Graces ſuivent ſes pas ;
Gracieuſe à ſon ordinaire,

D'hommages faiſant peu de cás :
Elle charmoit ſans vouloir plaire ;
Mais à ſon ordinaire, hélas !
L'inhumaine, à mes vœux contraire ;
Me regardoit de haut en bas ;
D'attraits, enfin, tous les miracles
Qui regnent dans cette Maiſon,
Regnoient alors ſur le balcon ;
Et Phébus, le Dieu des Oracles,
Les nomma toutes par leur nom.

Voilà, dit-il, Mademoiſelle,
Je la connois à l'air charmant,
A cette grace naturelle,
Dont ta Muſe dans certain chant
A fait la peinture fidelle ;
Cependant, à voir ce modelle,
Je te dirai tout franchement,
Que tes chants ſont au-deſſous d'elle:

Voilà la belle Midelton,
On ne peut guere s'y méprendre
Encor qu'elle ait changé de nom ;
Et cette autre ? c'eſt donc Ploydon,
Dit-il, qui bien loin de ſe rendre
Aux hommages de Cupidon,
N'eut jamais de ſentiment tendre
Que pour le Comte, & pour Loüiſon :
Ces deux Nymphes, dont la jeuneſſe,
L'éclat naiſſant & la fraicheur

Méritent bien de tout un cœur
Les reſpects avec la tendreſſe ;
Car d'Hebé la jeune Déeſſe,
L'une & l'autre paroît la ſœur,
Je les connois ; cet air de Flore,
Dont tu l'as dépeinte en chanſon,
N'eſt fait que pour l'aimable Laure ;
Et qui prendrois-je pour l'Aurore,
Si ce n'eſt la jeune Skelton ?

Nugent, crainte d'être enrumée,
Dans ſes cornettes renfermée
N'oſoit les ouvrir un moment ;
Phébus me dit, en ſoûriant,
Je la connois ; la Renommée
M'a parlé de ſon agrément ;
Qu'elle ceſſe d'être allarmée.
Dans ſon nouvel apartement
Je veux prendre ſoin de Nugent,
Et de ſon époux à l'armée.
Voyant ſur le même balcon,
Quoique négligemment parées,
Dillon, Maréchal, & Sheldon ;
Après les avoir admirées,
Le Dieu des Vers me dit, tout bas,
Ce n'eſt point là leur domicile,
Ces trois Nymphes ſont de la Ville,
Mais leurs figures n'en ſont pas ;
Elles viennent de cette terre

Si fameuſe pour les Beautés,
Et je leur vois de tous côtés
Cet éclat, ce Sang d'Angleterre.
Dillon a cet air, qu'au matin
A la Déeſſe que je quitte;
Et lorſque dans le ſein des flots
Mon char la nuit ſe précipite
De Dillon, je crois qu'Amphitrite
Pour me plaire, emprunte le tein;
Mais je le dirai, ſans fineſſe,
Sa ſœur n'eſt pas celle des trois
Pour qui le moins je m'intereſſe;
Et ſi, d'Armagh, votre Comteſſe,
A ma Lyre joignoit ſa voix,
Je l'aimerois mieux mille fois
Que tous les Concerts du Permeſſe.

Vous ne ſçauriez croire, Madame, combien je fus ſurpris de voir qu'il la connoiſſoit déja, ſous le nom d'Armagh. Il eſt vrai que c'eſt un Dieu qui ſe foure par tout, en vertu de ſa lumiere, & à qui l'on ne peut preſque rien cacher le jour; ainſi, je donnai mon attention à ce qu'il auroit à dire de Madame Maréchal, car il la regardoit très-attentivement; & voici ce qu'il en dit:

Quand l'amour, par un trait fatal,
Me fit jadis courir le monde,

Pour ſuivre Daphné vagabonde ;
A Daphné rien n'étoit égal,
Ni ſur la terre, ni ſur l'onde ;
Mais je la vois dans Maréchal.

A MONSEIGNEUR . . . . .

MONSEIGNEUR.

LE Sieur de la Salle, Secretaire de vos Commandemens pour les Dépeches étrangeres, s'eſt aſſez bien acquitté de la commiſſion que vous lui aviez donnée, de m'aſsûrer de l'honneur de votre ſouvenir, mais en termes moins recherchés que ceux dont il s'eſt ſervi, pour me donner une idée de votre réception ; A la verité, l'ébauche de cette peinture n'eſt, à proprement parler, que croquée ; les connoiſſeurs y découvriroient ſans doute des traits hardis, mais pour moi je n'y connois rien, ſinon qu'on a volontiers ſoif à Bordeaux, que le vin y eſt bon, & qu'il en boit beaucoup ; car il a jugé à propos de quitter le ſtile figuré, pour m'informer tout familierement de ces particularités. C'eſt auſſi fort uniment, qu'il me mande l'illumination de certaine Forêt, que je croirois faite à votre intention, comme les préceden-

tes, n'étoit qu'il ajoûte que cette derniere coûte beaucoup à quelqu'un, qu'il ne nommoit point. Au reſte, je n'attendois que la nouvelle de votre heureuſe arrivée, pour vous en féliciter; mais comment m'y prendre? c'eſt l'uſage pour ces ſortes de complimens, d'emprunter le langage des Vers, & je n'en ſçai plus faire: il faut être de bonne humeur pour cela; & trouve-t'on ici de quoi s'y mettre depuis votre départ? ici où l'on ne reſpire que par habitude, & non pour joüir de la vie, où l'on aime ſans ſuccès, où l'on rime ſans raiſon, & où l'on ſe marie ſans ſçavoir pourquoi.

Le ſolitaire Saint-Germain,
Jadis paſſablement fertile
A produire un couplet badin,
Et quelque fois un peu malin,
N'eſt plus à preſent que l'azile
D'un ennuï qui n'a point de fin,
Et de ce loiſir inutile,
Qui peſe plus que le chagrin;
Ce n'eſt plus qu'un deſert ſterile,
Où Phébus perdroit ſon latin,
A vouloir ſeulement d'un chetif vaudeville
Nous inſpirer quelque refrain;
Mais dans vos climats de Guienne
Tout eſt eſprit, agrémens, ou beauté:
Et chez cette race ancienne

Et ſa vive poſterité,
Ce n'eſt pas une nouveauté
De voir que l'eſprit y ſoûtienne
L'immortelle vivacité,
Dont chaque ſexe, à part la ſienne;
Les deux ſexes ont herité.

C'eſt donc aux beaux Eſprits de cette Province, où ils abondent, qu'il faut remettre le ſoin de vous entretenir galamment ſur votre arrivée; comme je ne doute point que la choſe ne ſoit déja faite, j'eſpere que vous nous ferez part de quelques-uns de ces nouveaux Ouvrages: je voudrois auſſi, s'il vous plaît, votre compliment à Meſſieurs du Parlement, que je crois court, & bien tourné: & en même-temps la Harangue de Monſieur le Premier Préſident, qu'on tient élegante & fleurie, quoique le Sieur de la Salle ne m'ait parlé que de ſon maître d'Hôtel, & de ſon cuiſinier. Mais à propos de vos Poëtes de Guienne?

Vous ſouvient-il des deux Gaſcons,
Qui (des Rives de la Gironde,
Qui coule devers vos Cantons)
Avoient ici jadis amuſé tant de monde
Par leur Epître & leurs faux noms?
Que, s'ils n'ont pas ſuivi les ombres

Du fameux Comte de Grammont,
Et du rare Saint-Evremont,
Dans la nuit des Royaumes ſombres;
Je ne doute point qu'à Bordeaux
Vous n'ayez reçû leur hommage
En Stances, Sonnets, Madrigaux;
Où bien que dans quelque autre Ouvrage;
Ils ne vous en ayent dit deux mots;
Sur tout, tandis que le Rivage,
La Terre, l'Onde, & les Vaiſſeaux
Brilloient de mille feux nouveaux,
Dont le ſurprenant étalage
Eut fait honte aux jours les plus beaux;
Que tous les Dieux du voiſinage,
Dieux des Forêts, Dieux des Rozeaux,
Dieux de tout ſexe, & de tout âge,
Juſqu'aux Nayades des ruiſſeaux,
Eſcorterent votre équipage,
Lorſqu'on vous reçût aux flambeaux.

Je crois, Monſeigneur, qu'il faiſoit bon vous voir, tenant votre gravité, au milieu de ce cortege de demi-Dieux champeſtres, & de Nymphes aquatiques, principalement ſi ces dernieres étoient auſſi negligées comme on les peint d'ordinaire.

On tient pour choſe très-certaine
Que l'une d'elles, ſe hauſſant,

(Car on n'aprochoit pas ſans peine)
Reconnut Manette en paſſant,
Pour avoir un jour dans la Seine
Vû cet éclat ébloüiſſant
Qu'elle répandoit ſur la Plaine,
Tel qu'y repand le jour naiſſant.
S'il eſt vrai, ladite Nayade
N'auroit pas fait peu de chemin,
(Fuſſe ſur un Cheval marin)
Car, lointaine eſt la promenade
Depuis les eaux de Saint-Germain
Juſqu'à celles de cette rade,
Où, pour vous recevoir, tout Bordeaux à deſſein,
Etoit en nocturne parade;
Où les jeux & les ris, par ordre en embuſcade
Ici, ſous ombre d'un Feſtin,
Et là, de quelque Serenade,
Veillerent juſqu'au lendemain.

Adieu, Monſeigneur, je ne vous dis rien en fait de Nouvelles, perſuadé que Mademoiſelle vous mande toutes celles d'ici, & que votre Correſpondant de Dangeau fait régulierement copier quelques articles de ſon Journal, pour ne vous pas laiſſer ignorer ce qui ſe paſſe à la Cour, & à la Ville.

LETTRE de M. le DUC de . . . à Monſieur d'Hamilton.

DAns le temps que je reçus la premiere de vos Lettres, Monſieur, j'étois dans les angoiſſes de l'enfantement, & jurois contre la réconciliation que vous m'avez obligé de faire avec celle des neuf ſœurs, qui

De l'aimable ſimplicité
Nous donna le juſte modelle;
Inſpirant jadis à Chapelle
Sa charmante naiveté.

Il n'y a ni prieres, ni ſoûmiſſions, que je n'aye mis en uſage, pour tâcher de la fléchir; je la conjurois, en lui diſant:

Venez, ô Muſe gracieuſe!
M'accorder vos puiſſans ſecours,
De mes Vers terminez le cours,
Y plaçant quelque Rime heureuſe;
Prodiguez-moi vos riches dons,
Et faites qu'en cette journée
Ma main, par vous étant guidée,
Plaiſe à l'aîné des Hamiltons!

J'eſperois la toucher, & que, lui parlant

de vous, je pourrois en tirer quelque choſe,

Mais c'eſt une franche quinteuſe,
Qui, montant ſur le haut ton,
Dès qu'elle entendit votre nom,
Prit une mine précieuſe.

Je la laiſſai bien-tôt, comme vous pouvez croire, & vous me connoiſſez d'humeur à ne pas frapper bien des fois aux portes qu'on ne veut pas m'ouvrir. Ainſi, je plantai là ma Vieille, me promettant bien de ne lui faire jamais l'honneur de lui rien demander; Pendant que j'étois dans ces ſentimens, & que je prenois une plume pour vous dire en bonne ou mauvaiſe Proſe tout ce que je ſens pour vous, je me diſois en moi-même, en penſant à cette fantaſque: n'eſt-il pas étrange que cette ſurannée ſçavante me refuſe pour la premiere fois de ma vie, que je lui demande quelque choſe, elle qui va au-devant de Monſieur d'Hamilton, & qui lui verſe à pleines mains tout ce qu'il peut déſirer. Je ne ſçai ſi je fis toutes ces réflexions ſans les accompagner de quelques paroles: le dépit de ſon refus m'ayant fort échauffé; mais à peine eus-je lâché votre nom, que je la vis rentrer dans ma petite galle.e, & d'un ton ſevere (après m'a-

voir debité pluſieurs mauvais diſcours, dont je me ſouviens pas, elle finit par ceci, que j'écrivis ſur le champ, de peur de l'oublier. C'étoit à propos de vous, dont elle venoit de me parler fort au long :

A ces vœux toujours attentive,
J'ai ſoin de remplir ſes déſirs,
N'eſperez de moi nuls plaiſirs,
Puiſqu'il a quitté cette Rive.

A peine eut-elle achevé qu'elle s'enfuit, je courus pour l'arrêter, mais ce fut en vain ; tout ce que je conclus de cela, c'eſt qu'elle vous aime non-ſeulement plus que perſonne, mais qu'elle vous cherit uniquement, & que, lorſque l'on veut ſe la rendre favorable, il faut avoir recours à vous. Je vous ſçai bien mauvais gré, Monſieur, connoiſſant votre pouvoir, de ne lui avoir point parlé en ma faveur avant de partir, ſur tout, puiſque c'eſt pour vous plaire que je me ſuis racommodé avec elle, & avec toute ſa ſequelle. Il y en a une de ce nombre de qui je ſuis un peu plus content : elle eſt ſérieuſe & grave, mais il faut prendre les gens avec leurs défauts. Depuis votre départ j'ai reçû une de ſes viſites, & elle m'a promis de me fournir de quoi me vanger de ſa Compagne ; nous la verrons enſemble à Verſailles, où je conte

Qu'avant que le Soleil ait ſur votre Hemiſphere
Par trois fois de ſa courſe achevé la carriere
De ces murs, abordant le turbulant ſéjour,
Nous rentrerons enfin dans le ſein de la Cour.

Pour vous, vous entendrez aiſément que c'eſt Jeudi prochain que nous y arriverons : car un favori des Muſes eſt accoûtumé à cet idiôme ; Seroit-ce par hazard celui que vous deſtineriez pour

Dans les phraſes les moins frivoles
Conſerver éternellement
Du faſtidieux Reverend
Les étonnantes paraboles ?

Je n'en ai pû tirer aucune depuis que vous êtes parti : je m'en conſolerois aiſément, ſi ce n'étoit qu'en cela que je me fuſſe apperçû de votre abſence

Depuis la fatale journée
Que vous avez quitté ces lieux,
De ces bords la Nimphe éplorée,
Au fond de ſon lit retirée,
Ne veut plus paroître à nos yeux ;
Le Soleil avec moins d'éclat
Dore la croupe des montagnes,
Et quittant nos vaſtes campagnes,
Il abandonne ce climat ;

Des arbres la cime endormie
Nous les offre tous dépoüillés,
A peine dans leurs troncs ſechés
Paroît-il un reſte de vie ;
Provoquant l'Hyver rigoureux,
Les hirondelles conſternées
S'en vont, d'un vol impetueux,
Habiter d'heureuſes Contrées ;
A ces malheurs de la ſaiſon,
Communs à toute la Nature,
Il faut ſe rendre ſans murmure,
Et n'écouter que la Raiſon.

Il me paroît, Monſieur, qu'elle me dit qu'il eſt temps de finir cette Lettre, qui n'eſt déja que trop longue; pourvû qu'elle puiſſe vous amuſer un moment, & ſervir à vous renouveller le ſouvenir des ſentimens que j'aurai toute ma vie pour vous, elle executera ce que je me ſuis propoſé en la commençant. Je crois qu'après toutes ces badineries il ſeroit inutile de ſigner, & encore plus de vous ennuyer de la fin commune des Lettres ordinaires. Vous recevrez ici mille complimens de nos Dames : & comme je n'ai pas datté en commençant, il faut le faire ici :

De ces lieux par vous renommés,
Huit jours après les Trépaſſés,

EPISTRE, écrite de Maintenon à M. Deſpreaux.

DEs bords de la riviere d'Eure,
Lieux où pour orner la Nature
L'Art fit jadis quelque fracas;
De ces Lieux, aujourd'hui brillans de mille apas,
Gens qui n'eſtiment point Voiture,
M'ont engagé dans l'embarras
D'un nouveau genre d'écriture,
Dont vous ferez fort peu de cas:
Et que l'Ecrivain du Mercure,
Pour groſſir le Recuëil de ſes galans fatras,
Trouveroit d'un ſtile trop bas;
On veut que je vous prouve en Rime
(Moi qui n'en ſuis qu'à l'Alphabet)
Que pour ces Lieux charmans, où chacun vous eſtime,
Vous devez pour un temps, & quitter le Sublime,
Et vous arracher à Babet, (a)
En vain je m'en défens, on ne veut point d'excuſe:
Ecrivez, me dit-on; peut-on être en défaut
Quand du gentil Voiture on révere la Muſe
Et les Prologues de Quinaut?
Révolté contre l'ironie,

(a) Sa Gouvernante.

Je ſoûtiens, par dépit, en termes abſolus,
Que j'aime l'Auteur d'Uranie
Juſques dans ſes Lanturelus;
Que ſes Rondeaux ſont au-deſſus
De la thaurique Iphigenie, (a)
Et des vacarmes rebattus
Que vient faire dans ſa manie
La belle Fille d'Egyptus; (b)
Mais par ce diſcours inutile,
Ayant attiré leur courroux,
D'une maniere plus docile
Je leur dis : à quoi ſongez-vous ?
L'art de rimer, pour moi fut toujours un miſtere:
Et dans mes efforts ſuperflus
Inſpirez-moi les Vers que je ne ſçai point faire,
Ou permettez-moi de me taire,
Sans prendre (en dépit de Phébus)
Une route ſi témeraire!
Aſſez d'Idilles, de Rébus,
De Bouts-rimés, & d'Impromptus,
Excitent par tout ſa colere,
Eſt-il pour vous ſi néceſſaire
De rencherir ſur ces abus ?
Ce n'eſt qu'aux lieux où l'indolence
Dans la retraite, & dans l'aiſance,

(a) Iphigenie, Tragédie du petit la Grange.

(b) Belle Fille d'Egyptus, Hipermeneſtre, de Longepiere: toutes deux nouvelles alors.

Ignorent juſqu'aux moindres maux ;
Ce n'eſt qu'aux lieux, où dans un plein repos
Le Jugement, & l'Elegance,
Du bon goût tenans la balance,
Peſent le choix de tous les mots :
Ce n'eſt enfin que parmi ces côteaux
Où Phébus à long traits répand ſon influence,
Que l'harmonieuſe cadence
Fait naître la Rime à propos :
Et cet Art n'a de réſidence
Que chez l'illuſtre Deſpreaux ;
Chez nous chetifs Rimeurs, le Dieu des Vers de glace,
N'échauffe qu'en pointe de vin,
Ou bien, quand un couplet malin
Peint quelque Iris à triſte face ;
Mais ſur Auteüil, comme au Parnaſſe
Il épanche ſon feu divin ;
C'eſt là, que près de lui, tenant toujours ſa place,
Cet Eleve fameux, qui chanta le Lutrin,
Qui le premier ouvrit tous les tréſors d'Horace,
Qui des Replis obſcurs du Grec & du Latin
Déméla Juvenal, dévelopa Longin,
(Déguiſés ſous l'ignoble craſſe
Des Traducteurs de chez Barbin)
Tels Chantres ont le goût trop fin
Pour eſperer qu'ils faſſent grace
A des Vers qui ſont de la claſſe

Des Madrigaux de Triſſotin ;
Nous donc qu'un méme ſort menace,
Pour éviter même diſgrace,
A nos ſornettes mettons fin ;
Notre pegaze eſt un rouſſin
Que la moindre traitte embaraſſe,
Et qui bronchant, dès la Préface,
Eſt rétif à moitié chemin.

REPONSE DE M. DESPREAUX.

JE ne ſçai pas, Monſeigneur, comme vous l'entendez ! mais il me ſemble que c'eſt le Poëte qui doit écrire de belles Lettres au Duc & Pair, & non point le Duc & Pair au Poëte. D'où vient donc que vous avez ſongé à m'en écrire une ? Eſt-ce que vous vouliez m'aprendre mon métier, & que vous penſez ſçavoir mieux que moi où il faut placer les belles figures, & les comparaiſons du Soleil ? La vérité eſt cependant, que votre plume a mieux fait que vous, & non-ſeulement ne s'eſt point guindée pour me dire de belles choſes, mais en me diſant des choſes très badines m'a autorizé à vous en dire de pareilles : c'eſt de quoi je m'accommode fort, & dont je ſçaurai très-bien uſer. Oſerois-je néanmoins vous dire que votre Lettre, en

me réjoüiſſant fort, m'a pourtant chagriné, puiſque je vous croyois entierement guéri, & que c'eſt par elle que j'ai appris que vous étiez encore ſous la conduite d'Eſculape. O le fâcheux Dieu ! il ne parle jamais que de ſobrieté & d'abſtinences : & nous autres beaux Eſprits, quoique ſes freres en Apollon, nous ne le pouvons plus ſouffrir, ſur tout depuis qu'il n'a plus voulu entreprendre de guérir Meſſieurs de . . . . . de la folie de juger des Ouvrages. Je le tiens de la faculté : je lui pardonne pourtant volontiers la défenſe qu'il vous a faite de m'écrire de belles Lettres, mais non pas de m'écrire, comme vous faites, tout ce qui vous vient au bout de la plume, & ſur tout de m'aſſûrer que Madame de N. . . . . & Madame de Q. . . . . me font l'honneur de ſe ſouvenir de moi ; cela ne s'appelle point *magno conatu magnas nugas*, puiſque c'eſt au contraire une choſe très-aiſée à dire, & qui me fait un plaiſir très-ſérieux. Mais, Monſeigneur, à propos de belles choſes : Quel eſt donc le nouvel habitant de Maintenon, qui m'a écrit la Lettre en Vers, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. *Quis novus hic veſtris ſucceſſit ſedibus hoſpes* ? je n'ai pas l'honneur de le connoître ; mais ſuppoſé qu'il y ait chez vous beaucoup de pareils habitans, je ne doute point que les

Muſes n'abandonnent dans peu les Rives du Permeſſe, pour s'aller habituer aux bords de la Riviere d'Eure. Il a raiſon de ſoûtenir le parti de Voiture, puiſqu'il lui reſſemble beaucoup, & qu'en le défendant il défend ſa propre cauſe, aux pointes près dont je ne le vois pas fort amoureux. J'oſe vous prier, Monſeigneur, de lui bien témoigner l'eſtime que je fais de lui, & la reconnoiſſance que j'ai de l'eſtime qu'il fait de moi; mais de quoi je vous conjure encore davantage, c'eſt de bien marquer à Madame de N..... & à Madame de Q..... la ſincere véneration que j'ai pour elles, & de croire qu'il n'y a perſonne qui ſoit avec plus de ſincerité & de reſpect que moi, Monſeigneur, votre très-humble, &c.

DESPREAUX.

A Paris, ce 13 Octobre 1704.

A M. DE LA CHAPELLE.

VOus voilà donc devenu Suiſſe!
Et vous habitez ces Cantons
Que l'on habite avec délice,
Où le plus riant des vallons,
Au lieu de fournir des Melons,
Eſt un honnête précipice,
Fertile en ronces & chardons;

Où l'on reſpire entre des monts,
Au ſommet deſquels la Jeniſſe,
Le Bœuf, la Chevre, & les Moutons
Ne grimpent que par exercice,
Si fatigués qu'ils ne ſont bons
Ni pour l'uſage des maiſons,
Ni pour offrir en ſacrifice;
Que le Seigneur vous y beniſſe!
Car de bonne part nous ſçavons
Que vous nous y rendez ſervice;
Et cet Ambaſſadeur, que tant nous honorons,
Et qui paroît ſi peu Novice
Dans les politiques Leçons,
Dont il honore ſon office;
Mais revenons à nos Cantons:
Là comme l'époux d'Euridice,
Par votre lyre, ou vos Sermons,
Enchantant Magiſtrats Barbons,
Leurs Diettes, & leur Milice,
Et leurs femmes en chapperons;
Le Peuple entier devient propice
Au beſoin que nous en avons,
Et ſe moque de l'artifice
Que l'on oppoſe à vos raiſons;
Mais quant à moi, ne vous déplaiſe,
Puiſque dans ces climats l'uſage en eſt reçû,
Franchement je ſerois plus aiſe,
De vous voir en chapeau pointu,

En manteau noir, en large fraize,
Après avoir longuement bû,
Près d'un Magnifique rendu,
Vous endormir dans votre chaiſe,
Sur quelque article debatu.

Après tout, Monſieur, dans quelque état que vous vous mettiez pour travailler aux affaires du Roi, ſoit que vous empruntiez la figure d'Orphée, peu connuë dans les Cantons; ſoit que vous preniez celle de Bacchus, pour traiter avec des gens qui ne font rien ſans lui, je devrois vous y laiſſer; mais il y a long-temps qu'on fait ceder l'utilité publique aux interêts particuliers: ainſi je ne puis m'empêcher de vous détourner pendant quelques momens de l'attention que vous donnez aux affaires ſérieuſes, pour la lecture du monde la plus frivole, flatté par l'eſperance, que vous y pourrez faire un mot de réponſe.

Je ne doute pas que vous ne ſoyez exactement informé de ce qu'il y a de plus important à la Cour, & chez les Miniſtres; mais quand il s'en faudroit quelque choſe, comme il ne ſeroit pas en mon pouvoir d'y mettre ordre, tâchons de vous amuſer ſur quelqu'autre ſujet.

Vous ſçavez la mort du pauvre Comte de Grammont, & je ſuis perſuadé que

vous en avez été touché, autant qu'il eſt permis à un homme qui fréquente les Philoſophes du monde les moins tendres, qui ſont Meſſieurs les Suiſſes ; mais en apprenant cette mort, vous n'avez peut-être pas appris que les Muſes d'ici ſont reſtées dans un ſilence ſi honteux, qu'il n'y a que le Sacriſtain de Saint-Thomas du Louvre, qui ſe ſoit mis ſur les rangs, par une épitaphe de deux cens Vers. Il eſt vrai qu'elle conviendroit beaucoup plus à la mémoire du Maréchal d'Ancre, qu'à celle du Comte de Grammont ; mais le bon Eccleſiaſtique a fait tout de ſon mieux. Laiſſons-là cette matiere, elle nous attriſteroit l'un & l'autre, & comme mon deſſein n'eſt pas de vous ennuyer.

Prenons quelque ſujet fertil,
Et ſous l'aveu de ce Patron,
Dont Phébus au ſacré vallon
De tous ſes traits orna la Bile,
Traçons d'un fidele crayon
Les amuſemens de la ville.
Du ſiecle on murmure, on ſe plaint,
Le vice y regne à l'ordinaire,
Le deſordre par tout dépeint
S'aplaudit de ſon caractere :
La Sageſſe eſt une chimere
Dont le nom même ſemble éteint ;

Vain Phantôme à viſage auſtere,
Plus décrié qu'il n'étoit craint ;
L'amour ne paroît qu'en emblême,
On y trompe toujours de même ;
Mais la grande varieté,
Soit pour l'Hyver, ſoit pour l'Eté,
Eſt d'éviter d'un ſoin extrême
Le travail & l'oiſiveté.

✿ ✿ ✿

Nos Auteurs ſont nouveaux Ouvrages
Où le bon ſens a peu de part,
Et nos beautés ont des viſages
Qui doivent quelque choſe à l'art,
Et ne tiennent rien de leurs âges ;
On voit toujours briller ici
Le luxe & la magnificence,
Quoiqu'il en coûte à l'innocence :
Et chez le Sexe radouci
Les rigueurs ni l'indifference
N'accablent point l'Amant tranſi,
Et l'on s'y moque de l'abſence.

✿ ✿ ✿

Un certain nombre de Cloris,
Conſtantes dans leur train de vies,
Pourſuivant les jeux & les ris,
Dont elles ne ſont plus ſuivies,
Sont célebres dans les écrits
De ces faiſeurs de rapſodies,

Qui vont rimaillant dans Paris;
Ces héroïnes de ſpectacles,
De l'art galant nouveaux oracles,
Sans entamer nos libertés,
Etalent de tous les côtés
De leurs maximes les miracles,
Et leurs accueïllantes bontés.

✿ ✿ ✿

Par une habitude applaudies,
Le Public toujours les verra
Sans amour pour la Symphonie,
Pour les Chants pour la Poëſie,
Et ſans goût pour ce qu'offrira
La plus touchante Tragédie,
Chercher fortune à l'Opera,
Et l'offrir à la Comédie;
Loin d'ici, diſcretes ardeurs,
Empreſſemens vifs & fidelles,
Reſpects, hommages, qui des Belles
Attaquiez autrefois les cœurs;
De ces égards, de ces myſteres,
De ces vœux & de ces ſermens,
Qui marquoient jadis les amans,
Les ſoins ne ſont plus néceſſaires,
Et ces Belles ont trop d'affaires,
Pour ces inutiles momens,
Et pour les vains préliminaires
De ces commerces de Romans.

✿ ✿ ✿

La Bienſéance mépriſée
Leur paroît une mode uſée,
Dont on ne doit faire aucun cas;
Leur bonté fait les premiers pas
Et leur pudeur aprivoiſée,
Dès le début humaine, aiſée,
Loin de réſiſter, tend les bras.

Si je parlois à des Gens qui ne connuſſent pas, comme vous faites, les mœurs & les coûtumes des Lieux d'où je vous écris, ils ne manqueroient pas de croire qu'il y a de l'exageration dans mes peintures, & que la licence eſt plus grande dans les Vers, qu'elle ne l'eſt dans la conduite des perſonnes merveilleuſes, qu'ils ont fidelement copiées; mais vous ſçavez ſi je leur fais tort, & ſi leur mérite n'égale pas tout ce qu'ont oſée les Princeſſes des vieux Romans, pour ſe diſtinguer en fait de galans exploits.

On lit dans l'Hiſtoire ancienne,
Des chevaleureux Amadis,
Que la vertueuſe Elizene
Ne fut pas long-temps inhumaine;
Et qu'Oriane, aux vœux du fils,
Tint tout ce qu'elle avoit promis,
Et dans le milieu d'une plaine

Voulut bien accorder le prix
Que méritoit ſa longue peine ;
Cette Chronique dit encor
Que par tout, la Brune & la Blonde,
Qui vivoient dans ce ſiecle d'or,
Recevoient le Preux Galaor
Le plus bénignement du monde ;
Mais eux, ni tous leurs deſcendans,
Friants d'amour, & de querelles,
Qui trouvoient des beautés à tendres ſentimens,
Comme les nôtres, peu rebelles
A leurs premiers empreſſemens,
Ne les voyoient point infidelles,
Briguer des conquêtes nouvelles,
Et s'entre-arrâcher les amans,
Comme elles font de notre temps.

✿ ✿ ✿

Trop long ſeroit le Commentaire
Qui marqueroit tous ces abus :
Enſeveliſſons le ſurplus
Dans un ſilence néceſſaire,
Et ſi Paris ne peut s'en taire,
Pour nous du moins n'en parlons plus.
Mais c'eſt trop abuſer de votre patience,
Par un tas de Vers indiſcrets,
Qui ne méritent pas qu'on leur donne audiance,
Adieu Suiſſe ! dont le Marais
(Et Gens qui n'en ſont gueres près)
Regrettent chaque jour l'abſence.

Sans pénétrer dans vos ſecrets
(Car ce ſeroit trop d'imprudence)
Aprenez nous ſi de la paix
Il eſt chez vous quelque eſpérance ?
On en parle beaucoup en France,
Elle y plairoit plus que jamais ;
L'évenement eſt d'importance,
D'importance en eſt le ſuccés,
Et s'il nous rend votre préſence
(J'entens en toute diligence)
Je lui donne tous mes ſouhaits.

A Paris, ce 24. Mars 1707.

LETTRE écrite par Madame d'Artagnan, ſous le nom de Fauvette, à des Gentilshommes & Dames de Normandie, qui lui avoient écrit ſous le nom du Pinſon, de l'Alloüette, & du Roſſignol, & lui avoient fait des Réponſes ſur l'oubli où elle paroiſſoit être, du Robillard, qui eſt la Maiſon où elle a été élevée, & des Oiſeaux qui y avoient été élevés avec elle.

PInſon, Roſſignol, Alloüette,
Oiſeaux que j'ai toujours ſi tendrement aimé ;

Pouvez vous ſoupçonner la conſtante Fauvette
De n'avoir plus de goût pour l'aimable retraite
Où par un charme heureux nous fûmes transformés ?
Non : mon cœur à jamais gardera la mémoire
De ce ſéjour, où nous avons goûté
Tant de plaiſir, tant de félicité :
Rien n'en peut effacer la mémorable Hiſtoire
Chers Oiſeaux ! ſoyez ſûrs de ma fidelité.
La (a) Dive revoltée ira contre ſa ſource :
L'Océan, couvert de guerets,
Nourrira dans ſon ſein les tréſors de Céres :
Le Soleil ſuſpendra ſon immortelle courſe :
Les Enfers joüiront de la clarté des Cieux :
Nos Plaines au Printemps ne ſeront plus fleuries :
Philomele oubliera ſes tons harmonieux :
Les loups, d'un ſoin officieux,
Veilleront ſur les bergeries,
Quand mon cœur inconſtant ne prendra plus de part
Aux innocens plaiſirs qu'on goûte au Robillard.
Toutefois, cher Pinſon, la Fauvette ingénuë
Ne doit pas vous diſſimuler
Qu'elle eſt en ces lieux retenuë
Par un Oiſeau que rien ne ſçauroit égaler.
Cet Oiſeau ſi mignon, dont la beauté me touche,
C'eſt l'Oiſeau Mouche, ou Finemouche :
On le nomme auſſi Colybris. (b)

(a) La Riviere de Robillard. (b) Petit Oiſeau de l'Amerique, qui a le plumage & le chant admirable.

Les Diamans, les Perles, les Rubis,
L'Aſtre du jour au haut de ſa carriere
A moins d'éclat, moins de lumiere
Que n'en a ce petit Oiſeau,
Le plus petit de tous, mais auſſi le plus beau.
L'Oiſeau de Jupiter, d'un eſſort moins rapide,
Perce le vaſte ſein des Airs.

Mon Colybris plus prompt que les éclairs,
Sans qu'obſtacle ou péril l'arréte, ou l'intimide,
Parcourt en un inſtant l'enclos de l'Univers;
A ſa vivacité rien n'eſt impénetrable;
Rien ne peut échapper à ſes regards perçans;
Mais qui peut exprimer combien il eſt aimable,
Et quel eſt le pouvoir de ſes divins accens?
Son petit bec plus beau que la plus belle bouche,
Soûmettroit d'uu ſeul ton l'ame la plus farouche.
Il eſt plus d'un Oiſeau, comme le Perocquet,
Qui parle, & n'a que du caquet;
Mais le divin Oiſeau dont mon ame eſt ravie,
Méle à tout ce qu'il dit tant d'art, tant d'agrément
De politeſſe, d'enjoüement,
Que qui peut l'écouter ne ſent plus d'autre envie
Que de lui conſacrer ſa vie,
Juſqu'au dernier moment.

Auſſi depuis qu'à Sceaux il fait ſa réſidence,
A l'envi tout s'empreſſe à lui faire la cour.
Les chantres de nos bois reſpectent ſa naiſſance;
Mais le reſpect fait moins que l'amour.

Colybris regne ici par un commun ſuffrage:
Tout s'eſt ſoûmis à ſes aimables loix.
Il eſt bien vrai que ſon haut parentage
Eſt illuſtré de mille & mille Rois.
En vain l'on demande à l'Hiſtoire
Les noms de ſes premiers ayeux:
Ils ſont avant les demi-Dieux,
Avant le Temple de Mémoire:
Leur reſpectable antiquité
Va plus loin que l'obſcurité
De tous les ſiecles héroïques:
Et quand les premiers Colybris
Firent leur nid dans les Gaules belgiques,
Les mortels ignoroient le grand art des écrits.
Mais huit ſiecles entiers d'autorité ſuprême
Qu'on ne peut conteſter à ſes puiſſans ayeux,
Lui ſont beaucoup moins glorieux
Que la gloire & l'éclat qu'il tire de lui-même;
Sur tout ce qu'on m'avoit conté,
Je croyois ſon portrait flatté;
Mais enfin mon ame charmée
Connoît avec raviſſement
Que ce petit Oiſeau ſurpaſſe infiniment
Tout ce qu'en dit la Renommée:
Oüi cette Déeſſe a cent voix
Qui flatte ſi ſouvent les Princes & les Rois,
Qui toujours franchit les limites
Que preſcrit la ſincérité,

A fait de vains efforts, publiant ſes mérites,
Pour atteindre à la verité.
Vous voyez, chers Oiſeaux, qu'il ne m'eſt pas poſſible
De réſiſter à des charmes ſi doux.
La Fauvette a le cœur ſenſible,
Et quoique je le ſois pour vous,
Je ne puis m'éloigner de la cour enchantée
Que Colybris tient à Sceaux;
L'Hyver il quittera les bois & les hameaux
Pour une autre Maiſon par les Dieux habitée:
Alors j'aurai la liberté
D'aller revoir vos heureuſes campagnes;
Alors mes chers Amis, mes aimables Compagnes,
Vous rendrez témoignage à ma fidelité.

LA FAUVETTE.

Lettre à M. d'Hamilton, au nom de Madame de..... par M. de Malezieu.

EN vain ſous un nom emprunté,
Inimitable Philomele,
Tu veux cacher la verité:
C'eſt de toi la Chanſon nouvelle;
Hé, quel autre n'a jamais chanté
D'une voix ſi tendre ſi belle?
Oüi, l'amitié te l'a dictée,

Cette charmante Ritournelle
Sur ma nouvelle dignité ;
Ce titre où tant de monde aſpire
Ne fait pas mon plus grand bonheur :
C'eſt ce que tu veux bien en dire,
Qui m'aſſûre un durable bonheur,
Tout périt après quelques luſtres,
Bâtons Fleurdelizés, Baluſtres,
Hermine, Supports, Ecuſſons,
Tout cela n'eſt qu'une fumée ;
Mais je deverai ma renommée
A tes immortelles Chanſons.
En vain le vaillant Fils d'Eaque,
Sur les Rives de Simoïs,
Eût vaincu l'Epoux d'Andromaque,
Et fait mille exploits inoüis !
Ses glorieuſes deſtinées
N'auroient pas vaincu les années
Avec tous ſes Faits éclatans ;
Mais ce qui ſauve ſa mémoire
Des affreux ravages du temps,
C'eſt qu'Homere a chanté ſa gloire :
Ainſi mon nom par toi chanté
Ira chez la poſterité
Joüir d'une gloire immortelle.
Rien ne peut effacer un nom
Qui fut chanté par Philomele,
Ou célebré par Hamilton.

LA FAUVETTE.

A Saint-Germain, le 12 Août.

A MADEMOISELLE B.....

QUe puis-je faire Mademoiſelle, pour ne vous être plus inſuportable? J'ai honte d'être encore en vie après avoir mérité votre indignation, & après les aſsûrances que je vous avois données dans ma derniere Lettre, de ne vivre plus que quelques jours; mais ce qu'il y a de plus extraordinaire à mon avanture, c'eſt que la violence du déſeſpoir, qui fait chercher aux autres des ſolitudes pour gémir, des arbres pour ſe pendre, & des rochers pour ſe précipiter, m'a conduit au beau milieu de Sceaux, le même jour que la Dance, la Comédie, la Muſique, les Feux d'artifice, & toutes les Beautés de l'Univers, excepté celles de votre Famille, s'y étoient raſſemblées, pour la Fête de Châtenet: je fus d'abord tenté d'en troubler la célebration par un évenement tragique; car, croyant bien que je ne trouverois jamais une plus belle occaſion de me punir, & de ſignaler mon repentir, j'étois ſur le point d'aſſembler la Compagnie autour de moi, de leur dire que vous étiez la plus charmante perſonne du monde, & moi le plus

grand coquin, & après vous avoir nommée trois fois, avec trois horribles ſoupirs, de me donner trois coups d'épée, tout au milieu du cœur, mais faiſant réfléxion que je ſuis à vous abſolument, j'ai cru que je ne devois pas me tuer ſans votre permiſſion, & qu'en attendant que vous euſſiez la bonté de me l'accorder, je ne ferois pas mal de donner toute mon attention aux magnificences de cette Fête, pour vous en faire une eſpece de rélation; mais comme ces récits demandent un peu d'ornement, & que je ſuis dans une ſituation trop déplorable pour la Poëſie Françoiſe, trouvez bon, Mademoiſelle, que dans les endroits où il ſera queſtion de Vers, j'appelle quelque Muſe d'Angleterre à mon ſecours; car avant que de vous parler des préparatifs, & du ſpectacle, il eſt bon de vous nommer les principaux de ceux qui s'étoient rendus à Sceaux pour y aſſiſter: c'étoient Monſieur le Duc, Mademoiſelle d'Anguien, Monſieur le Comte d'Harcourt, autrefois Abbé de ce nom, Madame ſa Femme, Madame la Ducheſſe d'Albemarle, recommendable par ſon érudition, Monſieur le Duc, & Madame la Ducheſſe de Nevers avec Mademoiſelle leur Fille, Madame la Ducheſſe de la Ferté, & Madame de Mirepoix, Madame la Ducheſſe de la Feüillade, Mada-

me la Ducheſſe de Quintin, Madame la Comteſſe de Dreux, Madame de la Vieuville, Madame la Comteſſe de Luſſan, Madame la Marquiſe de Moras, Madame la Comteſſe d'Artagnan, Monſieur le Duc de Coëſlin, Monſieur le Préſident de Meſmes, Monſieur le Marquis de Laſſay, Monſieur le Baron de Ricouſſe, Monſieur Carill Gentilhomme Anglois, & Monſieur de Fimarcon. Remarquez, s'il vous plaît, Mademoiſelle, que cette Liſte n'eſt qu'un très-petit dénombrement de ceux qui étoient priez, & que la Cour ordinaire de Madame du Maine, avec l'ordre entier de la Mouche, dont je ne parle point, étoient de la Fête. Toute cette Compagnie partit Dimanche, 9me du mois, à une heure après midi, pour ſe rendre à Châtenet, diſtant de Sceaux environ de quinze ſtades : il ſe trouva des voitures toutes prêtes pour la Compagnie que je viens de nommer ; Madame la Ducheſſe de la Ferté, qui par hazard m'aimoit ce jour-là, me fit l'honneur de me mettre avec elle & Madame de Mirepoix, dans une Calêche ouverte, où deux perſonnes des plus minces dans la ſaiſon la plus froide ſeroient en danger de s'étouffer.

Il faut avoüer que les faveurs du beau Sexe ſeroient bien précieuſes, ſi elles étoient plus durables ; les Dames qui m'a-

voient diſtingué par cette préference, s'en repentirent aparamment, car elles dirent que j'avois été de très-mauvaiſe Compagnie pendant le voyage. Si je voulois vous mander en détail ce qu'il y avoit de rare & de magnifique dans la célebration de cette Fête, je n'aurois jamais fait; imaginez vous que le prémier ſpectacle qui ſe preſenta lorſque tout le monde fut arrivé, fut une Galerie de plein pied au jardin, dans laquelle il y avoit une table de vingt-cinq couverts, où vingt-cinq Dames, plus belles les unes que les autres, ſe placerent: dans la même Galerie une autre table de dix-huit ou vingt couverts fut ſervie en même-temps pour Monſieur le Duc, M. le Duc du Maine, & pour une partie des hommes; mais il faut voir de quelle magnificence, de quelle profuſion, & de quelle délicateſſe tout cela fut ſervi.

C'eſt la verité, Mademoiſelle; car il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait que vous autres Angloiſes qui ayez des yeux brillans, & des teins fleuris. Toutes ces Dames paroiſſoient autant de Déeſſes qui s'étoient miſes à la table, pour prendre une taſſe de Nectar, & quatre doigts d'Ambroiſie; à la droite de Son Alteſſe étoit Madame de Nevers, à ſa gauche Madame de la Feüillade.

Si je loüois chacune de ces Divinités au-

tant qu'elle le mérite, je ferois un Poëme au lieu d'une Lettre ; diſons pourtant quelque choſe de Mademoiſelle de Nevers, digne héritiere de l'eſprit de M. ſon Pere, & des charmes de Madame ſa mere.....

On a obmis ici quelques Vers Anglois à la loüange de cette Demoiſelle.

Les autres Beautés me pardonneront ſi je n'en dis rien de particulier ; ce n'eſt pas qu'elles ne le méritent, mais il faut du tour & de la délicateſſe pour rendre les loüanges agréables : & c'eſt ce que je n'ai pas.

Au ſortir de la table, on ſe mit à joüer, pendant que tout ſe préparoit pour la Comédie ; la Salle où elle fut repréſentée, étoit au milieu du jardin : c'étoit un grand eſpace couvert & environné de toiles, où l'on avoit élevé un theâtre, dont les décorations étoient entrelaçées de feüillages verts, fraichement coupés, & illuminées d'une prodigieuſe quantité de bougies. La Piece en trois Actes eſt de Monſieur de Malezieux ; elle étoit mêlée de Dances, de Récits, & de Symphonie : & afin que vous ne puiſſiez douter qu'elle ne fut repréſentée dans toute ſa perfection ; Vous ſçaurez que Madame la Ducheſſe du Maine y joüoit, Mademoiſelle de Moras,

Monſieur de Malezieux, Monſieur Crom, Monſieur Landais, Monſieur Dampiere, Monſieur Caramon, & un Officier de l'Artillerie, dont j'oublie le nom, en étoient les Acteurs; pour les intermedes, c'étoient Balon, du Moulin, & les Allards, qui formoient les Entrées; les paroles du Prologue, & des Recits étoient de Monſieur de Nevers pour l'Italien, & de Monſieur de Malezieux pour le François, excellemment miſes en Muſique par Matair, & le tout executé par les Voix & les Inſtrumens de la Muſique du Roi. Le ſpectacle dura trois heures & demie, ſans ennuyer un moment : il eſt vrai qu'il fut interrompu vers le milieu de la repréſentation, par un Laquais de Madame d'Albemarle, qui pendant qu'on étoit le plus attentif, & qu'on ſüoit à groſſes gouttes, fit lever tout le monde, pour porter une coëffe & une écharpe à ſa maîtreſſe, de peur du ſerein : Dieu ſçait les bénedictions qu'on donnoit à ſon Laquais, & à la délicateſſe de ſon temperament. Le Souper fut encore plus magnifique que le premier repas : les Dames s'y preſenterent avec les mêmes charmes, & quelque choſe de plus: les aplaudiſſemens fournirent les premiers entretiens; On ſe mit de bonne humeur : les Faiſeurs d'Impromptus ajoûterent quelques plats de leur façon à ceux de

l'entremets : Monſieur de Nevers commença : un homme qu'on prit pour moi pourſuivit, & ne fit rien qui vaille. Je ne vous envoye pas ces Ouvrages, parce que vous avez aſſez mal reçûs ceux que je vous ai déja envoyés. Après le Souper, on tira force Fuſées, & à une heure aprés minuit le Bal commença : je ne vous dirai point à quelle heure il finit, car je me retirai à la petite pointe du jour, qu'on ne faiſoit que commencer les contre-dances; je regagnai Sceaux, j'y dormis deux heures, & quand j'en ſuis parti, je ne doute pas qu'on ne dançât encore à Châtenet. Voilà, Mademoiſelle, le récit abregé d'une Fête que vous trouverez beaucoup plus circonſtantiée dans le premier Mercure.

A Paris, le premier Septembre.

A Mademoiſelle B . . . . .

CHarmé déja de tout ce qui vous rend aimable, je viens de l'être de votre miſericorde, & de votre bonté : elles ſont ſi marquées dans la Lettre que je reçûs hier, que je ne vous offencerai jamais, ſi ce n'eſt par une trop grande aſſiduité à vous marquer mes reſpects, & mon attention pour vous. Nous avons hier eu la

nôce & toutes les ceremonies, je veux dire la nôce de Mademoiſelle Butler, autrefois dite le petit Violon : quand je dis & toutes ſes céremonies, je n'entens pas parler de nos nôces de Saint-Germain, où les Nymphes & les Déeſſes plus belles que l'Aſtre du jour ſe marient pendant les ténébres de la nuit, comme des hybous & des châts-huants, & vont promptement ſe retirer avec leurs époux fortunés, comme s'ils venoient de faire une mauvaiſe action. Nous nous ſommes mariés en plein midi, au milieu de Paris ; nous avons eu ſept ou huit mille perſonnes qui nous attendoient ſur le paſſage, en allant & en revenant, & un feſtin à dîner, & à ſouper, où nous étions dix-huit ou vingt à la table, ajoûtés à cela trois ou quatre des conviez, beaux eſprits de profeſſion, qui ſe tuoient de dire des gentilleſſes ſur le ſujet preſent, pour faire rire le marié, & pour faire pleurer la mariée ; je n'ai pas manqué de ſonger à vous, Mademoiſelle, car j'y ſonge toujours, & de ſouhaiter que vous ſoyez mariée avec cet appareil, ſçachant que cela eſt infiniment de votre goût. Comme je vous ai depuis peu excedée de deſcriptions, je ne vous dirai rien de plus de cette fête : je vous envoye ſeulement une Liſte du preſent, que l'époux a envoyé la veille des nôces, & des habits que la Comteſſe

de Grammont à donnés au Violon pour cette expedition; je n'oſerois vous dire, Mademoiſelle, que vous avez le goût le plus juſte du monde, après les loüanges que vous me donnez; Il eſt vrai que ſelon moi il n'y a pas tant à ſe recrier ſur le .... mais quand je l'ai loüé, je ſçavois bien que c'étoit loüer l'eſprit, l'ame, & le Directeur de la Cour de ..... Je vous ſçai le meilleur gré du monde de vous ſouvenir des mouches de Zeneïde, quoique je les aye preſque oubliées : j'avoüe qu'elles ont plus de mérite dans leur petit doigt que toutes ces autres dont vous parlez. Au reſte je vous prie de croire que j'aurois plûtôt jetté le Belier dans la Riviere, que de le lâcher parmi ces prétieuſes & ces eſpeces inconcevables : je vous demande pardon de l'avoir laiſſé voir à Madame C. .... & à la Famille de Pontalie, avant que de vous l'envoyer. Je vous ai déja dit qu'il étoit à vous, & fait exprès pour vous : je l'avois fait empaqueter & cacheter bien ſoigneuſement de tous les côtés, à la premiere nouvelle de l'arrivée de l'Etang à St. Germain; cependant je viens d'aprendre que ledit l'Etang eſt venu ici, pendant que j'étois à la Meſſe, à quatre pas d'ici : qu'il a vû le Comte & la Comteſſe de Grammont, & qu'il n'a pas voulu attendre mon retour, quoiqu'on lui eût dit que

je ne ſerois pas un demi quart d'heure à revenir : j'ai été outré de cette brutalité, & s'il ne revient pas, comme on m'aſſûre qu'il n'a garde de faire, je vous en fais mes plaintes. Adieu belle B . . . . .

A Paris, le 17 Novembre.

A Mademoiſelle B . . . . . .

JE n'eſperois plus de vos nouvelles, lorſque je reçûs hier votre Lettre : Je ne vous dirai point les réfléxions que votre ſilence m'a fait faire, car à quoi cela ſert il ? Je n'ai murmuré qu'une fois contre vous, & j'ai trouvé que j'avois tort ; mais cela me fait connoître que je ſuis très-ſenſible aux moindres marques de votre indifférence. J'ai été fort étonné du froid dont vous faites mention dans le beau climat où vous êtes, parce que votre Lettre eſt dattée du 8 Octobre, & je ne me ſuis apercû que par ce que vous me mandez du voyage du Duc de . . . . que vous vous êtes trompée de ſix ſemaines ou environ ; Je n'ai bougé d'içi depuis le retour de mon frere de Fontainebleau : il en étoit revenu dans un état ſi dangereux que je l'ai crû à l'extrêmité ; il s'évanoüiſſoit à tous momens de foibleſſe, on ne pouvoit le porter

dans ſa chaize, de la cheminee au lit, qu'il ne perdit connoiſſance : & vous, Mademoiſelle, qui vous plaiſez à rendre viſite aux agonizans, & aux Gens nouvellement trépaſſés, vous l'auriez conté parmi les derniers, à ſa maigreur extrême, & à la couleur de ſon viſage ; mais il eſt dans un état tout differend à l'heure qu'il eſt : il n'a plus de fiévre, & il marche tout ſeul ; ainſi je ne doute pas qu'il ne ſoit entierement rétabli avant que je parte pour Montpelier. Je n'ai jamais eu tant d'envie d'y être, quoique je ſois très-perſuadé (comme je vous l'ai toujours mandé) que je n'y trouverai pas mon compte ; ma deſtinée a toujours été d'être beaucoup plus agréable de loin que de près, ſur tout aux perſonnes à qui j'avois le plus d'envie de plaire. Mon frere vous fait ſes complimens auſſi bien qu'à Madame votre ſœur ; il m'a paru que la bonté que vous avez euë, l'une & l'autre, de vous intereſſer à ſa ſanté, lui a donné une vivacité (lorſque je lui ai dit) qu'il n'avoit point encore témoigné depuis ſa maladie : & je ne doute pas qu'il ne vous en témoigne ſa reconnoiſſance après une petite réparation qu'on lui doit faire aſſez loin du viſage, & qui ſans être dangereuſe eſt très-néceſſaire, & paſſablement douloureuſe. Je vous ſçai ſi bon gré, Mademoiſelle, d'avoir ſongé à moi, de

m'avoir écrit, & de ſouhaiter de me voir, immédiatement après avoir vû le Berger P..... que ſi j'avois auprès de moi le portrait que le Bel fit de vous pendant que vous fricaſſiez de la fleur d'Orange, je me mettrois à genoux devant, & je lui baiſerois la main. Cependant au milieu des choſes obligeantes que vous avez la bonté de me dire dans votre Lettre, vous ne me faites pas un mot de réponſe ſur les plaintes que je vous avois faites, de me voir faire des preſens de Montpelier, ſans y avoir ajoûté la moindre choſe de votre part; peut-être faites-vous faire une épée garnie de rubis & de diamans, ou quelque belle écharpe brodée de vos chiffres par vos belles mains, telles que la Reine Tomiris, ou la Princeſſe Placidie envoyerent au vaillant Spitridate, ou à l'amoureux Conſtance: je les recevrai avec le même reſpect, & les mêmes tranſports; mais je ne vous répons pas de tuer autant de Gens à votre ſervice après. Je pars aujourdhui pour notre Cour, d'où je me donnerai l'honneur d'écrire à Madame la Grande Ducheſſe, &c.

A Paris, ce 10 Mars.

A Mademoiſelle B.....

RIen ne marque ſi bien votre retour, belle Henriette, que ce que vous avez eu la bonté de m'écrire au-bas de la Lettre de Madame votre ſœur; C'eſt une querelle d'Allemand que vous me faites dès Agde, pour avoir un prétexte de ne me plus regarder à Saint-Germain: Dieu veüille bien vous pardonner toutes vos injuſtices; ce n'étoit pas la peine de vous faire tant importuner, & de vous faire exorcizer, comme Monſieur le Comte d'Agde me mande qu'on a fait, pour m'écrire des cruautés: je n'ai pas laiſſé de baiſer ces inhumanités, & de vous en remercier, comme je fais, bien humblement; car c'eſt toujours m'écrire que de m'écrire en colere, & c'eſt ce que vous ne ferez plus, dès que vos apas ne logeront qu'à trois pas de moi. Je ſuis ſi éloigné de me rejoüir de ce que votre retour me dégage du vœu de vous aller voir à Montpelier, que j'ai été ſur le point de partir pour l'accomplir, dès que j'ai ſçû que vous n'y reſteriez plus gueres: & j'avois pris ma réſolution pour vous ſuivre juſques aux Fron-

tieres de Portugal, ſi le . . . . . vous y avoit menée. Il m'a écrit avant ſon départ de Montpelier, & m'a fait part de votre voyage de Beziers : le Chevalier Hall m'a annoncé celui d'Agde ; Vous avez beaucoup d'honneur, Mademoiſelle, à lui avoir enſeigné l'ortographe. Je vous garde cette derniere Lettre qu'il datte de Montpelier, & où il me mande qu'il vous accompagnera juſques à Bezoar. Au reſte, je vous avertis qu'il faudra ſoûtenir votre retour à Saint-Germain avec hauteur & nobleſſe, car la Comteſſe & M. N . . . . . ſont bien reſoluës de vous témoigner quelque peu de ſurpriſe, de ce qu'après avoir fait la pluye & le beau-temps dans les Païs étrangers, vous ayez la bonté de revenir parmi nous ; mais que cela ne vous embaraſſe pas : je me range de votre parti, Mademoiſelle, envers & contre tous ; & moi qui depuis votre départ n'ai pas été à Saint Germain la valeur de trois ſemaines de ſuite, je vous promets de n'en bouger, tant que vous y ſerez. Outre que Madame D. . . . . promet de vous mener à Sceaux, à preſent que les voyages ont augmenté votre mérite. Je ne vous parle point des avantures modernes de ſa bonne amie, Madame de . . . . . vous les ſçavez, où vous les ſçaurez à votre arrivée, mieux que je ne pourrois vous les conter. Jamais

Carême

Carême ne me paroîtra ſi long que le reſte de celui-ci, puiſque vous ne devez partir de Montpelier qu'après Pâques ; Jurez moi deux choſes, belle Lizette, pour me conſoler de ce que vous m'avez trouvé ſi ſot dans une de mes Lettres au Maréchal ; l'une de ces graces eſt que vous me ferez ſçavoir poſitivement le jour que vous arriverez à Eſſone : & l'autre, que vous viendrez à Pontalie toutes les fois qu'on vous en priera, & que vous n'importunerez point Madame votre ſœur pour le quitter : Je ne doute point que Monſieur le Comte ne vous ait fait la plus galante réception du monde, & que cette Lettre ne vous trouve encore dans ſon Palais épiſcopal : je ne veux point ſonger au regret que vous aurez de vous quitter l'un & l'autre, pour revenir nous voire, cette idée me feroit de la peine ; mais afin, que vous ne ſoyez pas trop attendrie dans vos adieux, je vous avertis qu'il étudie déja ſon compliment pour Madame de R .... & que vous n'aurez pas plûtôt le dos tourné, qu'il préparera toutes ſes attentions à la bien recevoir. J'eſpere que vous établierez le Sr. de la Salle Concierge de la maiſon de campagne de Monſieur de B..... juſques à nouvel ordre ; car il ne feroit qu'une miſerable figure à Saint-Germain, lui qui n'entend pas raillerie.

PREMIERE LETTRE de M. le D. à Madame la D.... D.. M....

OR maintenant en ce grand changement
Où cette Cour reprend la vertugade,
Reprendre il faut le ſtyle de Clement,
Pour rimailler encor joyeuſement,
Le Virelay, Chant royal, & Balade:
Mais qui pourra ratraper l'enjoüement,
Le tour naïf, où ſans grand ornement,
En mots précis s'exprimoit noblement
Au bon vieux temps une juſte penſée?
Ceci, ma ſœur, n'eſt pour moi choſe aiſée,
Mais le voulez, il faut aveuglément
Vous obéïr, dûſſeai je en un moment
En quatre Vers voir ma veine épuiſée:
De plus, ici n'ai malheureuſement
Que quelques Fous, mais n'ai point de Poëte,
Pour vous rimer Baliverne & Sornette:
J'ai bien encor quelques bons Orateurs,
Chaſſeurs ruſez, & ſur tout en grand nombre
Joüeurs ſubtils, & cauteleux à l'ombre,
Mais tout-au-plus ne ſont que proſateurs;
Jà n'eſt pour vous la choſe difficile,
Beſoin n'avez de chercher à la Ville,
Car près de vous avez certaines gens
De grand Sçavoir, eſprit rare & ſublime,

Et prêts d'accorder en tout temps
L'harmonieux ſon de la Rime
A la juſteſſe du bon ſens.
Point ne prenez ceci pour flatterie ;
Mais écoutez, vous verrez ſi j'ai tort.
Chez un Chanoine de Saint-Maur
Eſt une vieille centurie
Qu'il tira jadis du tréſor
De l'Egliſe Sainte-Marie,
Où le grand Noſtradamus dort ;
Qu'en une caſſette pourie
Il garde, écrite en Lettre d'or ;

✿

Quand viendra l'an de la grande Omelette ;
Oncques ne fut Princeſſe ſi parfaite,
Changé ſera lors en Rinoceros
L'aîlé Cheval, qu'on appelle Pegaze ;
Et l'on verra dans une ſeule raze
Maître Curé s'affourcher ſur ſon dos.
Alors la docte Neuvaine,
Par le vouloir d'Apollon
Quittant les bords d'Hypocrene ;
Tranſportera dans Sceaux tout le ſacré Valon.

✿

Voilà juſtement la cauſe,
Princeſſe, pourquoi je n'oſe
Vous attaquer de ce lieu ;
Il vaut mieux vous dire en Proſe ;
Adieu, ma chere ſœur, adieu.

Seconde Lettre.

J'Ai fait cent tours ſous mon portique,
Rongé mes ongles bien & beau,
Pour en ſtyle macaronique
Tirer encor de mon cerveau
Quelque vieux Rebus Prophetique;
Mais plûtôt ferois-je un Rondeau,
Où même un Poëme épique,
Qu'un obſcur & triſte Lambeau
D'une Figure allégorique.

Reprenons donc ſtyle nouveau,
Laiſſons la langue marotique,
Bouquins, Bouquins, rentrez dans le tombeau!
Rebus ſont morts, adieu la Muſe antique,
A moins que du Sieur des accords,
Reprenant les traces obſcures,
Je n'aille compiler un corps,
Dont je vous dédierai, ma ſœur, les Bigarures;
Auſſi-bien contre nos clartez
Tiennent peu les obſcuritez
Qu'avec art & fine maniere
Dans vos Ecrits vous affectez
Et ſçavez d'un trait de lumiere
En perçer les difficultez.
Deviner des Rebus, Princeſſe, eſt où je pipe!

Le Ciel en me formant, me fit des yeux de Lynx,
Euſſiez-vous l'Enigme du Sphinx
Vous avez trouvé votre Oedipe,
Nous avons d'abord entendu
Ce fameux ennemi d'Auguſte,
Qui depuis peu nous a rendu
Par un Placart le ſang aduſte.
Je n'en dis rien ; mais pour celui
Qui voulut faire l'agréable
Auprès de cette Reine aimable
Qui ſur le Nil ſervit d'apuy
A ce Romain ſi redoutable,
Je dirai franchement de lui,
Que s'il avoit été ſemblable
A celui qui vit aujourd'hui,
Cléopatre, l'amour du monde,
Jamais pour un pareil Amant
N'auroit diſſout dans du vin blanc
Sa groſſe & belle Perle ronde,
Et n'eut jamais vû le Soleil
Cette fête ſi magnifique
Dont décrit ſi bien l'appareil
Le bon Plutarque en ſa Chronique,
Ni le Nil porté ſur ſon eau,
Qui n'avoit vû que de la toile,
Ce riche & ſuperbe Vaiſſeau,
Dont la pourpre faiſoit la voile.

Loin de ce Banquet merveilleux,
Dont la chere fut ſi parfaite,
Ma table ſans viande & ſans œufs,
Eſt celle d'un Anachorette;
Je ne ſuis entouré que de Gobegoujons;
De mangeurs de Lapins, de raves, champignons;
Aucun pourtant n'a le tein blême;
Car, grace au ſage Mandement
Du Prélat, qui ſi ſaintement
Ordonne avec un ſoin extrême,
Ce qu'on doit manger ſeulement,
Le vin qui mouſſe eſt de Carême,
Et n'offenſe Dieu nullement.
Ainſi, pleins d'une ſainte joye,
Toujours reglez & non devots
De dicts joyeux & de bons mots
Nous aſſaiſonnons la lamproye
Et l'arrozons du jus des pots.
Mais c'eſt trop tirer de ma tête,
Dont petit eſt le reſervoir:
J'irai dans deux jours vous revoir,
Donnez ordre que l'on m'aprête
Poulet maigre, en votre manoir,
Dont en ce temps on ſe fait fête
Avec regret, mais par devoir.

A Monſieur Sillery, l'Evêque de Soiſſons.

PRélat, qui des Prélats ſçavans,
Comme des Prélats réſidens,
Pouvez paſſer pour le modelle,
(Et cela n'eſt pas bagatelle,
Tant il en eſt de notre temps)
Grand merci de tous vos Preſens,
Et du dernier qui renouvelle
Ceux que vous faites tous les ans.
Le Comte, qui pourroit chez la troupe immortelle
Paſſer pour un des Veterans,
Dit que le Vin dont les Dieux vont beuvans,
Auprès du vôtre en paralelle,
Paroîtroit du Vin d'Orleans:
Et ſi je me connois en Gens,
Le Soiſſons des Prélats eſt, dit-il, le modelle;
Jadis Paſteurs, ou ſoi diſans,
Pour le monde brûlans de zele,
De la Cour rarement abſens,
Alloient de Ruëlle en Ruëlle
L'amour au beau Sexe prêchans,
Et la charité fraternelle;
Tandis que leur troupeau fidelle
En liberté couroit les champs,

Et ſe paiſſoit d'herbe nouvelle,
Sans crainte des loups raviſſans.

Vous donc, Monſeigneur, qui ſçavez tout ce qu'on peut ſçavoir dans les belles Lettres, & qui n'avez d'autre ſoin que celui de vous en cacher; on ne ſe laſſe point d'admirer ici la même modeſtie dans tous les devoirs d'un véritable Paſteur, que vous rempliſſez ſi dignement. Le Comte de Grammont remarque que ſans crier ſi haut, que font quelques-uns de vos Confreres, contre des périls imaginaires, ou contre des erreurs déja proſcrites, votre troupeau ne s'égare point, parce qu'il connoit votre voix, & qu'il ſuit votre exemple.

Au reſte, on m'a fort grondé de ce que je n'étois pas ici pour répondre à cet endroit de votre Lettre, où vous attribuez à Pontalie les agrémens de la Maiſon d'Horace; ne croyez pas que ce ſoit trop dire: Pontalie les auroit tous ſi vous y étiez avec le vin que vous nous y faites boire; car, vous pouvez vous ſouvenir d'un endroit de ce jardin qui vaut bien celui donr Horace fait une deſcription ſi agréable:

Quâ Pinus ingens Albaque Populus
Ombram hoſpitalem conſociare amant

Ramis, & obliquò laborat
Limpha fugax trepidare rivo.

Car, rien n'y manque : le Pin, le peuplier, & le murmure du ruiſſeau nous en font ſouvenir. N'avez-vous point remarqué, Monſeigneur, dans la même Ode de quelle maniere les Gens de goût ſe donnoient du bon temps dans un ſiecle ſi poli, ſur tout les Fêtes & les Dimanches.

Seu te in remoto gramine per dies
Feſtos, reclinatum bearis
Interiore notâ Falerni.

Je crois que ce Vin de Falerne,
Dont il fait par tout tant de cas,
Etoit un vrai Vin de Taverne,
Dont vous & moi ne boirions pas.

Mais c'eſt trop abuſer de votre loiſir; Je finis donc, Monſeigneur, en vous aſſûrant que tous les Habitans de Pontalie auroient bien autant de goût pour vos Lettres que pour vos Preſens, ſi vous vouliez bien les faire un peu plus longues.

LETTRE de Monſieur l'Evêque de Soiſſons, à Madame la Comteſſe de Grammont.

IL m'eſt tombé entre les mains, Madame, depuis quelques jours un Ecrit, datté de Pontalie, mais qui n'eſt ſigné de perſonne. C'eſt un ouvrage plein d'eſprit : ſur tout ce beau Simple auquel on arrive ſi difficilement, & qui fait dire néanmoins à quiconque lit tout ouvrage compoſé dans ce goût exquis, qu'il en auroit ſans peine fait autant, y brille de tous côtez. Seroit-il poſſible que mon vin eût inſpiré à l'Auteur tout ce que je viens de lire de choſes ſpirituelles & agréables ? J'ai peine, je vous l'avoüe, à me le perſuader. En effet, le meilleur vin ne peut tout-au-plus donner que des ſaillies, mais ici tout eſt reglé ; les penſées ſont ſages, le ſentimens ſont délicats, les expreſſions ſont juſtes, les tours ſont fins, nobles, polis. Je vous aſsûre, Madame, que ſi ce n'eſt pas vous qui avez fait l'ouvrage, c'eſt au moins quelqu'un dont le caractere d'eſprit approche beaucoup du vôtre.

J'ai regret ſeulement que dans une compoſition ſi parfaite on ait négligé une choſe

capable plus que toute autre de rendre un ouvrage immortel : je parle du ſoin exact de ne dire que la vérité : & certainement la verité ne ſe trouve pas dans tout ce qu'il y a dans l'écrit d'obligeant & de gracieux pour moi ; mais c'eſt que l'Auteur, en ce point très-habile, a ſçu que les loüanges, quand celui à qui on les adreſſe ne les mérite pas, ne ſont préciſement que des conſeils qu'on lui donne. Ainſi, lorſque l'Auteur me loüe ici ſur certains chefs, ce n'eſt pas que j'en aye rempli les devoirs, c'eſt que proprement il m'avertit que je les dois remplir.

A l'égard de ce qu'ajoûte Monſieur le Comte de Grammont, que ſans crier bien haut j'empêche mon troupeau de s'égarer, je ne dirai qu'un mot. Je mets en effet toute mon application à procurer qu'on ne lui diſtribuë que des nourritures ſaines ; mais après que là-deſſus nous avons fait notre devoir, convient-il que nous allions publier nos proüeſſes ? s'il faut uſer de ce terme, tâchons autant que nous pouvons de faire le bien pour le bien même : & malheur à nous ſi à une œuvre ſi ſainte nous mêlons des vûës humaines ! Après tout, perſonne ne mérite moins que moi la loüange que me donne à ce ſujet Monſieur le Comte de Grammont.

Au reſte, Madame, l'Auteur met dans

tout ſon jour avec un agrément infini la reſſemblance de Pontalie à la Maiſon d'Horace : que j'aime le Pin, le Peuplier & le murmure du ruiſſeau, dont il me rapelle le ſouvenir ! Certainement la Nature a des beautez auſquelles l'Art ne ſçauroit atteindre. Auſſi voyez-vous que l'Auteur qui a le goût pur & vrai, autant que homme que je vis jamais, ſe garde bien de célebrer vos allées, les compartimens de vos parterres, quelque beau que tout cela ſoit, tandis qu'il ſe hâte en quelque ſorte de parler du ruiſſeau, des prairies que ſon onde baigne, des arbres épars confuſément ſur ſes bords.

Il fait une eſpece de comparaiſon des Fêtes des Anciens avec nos Fêtes : c'eſt un jeu d'eſprit, permis à un homme du monde. Auſſi ne croirai-je pas lui aprendre rien de nouveau quand je lui dirai, que les Fêtes des Anciens n'étoient proprement que ce qu'on appelle des réjoüiſſances, au lieu que les nôtres ne ſont établies que pour aider à notre ſanctification.

Enfin, Madame, tout plaît dans cet ouvrage, & j'oſe aſsûrer que l'Athénien le plus poli du ſiecle de Periclez ou d'Alcibiade, n'auroit point deſavoüé de l'avoir fait, tant il eſt plein de délicateſſe, de graces naïves & naturelles. Je doute néanmoins que ſon Auteur ſoit né dans les

environs du Pyrée ou de l'Areopage. Mais voilà une Lettre bien longue pour un homme qui a coutume de n'en faire que de courtes. Je finis, en vous aſsûrant que je ſuis avec la derniere paſſion, Madame,

vôtre trés-humble & trés-obéiſſant ſerviteur.

L'Evêque de Soiſſons.

Au Seigneur, &c.

LE Chevalier . . . . . .
De ſon autorité nouvelle,
N'eſt pas ſi fier que . . . . . .
L'eſt des Vers faits par vous pour elle;
Quant à moi, qui me vois banni
D'auprès des yeux de la Pucelle,
Par ordre d'un Envoy rebelle,
Que Satan vous avoit fourni,
Pour me tourmenter la cervelle:
Quand j'en devrois être honi,
Ne craignez pas que j'en appelle.

Envoy.

. . . . . ſuprimez cependant
Dans vos Vers certaine formule,
De qui le tour inſinuant
Rend le beau Sexe un peu credule;
Dans un autre temps, ſans ſcrupule,

Tendres Vers ſont mis en avant ;
Mais ſi l'amour va, s'uniſſant
A Phébus, dans la canicule,
Alors ce n'eſt plus jeu d'enfant.

A Mademoiſelle Skelton.

EPISTRE.

JEune & chambre Skeltonie,
De vos Amans la Litanie
Pleure depuis votre départ
Comme un vrai jour de Saint-Medard :
Et jamais parmi nous vos charmes
N'ont fait de ſi tendres vacarmes;
Gros de ſoûpirs, la larme à l'œil,
Nous nous ſommes mis en grand deüil;
L'Hôtel où fait ſa réſidence
Certain Envoyé de Florence,
Du Tonnerre paroît frappé :
De noir ſon Caroſſe eſt drappé,
Et ſon Cocher, en vain, ſe tuë
D'aller tous les ſoirs à la ruë,
Où, vous voyant, tous les Bardis
Croyoient ſe voir en Paradis.
Bref, belle Infante, votre abſence
Eſt de ſi mortelle influence
Que chaque jourpour quelqu'Amant

On fait Billet d'Enterrement ;
Les plus preſſez veulent ſe pendre,
Mais pour moi, comme feu Leandre,
Je veux dans un temps moins amer
Me jetter tout nu dans la Mer,
Sans timon, cordages, ni voiles
Vos beaux yeux me ſervant d'étoiles,
Et nageant comme un ſaumon frais
Me rendre auprès de vos attraits:
Tandis que, comme Hero la belle,
Vous ferez mettre une chandelle
Quelque part au haut de la tour,
Où vous faites votre ſéjour ;
Bien entendu, pour ce voyage
D'attendre le temps où l'on nage ;
Car d'arriver tout morfondu,
Autant vaudroit être pendu ;
Pas n'eſt bon dans telle avanture,
Que les rigueurs de la froidure,
Malgrè les feux de Cupidon,
D'un Amant faſſent un glaçon :
Zeliane l'aimable Fée
De vous, paroît toujours coëffée ;
Elle aime à s'en entretenir ;
Mais ce vœu de ne plus venir
De vos jours la revoir en France,
Sans vous flatter, un peu l'offenſe.
Eſt-ce par certain Damoizel

Que nous appellions Carizel,
Dit-elle qu'elle eſt enchantée,
Et dans Albion arrêtée ?
Eſt-ce pour les joyeux ébats
De chaſſes, dances, grand repas,
(Que l'amour ſouvent accompagne)
Qu'elle aime ſi fort la campagne,
Et qu'elle me preſſe ſi fort
D'aller débarquer dans le port
Le plus prochain de Suſſexie ?
Humblement je l'en remercie
Jà, n'eſt beſoin ſi loin aller
Pour chaſſer, mommer, où baller.
De Paris dans le voiſinage
Eſt un Palais de haut parage,
Ordinairement habité
Par ris, jeux, graces, & beauté,
C'eſt-là que feſtins, dance, & chaſſes
Ne marchent jamais ſans les Graces:
Château, dont par enchantement
La Maîtreſſe eſt tout l'ornement.
Ainſi, d'aller par mes journées
Vous voir deſſus vos haquenées,
Ou bien quelque fois regarder
En contre-dances gambader,
Fuſſiez vous cent fois plus aimable,
Le projet n'eſt pas raiſonnable;
Tandis qu'à Sceaux (ſéjour des Dieux)
Tout charme l'eſprit & les yeux.

(Ainſi raiſonne Zeliane)
Pour moi (qui ne ſuis qu'un profane,
Peu digne des plaiſirs de Sceaux)
J'irai vous voir (entre deux eaux.)
En attendant ſe recommande
A toute cette Cour d'Urgande,
A ce Palais d'Apollidon,
(J'entens du Comte la Maiſon,)
De cet Ecrit le Secretaire;
Le nommer n'eſt pas néceſſaire,
Mais en joüant au corbillon
Il rimeroit à votre nom;
Très-humble ſerviteur du Pere,
De la belle-Sœur, de la Mere,
De vous, & de l'heureux Mari,
De la charmante barbari,
De vos chaſſes peu ſe ſoucie,
Mais il auroit aſſez d'envie
De ſe trouver à vos repas,
Si l'on y ſert des poulets gras;
Mais quant à ce dernier chapitre,
Plus rien ne dira mon Epître;
Et Pegaze étant un peu las
De l'avoir pris d'un vol ſi bas,
Je finis par une nouvelle,
Dont voici le récit fidelle:
Votre abſence a rendu Nointel
Plus maigre & plus ſec que le Bel:
Et même, on craint qu'il n'en périſſe;

Car il a déja la jauniſſe ;
Pour votre Amant aux Chevaux gris,
Qui mangea lui ſeul deux perdris
Comme on alloit ſortir de table,
Et qui faiſoit tant l'agréable
Ce même ſoir auprès de vous ;
Voici ſon état (entre nous)
Le pauvre homme eſt en frénezie ;
Et, ſans ſecours d'Apoplexie,
Chez Pluton auroit fait un tour,
S'il n'attendoit votre retour.

A Mademoiſelle B.....

JE vous écris, belle Lizette,
Du fond de la tendre retraite ;
Où s'aſſemblent ici les cœurs
Pour ſe plaindre de leurs malheurs ;
Et pour déplorer votre abſence
Dans un reſpectueux ſilence ;
Mais ce mot n'eſt pas le premier,
(Quoiqu'il le ſoit ſur le papier)
J'avois tant de choſes à dire,
Que mon cœur n'a ceſſé d'écrire ;
Et mon eſprit qui les ſçavoit,
A tous momens vous écrivoit ;
Mon ame avoit la même envie,

Mais hélas ! je ne ſuis en vie
Que depuis deux jours ſeulement,
Et cela, bien petitement ;
Car rêvant juſqu'à la nuit noire,
Soûpirant, ſans manger, ni boire,
Je ne bois plus, en vérité,
Que pour boire à votre ſanté,
Et dans ma triſteſſe fatale
C'eſt de l'abſynte que j'avale ;

Depuis le jour que vos beaux yeux
S'éloignant de ces triſtes lieux
En ont fait une ſolitude,
Les chagrins, & l'inquiétude,
Les ſombres jours, d'affreuſes nuits,
Se trouvent par tout où je ſuis ;
Je veille la nuit, & l'aurore
Me retrouve veillant encore,
Et dans Paris on me croit fou,
De n'y parler plus que de vous ;
Juſqu'auprès de la Porte verte
Mille oiſeaux, touchés de ma perte,
Mettant mes plaintes en chanſons,
Les chantent ſur tous les buiſſons.
O que je bénis la Prudence
Qui m'ôta de votre préſence,
Et me fit éloigner du lieu
Où chacun fut vous dire adieu.

Car malgré le foible avantage

De la raiſon, ou du courage,
Loin de ſoûtenir cet effort,
N'en doutez point j'en ſerois mort;
Mais cette mort prompte & certaine
Vous auroit épargné la peine
De lire ce fatras ici,
Et d'en pleurer peut-être auſſi,
C'eſt pourquoi changeons de langage;
Pour vous parler de l'étalage
Où ſe mettent manteaux crottez,
Qui voudroient paſſer pour beautez;
Qui ſont par tout les entendües,
Et dans le jardin repanduës,
Portent leurs téméraires pas
Où vous promeniez vos appas;
Elles vont même à la Chapelle
Se mettre au coin de Madmoiſelle;
Se flattant dans cet heureux coin
Qu'on leur pourra trouver de loin
Cet air naturel que l'on vante,
Cette taille qui nous enchante,
Cet agrément, & ces attraits
Que chacun vous trouve de près;
Mais elles y vont à leur honte,
Nos yeux n'y trouvent point leur compte;
Et malgré tout leur effilé,
Pour elles chacun eſt gêlé;
Non pas chacun, car l'infidelle

Qui n'adoroit que Madmoiſelle
Laborn, ne voit plus de Jupon,
Sans aller comme un Céladon
Offrir ſes ſoins & ſa tendreſſe
A cette nouvelle maîtreſſe ;
Nous l'avons vû ſur les balcons
Au milieu de quinze rayons,
(Dont le plus beau paroiſſoit ſale,)
Se mocquer du pauvre la Sale,
Et leur conter qu'à votre conr
Il en triomphoit chaque jour ;
Cette inſolence témeraire
Mérite une peine exemplaire ;
Mais c'eſt (dans l'empire amoureux)
L'innocent, & le malheureux
Que le deſtin toujours accable,
Et qu'on punit pour le coupable ;
Voulez-vous ſçavoir à preſent
Tout notre divertiſſement,
Je veux dire celui des autres,
Car vous pleurer, ſont tous les nôtres ;
On ne bouge d'auprès du feu,
De froid chacun a le nez bleu ;
On ne voit plus chez la Comteſſe
Que la guinguette & la groſſeſſe,
Chez . . . . . les échets
Ont perdu leurs premiers attraits ;
On aime mieux ceux du caroſſe ;

Dans trois jours .... part pour l'Ecoſſe,
On mange ici peu de pois verts.
Laborn, d'une Epigramme en Vers,
A mis en Anglois la ſubſtance,
Sans faire aucun tort à la France.
Toujours les Graces & l'Amour
Chez votre ſœur font leur ſéjour,
Et ce Dieu l'a trouvé ſi belle
Qu'il ne fait point de pas ſans elle;
Mais peut-être qu'à votre tour
Il ira vous faire ſa cour;
Et quand des cruels fanatiques
On ne craindra plus les pratiques;
Sous la figure de Belier,
Vous le verrez à Montpelier.

A Mademoiſelle B.....

TOute ma tendreſſe s'étoit reveillée, & j'allois, belle Lizette, vous en dire deux mots de la ſeule maniere qui m'eſt permiſe: c'eſt-à-dire, que j'étois ſur le point d'employer la Proſe & les Vers dans une deſcription des Maſcarades de Saint-Germain, lorſque j'ai reçû une Lettre du ..... dans laquelle il m'aprend que vous m'aviez fait l'honneur de lui dire, que celle que je lui avois écrite ſur la

priſe de Nice étoit la plus ſotte Lettre du monde ; je m'en raporte infiniment à votre goût, & c'eſt le jugement que vous venez de me rendre, qui me fait rentrer en moi-même ; car je m'étois moqué de la critique des Dames du bel air, & des beaux eſprits de Paris, qui ſe ſont ſoulevés contre quelques couplets faits à Verſailles ; mais vous prenez leur parti, c'eſt plus qu'il n'en faut pour me faire renoncer au déſir de rimer, & même à celui de vivre.

Je ne vivois que pour vous plaire,
Je n'eſpere rien de l'amour,
A mes vœux Phébus eſt contraire,
Et je ſuis plus mal à la cour
De la Déeſſe Cythere ;
Que me reſte-t'il en ce jour
Que de m'en plaindre à votre Mere ?
Mais comme ce ſeroit vous faire un mauvais tour,
J'aime mieux mourir & me taire.

Je devrois finir à cet endroit, & vous laiſſer croire que je ſuis mort ; mais outre que je ne ſçaurois vous tromper, je ſuis très-perſuadé que vous n'en feriez que rire, & que votre grand plaiſir ſeroit de regarder entre deux yeux un Amant à l'article de la mort, pour lui faire manquer ſon

coup, comme vous avez voulu faire manquer la Harangue de ce pauvre Evêque d'Agde; Je vais donc remettre mon trépas juſqu'à ce que j'aie l'honneur de vous voir, pour vous laiſſer le plaiſir de m'interrompre. En attendant faiſons un petit récit d'une des fêtes de notre Cour : ce fut la maſcarade du Jeudi gras, où d'abord

Le fils aîné de M.....
Accompagné du preux S.....
Ayant fait ouvrir la bariere
D'une contenance guerriere
Montoit deux chevaux de carton;
Leur déguiſement & leur dance
Attirerent tous les regards,
Leur chevaux dançoient en cadence,
Faiſoient tous deux la réverence :
Leurs maîtres paroiſſoient deux Mars,
Et jamais de cet air en France
On n'a veu dancer des Houzars;
Au beau milien de cette preſſe
Dançoit avec vivacité
Avec grandeur, avec nobleſſe,
Du jeune Roi la Majeſté :
Tandis que d'un autre côté
Les Graces menant la jeuneſſe,
Les agrémens, & la beauté,
D'une extrême legereté,

Suivoient

Suivoient par tout les pas de la Princeſſe,
Et ſur leur pas marchoient les cœurs
Et les reſpects des ſpectateurs ;
Mais de ces beautez chaque Mere,
Parut ſurpriſe, que l'Amour,
Ou qu'un peu de tendre myſtere,
(Qui vont chercher à pareil jour
Quelque petit exploit à faire)
Ne fuſſent point de cette Cour ;
L'avanture étoit aſſez neuve,
Sur tout en cette occaſion ;
Mais en ce temps-là Cupidon
De tous ſes traits faiſoit l'épreuve,
Contre la douleur d'une veuve,
Qu'il vouloit mettre à raiſon.

Mais je ne ſonge pas au vœu que je viens de faire, & je m'amuſe à vous faire des récits quand je devrois me taire. Je finis donc, Mademoiſelle, en vous demandant humblement pardon, de vous avoir ennuyée. On me dit dans ce moment que vous allez avec Madame votre ſœur vous camper à Bayonne, en attendant que Monſieur le Duc de ..... ait mis l'Eſpagne en état de vous recevoir ; mais je ne veux point croire une nouvelle qui me mettroit au déſeſpoir.

Lettre de M. l'Abbé de Chaulieu, à M. d'Hamilton.

IL faut que je vous eſtime juſques à la vénération, & que je vous aime juſqu'à l'adoration, pour vous envoyer mes folies; car quoiqu'elles dûſſent de droit courir les champs, les miennes ne les courent point, par le peu de cas que j'en fais. Je ſuis bien malheureux, & trop glorieux, que vous ne ſoyez pas du même goût, & de l'avoir aſſez méchant, pour *meas aliquid putare nugas.* Vous ſçavez le ſerment ſolemnel que vous m'avez fait par le Sbire, de n'en point donner de copies : je vous en conjure très-ſérieuſement, faites-les, s'il vous plaît, copier, car ce ſont mes broüillons, & je ne les ai plus ; ſur tout la premiere & la ſeconde Lettre, que vous me rendrez, s'il vous plaît, demain, en vous allant prendre chez Mademoiſelle Certain, vers huit heures. Je vous embraſſe de tout mon cœur, & vous honore plus que perſonne du monde.

L'Abbé de CHAULIEU.

Lettre de Madame Tibergeau, à M. d'Hamilton.

LEs Muſes & l'Amour veulent de la Jeuneſſe;
Je rimois autrefois, & rimois aſſez bien,
Aujourd'hui le Parnaſſe & la douce tendreſſe
Sont étrangers pour moi, je n'y connois plus rien.

Ces quatre Vers en Proſe rimée ne font que trop foi de cette vérité; cependant une Muſe que j'avois flattée de voir arriver ici le célebre Antoine d'Hamilton, s'étoit engagée à ne me point abandonner, tant qu'il ſeroit avec moi, & à me fournir encore aſſez de feu & de nobles penſées, pour chanter le preux Chevalier, qui doit mettre à chef l'entrepriſe de l'Iſle d'Albion; mais comme cet Antoine, favori du Parnaſſe, n'a point paru, la Muſe ſur qui je comptois, m'a impitoyablement refuſé ſon ſecours, & a pris ſon vol vers la Lorraine, où, dit-elle, on trouve en la perſonne de pluſieurs belles Chanoineſſes de véritables Muſes. Le brave Richard plaint ma peine, je l'aime, je le goûte, je l'eſtime, mais il ne m'inſpire rien de la part d'Apollon. Ainſi, réduite à la Proſe & à la ſimple amitié, mes écrits ne peu-

vent plus être que fades, ou ſérieux, & je priſe trop notre illuſtre Hamilton, & les charmantes Dames de Pouſſay, pour ajoûter ici rien de plus.

Réponſe de Monſieur d'Hamilton à Madame Tibergeau.

IL ne falloit pas, Madame, nous envoyer les Vers du monde les mieux tournez, pour nous prouver que vous n'en ſçavez plus faire. O que ces quatre Vers renfermeroient de belles leçons pour moi! ſi par malheur je n'étois incorrigible.

S'il faut, par un Arrêt fatal,
Que les charmes de la jeuneſſe,
Et les doux ſoins de la tendreſſe
Marchent chez nous d'un pas égal,
Pour nous guinder ſur le cheval
Qui voltige autour du Permeſſe;
Malheur à qui dans la vieilleſſe
Des Fâcheux triſte Original
A l'inſolence, ou la foibleſſe
De piquer le docte Animal!
Et qui va, ſans que rien l'en preſſe,
Toujours rimant quelque maîtreſſe,
Pour divertir quelque Rival.

Dans le cas ſuis, je le confeſſe,
Plus importun que B.....
Je chante quelque Iris ſans ceſſe,
Mais auſſi, je la chante mal.

Et afin, que vous n'en puiſſiez douter, je vous envoye quatre couplets aſſez nouveaux, que j'ai faits pour mon Iris d'apreſent, qui par ſon nom de guerre, ou de confirmation, s'appelle Pincette.

Au reſte, Madame, les aimables Muſes de Pouſſay ne ſçauroient conſentir au dégoût qui ſemble vous être venu pour leur Ordre, j'entens en qualité de Muſes; & voici ce qu'elles me dictent pour vous ſur ce ſujet:

O vous! Ornement d'une Race
Où le bon goût regna toujours,
Pourquoi renoncer au Parnaſſe?
Dans le plus charmant des ſéjours
Quel autre ſoin vous embaraſſe?
Qu'avez vous beſoin du ſecours
De la tendreſſe, ou des beaux jours?
On en trouve par tout la trace
De vos Vers dans les heureux tours;
Sur eux la Mere des Amours
Semble avoir répandu ſa grace,
Et la rime, ſans vains détours,
Sous votre main court, & ſe place.

A Mademoiſelle de la Force.

O Vous! qui d'une main rapide,
Ecrivant ſur l'Amour, les Bergers, ou les Rois,
Avez à chaque pas le Dieu des Vers pour Guide,
Et les neuf ſœurs à votre choix!
Quelle malice vous incite
A relancer dans Saint-Germain
Un Anacorete, un Hermite,
Un Solitaire, un Pelerin,
Qui ne ſçait ni Grec, ni Latin!
Car dans ces Lieux on en eſt quitte
Pour ſçavoir chanter au Lutrin.
Jamais ici Phébus n'habite,
C'eſt la demeure du chagrin.
Il n'eſt ſi triſte compagnie
Pour les Vers, & pour l'Harmonie,
Que Fantômes vêtus de noir,
Tels qu'ici le ſort fait pleuvoir;
La Rime en eſt à l'agonie,
Et la Raiſon au deſeſpoir
De cette longue Litanie.
Que votre Lettre eſt charmante à mes yeux!
Je ne l'avois pas attenduë;
Et quoique j'en ſois envieux,

Un ſouvenir délicieux
Me vantera long-temps cette grace imprévûë ;
Ma Muſe cependant vous auroit prévenuë,
Si j'euſſe été dans d'autres lieux.
Rimer eſt choſe peu connuë
Dans un ſéjour ſi ſérieux.
En vain une Flatteuſe amorce,
Dans le deſſein de m'animer,
Offroit, pour me faire rimer,
Tous les agrémens de la Force.
Ouï, j'ai voulu plus de cent fois
Me mettre en train de vous écrire ;
Mais un air indolent, que chez nous on reſpire ;
M'accabloit, & m'ôtoit la voix,
Et ſans trouver rien à vous dire
La plume me tomboit des doigts.
En vain je m'enfonçois dans nos plus ſombres bois ;
(Où l'on tient qu'Apollon quelquefois ſe retire,)
Mais lui, ni le Dieu Pan, inventeur du Haubois,
N'avoient pas le temps de m'inſtruire,
Et je n'y rencontrai qu'un Amant aux abois,
Qui n'avoit pas le mot pour rire ;
Et comme il m'ennuyoit avec ſa triſte Lyre,
Je laiſſai là le pauvre Anglois ;
De-là je deſcendis vers les bords de la Seine,
Pour chercher quelqu'objet qui réchauffât ma veine,
Et non pour imiter l'ennuyant babillard,

Que je ne lûs jamais ſans peine ;
Je veux dire le vieux Ronſard ;
Car, n'en déplaiſe à cette vogue antique
Que lui donna la voix publique,
Le vieux Ronſard étoit un ſot :
Et vous allez voir, mot pour mot,
Comment en jargon poëtique
Chantoit autrefois l'Oſtrogot :

✿

Tantôt j'erre ſeulet par nos Forêts ſauvages,
Sur les Bords enjonchez, des peinturez rivages.

✿

Mon eſprit indigné de ce ſtyle pedant,
Dès qu'il me vint dans la penſée,
Eut vainement recours à la Seine offenſée ;
Il ſe trouva cent fois plus glacé que devant ;
Mais par vos Vers heureux ma veine dégoûtée
Se ſentit animer par un tranſport ſoudain,
Je pris d'abord la plume en main,
Tant il faut peu d'agacerie
Quand le cœur eſt de la partie,
Pour remettre l'eſprit en train.
Mais dites-nous un peu, pourquoi cette Morale
Que votre eſprit, fertile en exemples pompeux,
Avec tant d'agrément étale ?
Eſt-ce pour nous montrer par ces revers fameux
Une néceſſité fatale,
D'être en tous états malheureux ?

Hélas ! tout nous trace l'image
Des maux, dont nos deſtins nous ont environnés ;
Dès l'inſtant que nous ſommes nés
Nous en faiſons l'aprentiſſage ;
Mais après tout, de quel uſage
Nous eſt-il d'être importunés
Du récit de notre eſclavage,
Et d'être ſans ceſſe ennuyés
Par un ſérieux babillage,
Dont on nous vient brider le nés ?
La Force ! croyez moi, paſſons dans l'innocence ;
Dans le repos, & dans l'aizance,
Ce qui reſte à filer de nos tranquiles jours,
Des Muſes, & des chants empruntons le ſecours ;
Et banniſſant la médiſance,
Que les jeux, les ris, les amours
Au milieu de la complaiſance
Regnent, au moins dans nos diſcours ;
Mais qu'ils faſſent leur réſidence
Où nous nous trouverons toujours ;
Pour moi j'en meurs d'impatience.

✿

Sortez donc d'un triſte manoir,
Inventé pour de pauvres filles,
Qu'un pompeux appareil mit en ſottes guenilles ;
Pour les conſacrer au dortoir ;
Il ſeroit vraiment beau vous voir

Derriere un Parapet de grilles
Nous entretenir au Parloir.
Revoyons nous bien-tôt chez la Troupe divine,
Près l'Hôtel de Villegagnon ;
On ne peut ſe méprendre à n'en voir que la mine,
Entre l'une & l'autre maiſon.
Dans l'une (ſelon moi) jamais n'entra terrine
Vin de Champagne, ni jambon ;
Dans l'autre ſouvent Apollon
Animant juſqu'à la cuiſine
Inſpiroit couplets de chanſon.

A Monſieur l'Abbé Abeille.

MOnſieur, il y a quelques jours qu'on me fit voir une Epigramme habillée en Madrigal, où l'on prétend critiquer certains endroits de votre Ode ; il y avoit un de mes amis avec moi, qui trouvant votre Ode fort belle, & la critique fort mauvaiſe, y fit la réponſe que je vous envoye :

Jadis le Grec Archilochus
Mit par un vaudeville iambe
(Pour certains griefs prétendus)
Neobulé la belle, & ſon pere Lycambe

Au catalogue des pendus ;
Mais aujourd'hui pour ſe défendre
Contre les attentats divers
D'Epigramme ſans ſel, de Madrigaux pervers ;
On ſe contente de les rendre ;
Car c'eſt au Cenſeur à ſe pendre,
Lorſque ſon eſprit à l'envers
Veut enſeigner au lieu d'apprendre,
Fait des fautes pour les reprendre,
Et qu'il médit en méchans Vers.

EPISTRE à Monſieur de.....

EST-il donc vrai que le langage
Que nous enſeignent les neuf ſœurs
N'a plus ni charme, ni douceurs
Pour les Geus qui ſont en menage,
Et que l'attrait du mariage
Devient l'unique ſoin des cœurs ?
Voilà (du moins) la ſeule excuſe
Du ſilence de notre Muſe :
Depuis l'Hymen (vous l'avez dit)
Phébus chez nous ſe refroidit ;
Vain prétexte de la pareſſe !
Le ſacré Mont, & le Permeſſe,
Nobles & doux amuſemens
D'époux heureux, d'heureux Amans,

Ont de tout temps été propices
Aux Corinnes, aux Euridices,
Ont toujours animé la voix
Des Mortels ſoumis à leur loix.
Ce fut par galante élegie
Qu'Ovide aprivoiſa Julie,
Et plus par ſes Vers, que ſes vœux
Des Amans, fut le plus heureux;
En vain une épouſe captive
Avoit paſſé l'affreuſe rive
Du Cocyte, & du Flégeton,
Un tendre époux fléchit Pluton,
Et l'implacable Proſerpine
Rendit à cette voix divine,
Rendit à ces touchans accords
Ce qu'on ne rend plus chez les Morts;
Heureux! ſi lorgnade imprudente
Ne l'eut privé de ſon attente,
Heureux! ſi juſqu'à ſon retour
Il eut gagné ſur ſon amour
(L'harmonieux & tendre Orphée)
De tourner le dos à ſa Fée.
Ainſi, puiſque les chants, les Vers,
Triomphent juſques aux Enfers;
Vous, de qui l'aimable compagne
Fait le bonheur d'une campagne,
Où ſa préſence & les Zephirs
Comblent tour à tour nos deſirs,

Sans mêler à la ſolitude
Les ennuis, ou l'inquiétude ;
Quel ſort pour nous injurieux
Nous ôte la voix dans des lieux
Où tout anime, ou tout conſpire
Au deſir d'exercer la lyre ?
Sortez de ce profond oubli,
Où vous ſemblez enſeveli,
Pour l'Helicon, pour le Parnaſſe ;
De leurs ſentiers ſuivez la trace,
Et pour les Vers (ingratement)
N'enterrez plus votre talent.

Pour moi, qui ſans art, ſans étude ;
Vais rimaillant par habitude,
A ce frivole amuſement
Je m'abandonne ſottement,
Témoins ces pauvretés nouvelles,
Où jamais les doctes Pucelles,
Ni leur maître, n'ont mis la main :
Non, je ne ſuis pas de leur train ;
Ainſi guidé par la prudence,
Sans aſpirer à l'excellence,
Que demandent les Vers pompeux,
Fleuris, ſublimes, ou nombreux ;
Me tenant à mon caractere,
J'exerce une veine étrangere,
Tantôt, enflant mes chalumeaux

Au doux murmure des ruiſſeaux ;
Tantôt, quittant le ton ruſtique,
Je laſſe tout un domeſtique
Par cent couplets pour des apas
Que j'aime, ou que je n'aime pas ;
Tantôt je cherche quelque Rime,
Digne d'un mérite ſublime,
Et quoique je la cherche en vain,
Ma plume, en conduiſant ma main
Dans un amuſement que j'aime,
Va griffonant malgré moi-même ;
Si par hazard je penſe bien,
Mes Vers n'en diſent jamais rien ;
Je le ſçai, mais en récompenſe,
Exprimant mal ce que je penſe,
Ma Rime d'un zele indiſcret
Ne va point prôner mon ſecret ;
Car d'abord je brouille ou déchire
Ces amuſemens, que m'inſpire,
Soit en Hyver, ſoit en Eté,
Une indolente oiſiveté ;
Si quelquefois je leur fais grace,
Sur le Deſtin qui les menace,
Et s'ils évitent mon couroux,
C'eſt pour un ami tel que vous.

LETTRE du R. P. B ..... à Monſieur d'Hamilton.

VOus ſçavez que la Renommée,
Sur tout chez les Peuples François,
Eſt de tout temps accoutumée,
En s'éloignant, d'enfler ſa voix.
N'en déplaiſe au reverend Pere,
Je dirai, s'il me l'eſt permis,
Qu'il abonde & qu'il exagere,
Lorſqu'il parle de ſes amis.
Saint-Germain eſt plus près que Rome;
S'il m'arrive d'y faire un ſaut,
Vous direz: eſt-cela cet homme
Que vantoit le Pere B..... ?
Eſt-ce à cette voix tonnante,
La terreur du Pere A..... ?
S'il eſt un Apollon à Mante,
C'eſt un Polyphéme autre part.
Oſer devant vous me produire,
J'en connois la temerité:
C'eſt auprès de vous me détruire,
Et démentir qui m'a vanté.
Mais en vain la peur me dégoûte
Du plaiſir que j'y dois avoir:

Je ne puis trop, quoiqu'il m'en coûte,
Achepter l'honneur de vous voir.
On voit dans les Vers que vous faites
Briller un génie infini.
O qu'un Banni, tel que vous êtes,
Fait honte à ceux qui l'ont banni !

A Mante, le 13. de Juillet 1718.

A Madame la Comteſſe de St.....

EPISTRE.

QUelle chaleur quel incendie
La canicule à ſon départ
Allume-t'elle ici de ſon dernier regard?
L'air eſt moins chaud dans la Lybie,
Moins étouffant dans la Nubie,
(Climats où naît le Leopard)
Moins ſec aux Déſerts d'Arabie,
Et plus frais au Païs du fameux Mandricard
Qu'il ne l'eſt à preſent en Baſſe-Normandie.
Aſtronomes! je vous ſupplie,
Apprenez-nous par quel hazard
L'Urne de Monſieur Saint-Medard
(Qui verſe ſouvent trop de Pluye)
En d'autres lieux s'eſt déſemplie,
Pour nous en ôter notre part?

Nous que rarement elle oublie ;
Pas un vallon, pas un côteau,
Depuis cette ſaiſon brûlante
N'a vû murmurer de Ruiſſeau,
Qui d'un filet d'onde naiſſante
Put nourrir le moindre Rozeau ;
Mais ce qui plus nous épouvante
C'eſt que la Seine a trop peu d'eau,
Pour faire floter ce Bateau,
Cette rare & grande Serpente,
Qui devoit à Fontainebleau
Porter la Princeſſe charmante
Et le reſte de ſon troupeau ;
Si la charge étoit importante
De cette machine galante,
Que le ſpectacle eût été beau !

Aimable....., vous étiez du voyage ;
Si le Dieu du Fleuve, en couroux
De ſe voir découvert juſques ſous les genoux ;
N'eût abandonné ſon Rivage ;
On dit que plus d'un cœur jaloux
Vous envia cet avantage ;
Mais vous avez, & ſoit dit entre nous ;
Certains agrémens en partage,
Qui font qu'on veut toujours de vous
Quand vous les mettez en uſage.
Quoiqu'il en ſoit, ſans deux raiſons ;

Dont la plus legere eſt ſolide,
Deſſus cette route liquide,
Qu'on auroit vû de Cupidons
Se raſſembler d'un vol rapide!
De Roüen, combien de Tritons,
Menant chacun ſa Nereïde,
Seroient venus à toute bride
Se renger près de tous les Ponts,
Pour contempler d'un œil avide
L'illuſtre Beauté qui préſide
Aux Beautés que nous adorons!
Sur cent Dauphins, cent Arions
Seroient venus, d'Adelaïde
Célebrer les apas dans leur doctes Chanſons.

A Madame la Comteſſe de .....

QUoi! dès les premiers jours d'abſence,
Faut-il par de nouveaux rebus
Que ma tendreſſe recommence,
Larice à tomber dans l'abus
D'une vaine perſéverance?
La Raiſon dit: n'écrivez plus,
Ne laſſez point ſa patience,
Par des hommages peu reçûs,
Où regne tant d'indifférence;

Mais ces conſeils ſont ſuperflus,
L'amour emporte la balance,
Et je m'abandonne à Phébus;
Mais comme ce voyage eſt court,
Il faut auſſi que cette Epitre,
Sans parler du ſieur d'J.....;
Ni de la voiſine d'H.....
Ne faſſe qu'un petit Chapitre.

Ainſi, Madame, je vous dirai ſuccinctement, que dans les premiers ſables où nous entrâmes, je me retournai vers Saint Germain, où je m'imaginai que vous dormiez tranquilement; c'eſt pour quoi je m'endormis auſſi, par complaiſance, mais mon ſommeil ne dura gueres; car Monſieur le Maréchal ſe mit à gronder ſes Gens de ce qu'ils n'avoient pas pris derriere la maiſon du Barbier; à ce nom je m'éveillai en ſurſaut, & même un peu effrayé, me ſouvenant de l'hiſtoire (non moins délectable que tragique (que Madame votre Sœur, & Mademoiſelle m'ont ſouvent contés d'un certain Barbier qui revenoit jadis de l'autre monde, pour razer les Gens de celui-ci. Quoiqu'il en ſoit, je n'eus garde de me rendormir, comme vous allez voir par ces trois couplets:

✿

L'Amour, criant comme un fou
Dèz chatou,
Dit, ſçachons par quel caprice
Ta Muſe ne chante pas
Les appas
Aujourd'hui, de ta Larice;

✿

Sçachez, dis-je, Cupidon,
Qu'Apollon
Ne m'eſt pas toujours propice,
Il faudroit avoir le don
D'Amphion,
Pour bien célebrer Larice;

✿

Mais, à propos, Dieu d'Amour!
Nuit & jour
Faudra-t'il que je périſſe?
Sans que le moindre retour
A ſon tour
Pour mes peines l'attendriſſe;

✿

Prens de quelque joli chien
Le maintien,
Me dit ce Dieu par malice;
Si tu prétens aux douceurs
Des faveurs
De l'inſenſible Larice;

Cette réflexion me fit venir les larmes aux yeux, tant j'eus pitié de moi-même ; je laiſſai là le reſte de la Chanſon, car on ne chante rien qui vaille quand on pleure. Ce fut donc eu pleurant que j'entrai dans Paris, & ce fut en pleurant que je pris une taſſe de Chocolat chez l'Abbé de Louvoy; mais ce ne fut pas en pleurant que je ſortis de Paris, car ce que je vis alors me fit rire malgré moi : C'étoit toute la Badauderie qui s'étoit miſe en campagne dès le matin de ce Dimanche, pour aller à Saint-Denis.

Tout le Quartier de l'Arſenal,
Et tout celui des Madlonnettes,
Vieillards, Enfans, jeunes Grizettes
Avec leurs Amans à cheval
Etoient dans ſoixante charettes;
Mais, graces à Dieu, les Coquettes
Avec leur air de Carneval,
N'avoient garde, en rien, d'être faites
Comme ces Blondes, ces Brunettes,
Que je ſuivis à Joyenval;
Ce Cortege, tant bien que mal,
(Grace au jour) en blanches Cornettes,
S'acheminoit au Lieu fatal
Où giſent en repos tant de Grandeurs muettes;

(Depuis peu) lugubres retraittes
D'un couple qui n'eut point d'égal.

La Meſſe nous y attendoit, & comme c'étoit pour un Maréchal de France, on la fit dire par un Reverend Pere, qui avoit été Capitaine d'Infanterie; toute l'Egliſe fourmilloit d'un nombre innombrable d'Habitans de Paris, outre ceux que nous avions laiſſés derriere: & Dieu ſçait comme tout cela ſentoit la Talmouſe. Ayant avec beaucoup de peine perçé cette foule preſque impénetrable, pour regagner notre Caroſſe,

Chacun fit à ces ſaints Lieux
Ses adieux,
Après le Divin Office;
Tandis que chemin faiſant,
Et rimant,
Je chantois tout bas Larice.

✿

Nous ne vîmes ni Courier
Ni Bourbier,
Car pour lui rendre juſtice,
Phébus avoit l'air ſerein
Ce matin,
Et reſſembloit à Larice.

✿

Sur la hauteur d'Ecoüan,
Le Dieu Pan
Crut que j'avois la jauniſſe,
Ciel! dit-il, comme on eſt fait,
Ou défait,
En s'éloignant de Larice!

✿

Sylvains! pour vous garentir
De périr,
Comme lui, par ce ſuplice,
Sylvains! ne voyez jamais
Les attraits
De la divine Larice.

✿

Grand merci, lui dis-je, Pan!
Ecoüan
Vous doit bien un Sacrifice
Pour un Diſcours ſi galant,
Cependant
Gardez-vous de voir Larice.

A meſure que j'écris, je trouve que j'aurois encore une infinité de choſes à vous mander; mais je me ſouviens en même-temps que j'ai promis que ma Lettre ſeroit courte, & qu'elle n'eſt déja que trop

trop longue. Je ne vous parlerai donc pas de notre avanture de Creil, où nous étions modeſtement entrés avec ſix chevaux, & d'où nous ſommes ſuperbement ſortis avec huit : je vous dirai ſeulement qu'au haut de la Montagne enchantée, nous étant ſouvenus de Mademoiſelle, & du Fils de la Reine, nous nous mîmes à dire, pour l'amour d'elle, mon Dieu le beau jour ! ce fut là que nous trouvâmes que Madame la Ducheſſe votre Sœur avoit raiſon ; car nous aprîmes de bonne part qu'une certaine maiſon ſur la droite en allant, s'apelloit Bellegarde, & non pas Mouchy.

Nous arrivâmes à cinq heures & trois minutes à Fitz-James, où nous eſpérions trouver Monſieur de Saint-Laurent, mais comme il avoit envoyé deux Carpes magnifiques à ſa place, & qu'il devoit arriver le lendemain avec cinquante douzaines d'Huitres, on prit patience ; car on ſe conſole de tout, excepté d'être quatre jours ſans voir la belle Larice, quand on l'a une fois vûë.

LETTRE de Monſieur Rouſſeau, à Madame .....

VOus avez bien raiſon, Madame, de dire que qui connoît le Monde n'a nulle peine à s'en paſſer. Je regrette pour vous le ſéjour de Marſilly, & il me paroît que la Campagne va devenir plus que jamais le ſéjour des Gens ſenſés : c'eſt le ton ſur lequel me parlent toujours deux de vos amis, qui m'écrivent régulierement, je veux dire Monſieur de Canchal, & Monſieur le Chevalier de Commenges. Il y a de quoi rire juſqu'à un certain point, à tout ce qui ſe paſſe à Paris ; mais il eſt bon que le ſpectacle ſoit un peu éloigné, pour y prendre plaiſir, & le mot pour rire ſe trouve rarement pour ceux qui ont un perſonnage dans la Comédie. Je devrois vous faire mille excuſes de ne vous avoir envoyé qu'un échantillon de mon Epître à votre illuſtre Ambaſſadeur. Je me flatte que Monſieur le Baron de Breteüil réparera ma faute, & qu'il n'aura pas encore executé la promeſſe qu'il m'a faite, de la brûler après l'avoir lûë à Monſieur le Duc d'Orleans. Je me ſuis rendu avec aſſez de peine au ſerment qu'il m'en a fait dans pluſieurs Lettres redoublées, & je

ne ſçai point encore l'effet que cette Epître a produit, ce qui (joint à la juſte défiance où j'ai toujours été ſur mes ouvrages) me fait penſer que le Palais Royal ne m'a pas été auſſi favorable que Bar-le-Duc & Saint-Germain. Sur cela, Madame, je vous laiſſe abſolument la maîtreſſe de confier Merlin à Monſieur d'Effiat. Il eſt beaucoup plus votre ouvrage que le mien, & l'uſage que vous en ferez me ſera infiniment plus avantageux que celui que j'en pourrois faire moi-même. Pour revenir à mon Epître, ſi Monſieur le Baron de Breteüil l'a encore quand vous ſerez à Paris, je vous ſupplie de la lire de vos yeux: & je le prierai même de vous la laiſſer autant que vous le voudrez, bien perſuadé que bonne ou mauvaiſe, vous ne la laiſſerez voir à perſonne, ſi ce n'eſt à Monſieur le Chevalier de Commenges, pour qui je vous demande la même grace ſur nos *Roches de Saliſburi*. Je ne ſçai comment j'ai fait pour vous écrire une Lettre ſi longue, ſans vous avoir encore parlé du cher & illuſtre Héros de mon Epître. Vous rendriez peu de juſtice au pouvoir magique de vos Lettres, ſi vous pouviez penſer que de ſimples complimens, faits de votre part, puſſent les remplacer; cependant les marques de ſouvenir qu'il a trouvées dans celle que vous m'avez fait l'hon-

neur de m'écrire, lui ont fait du moins autant de plaiſir que les ſouhaits que vous formez pour lui, ſuppoſé qu'ils ſoient accomplis; vous ſçavez trop comme il penſe pour ignorer combien il eſt touché de votre eſtime, & je me flatte, s'il m'eſt permis de parler de moi après un ſi grand nom, que vous ne douteriez point que ce ſentiment, malgré toute la différence que la nature a voulu mettre entre ce grand homme & moi, m'eſt du moins commun avec lui, ſi vous pouviez lire dans mon cœur tous les ſentimens d'admiration, de zéle, & de reſpect, dont il eſt penetré pour vous. ROUSSEAU.

LETTRE de M. le Comte de Grammont, à Monſeigneur le Duc de Berry.

MONSEIGNEUR,

Les grandes douleurs ſont muëttes, ainſi je n'ai pu vous marquer plûtôt l'affliction que j'ai euë de votre départ; mais la Philoſophie, comme vous ſçavez Monſeigneur, eſt d'un grand ſecours dans ces extrêmitez; elle m'a un peu remis, & je prends la liberté de vous écrire, pour vous apprendre (car je ne ſçai point flat-

ter) que tout ne vous regrette pas tant ici que fait le Comte de Grammont. Le peu de Gibier qui reſte dans les Lieux où vous avez coûtume de chaſſer, regarde votre abſence comme une bénédiction ; & ce ne ſont que Feux de joye parmi les Perdris de la Plaine : le Roi ne ſçauroit plus monter à Cheval, ſans être accablé d'une foule de Lievres, & de Lapins, qui lui preſentent des Placets contre vous. Un petit Lapereau, eſtropié d'un pied, ſe mit à genoux, pour demander juſtice de toute ſa famille, que vous aviez tuée dans un jour. Je ne le ſçais que par le bruit commun ; mais voici ce que je ſçai par moi-même : je me promenois l'autre jour dans le Parc (ſelon ma coûtume) rêvant à toutes les qualitez qui vous rendent aimable ; quoi, diſois-je, ce jeune Prince, qui a tant de bonté pour moi, ſera donc abſent trois ou quatre mois ? c'eſt pour en mourir .... Au contraire, c'eſt le moyen de vivre, me dit un Faizan blanc comme neige, qui m'aborda dans ce moment : ho, ho, lui dis-je, & qui vous a, s'il vous plaît, appris à parler ? le gros Perroquet de Madame Dudicour, me dit-il, qui étoit fort de mes amis ; & d'où vient que vous êtes blanc, lui dis-je ? c'eſt que je porte le deüil d'un frere que le Prince, dont vous parlez, tua quelque temps avant ſon dé-

part. Vous ſçavez, pourſuivit-il, que la Volatille ne porte point autrement le deüil, & que tous les Cignes ont fait vœu de porter le deüil, & de chanter en mourant, pour honorer la mémoire des Cignes du Méandre ; voilà, lui dis-je, de beaux contes ; mais que ſouhaitez-vous de moi ? je voudrois, me dit-il, comme vous aimez à rendre de bons offices, & que le Roi vous écoute avec bonté, que vous vouluſſiez le ſupplier très-humblement, de donner quelque Royaume à Monſeigneur de Berry, où il put, depuis le matin juſques au ſoir, tuër les Faizans ſes ſujets, pour laiſſer ici en repos ceux du Roi ſon Grand-Pere.

Voilà, Monſeigneur, la commiſſion que m'a donné le pauvre Faizan du Parc de Verſailles ; voyez ſi vous voulez que je m'en charge ; en attendant vos ordres, je ſuis avec un profond reſpect, Monſeigneur, &c.

Lettre de M. le Comte de Grammont à M. de Saint-Evremont.

VOtre régularité à m'écrire ſur mes autres réſurrections me fait croire que vous n'avez rien ſçû de celle-ci. Je viens

pourtant de pouſſer l'avanture plus loin que jamais, avec auſſi peu d'envie de la mettre à fin; on ſe moque de dire que les occaſions accoutument au péril. Pour moi, qui viens de voir la mort d'aſſez près, je vous dirai franchement, que je me ſens une grande averſion pour elle, & lorſqu'on la voit venir droit à ſon homme, je tiens qu'il eſt aſſez difficile de n'en être pas émû.

Malgré la miſere, ou les ans,
Malgré les chagrins accablans
D'une ennuyeuſe maladie,
Malgré cette glace ennemie
Qui ſe répand ſur tous les ſens,
Quoique perclus, quoique mourans;
Il reſte aux humains pour la vie
De chers & de tendres penchans,
On a beau le voir d'un œil ferme,
On n'aime point le dernier terme;
Et de vos Grecs, & vos Romains
Qui ſe tüoient à belles mains,
On a beau vanter le courage;
Et l'on auroit beau diſcourir
Sur une vertu ſi ſauvage:
Je tiens, pour moi, que l'homme ſage
N'eſt jamais preſſé de mourir.

Je conviens qu'après certain âge
La Mort, à peu près s'enviſage

Comme un mal qu'on ne peut guérir,
Ou comme la fin d'un voyage,
Qu'on n'acheve point ſans périr ;
Mais pour nous rendre à ce paſſage,
(Doucement) d'étage en étage
Approchons-en, ſans y courir ;
Allons au bout de la carriere,
Sans ennui, ſans empreſſement.
Aſſez tôt de l'heure derniere
Arrive le fatal moment.

Je ſuis peu fort ſur la Morale,
Et je ne ſuis pas grand Latin ;
Mais afin que d'une ame égale
Je puiſſe ſoûtenir ma fin,
Voici, pour l'une & l'autre vie,
Le plan de ma Philoſophie :
Je tache de mettre à profit
Ce que la Comteſſe m'en dit ;
Car ſans méditer, & ſans lire,
Je commence à me faire inſtruire
Des Principes de notre Foi ;

Petitement, pour me ſuffire,
Je fais ce que preſcrit la Loi ;
Au Prochain je ne veux plus nuire,
A moins qu'il ne me nuiſe à moi ;
Sur l'incontinence, je croi
Que l'on n'a plus rien à me dire ;
Devot, ſans jeûner, ni médire,

Je le ſuis ; je l'ai dit au Roi,
Et n'ai garde de m'en dédire.

Lettre de Saint-Evremont, au Comte de Grammont.

J'Ai appris avec beaucoup de douleur votre ſeconde mort, & avec beaucoup de joye votre ſeconde réſurrection. J'écris toujours à mon Héros d'un ſtile Poëtique ; je vousdirai donc en Poëte que vous avez trouvé un gué au Cocyte, que vous paſſez & repaſſez avec plusde facilité que je ne ferois un ruiſſeau. La difficulté que j'aurois à revenir de l'autre monde, me tient attaché autant que je puis à celui-ci.

Heureux qui de bonne heure a pû ſonger aux Cieux !
C'eſt-là qu'on peut trouver la félicité ſûre,
Le bien toujours égal & toujours précieux :
Je trouve cependant une choſe aſſez dure,
C'eſt qu'on n'arrive point au ſéjour glorieux
Sans paſſer par la ſépulture ;
Une autre route ſeroit mieux.

Réponſe du Comte de Grammont, à la Lettre de Saint-Evremont.

LEs Complimens que vous me faites ſur mon retour de l'autre monde, plaiſent beaucoup dans celui-ci; les applaudiſſemens qu'on donne à votre Lettre, & le nombre des copies qu'on m'en a demandées, ſont dignes de la réputation de mon Philoſophe. On ne ſe laſſe point d'admirer cette vivacité que les ans ne font que réveiller : & l'on ſoûtient que deux hommes nés comme vous & moi, pour porter ſi loin & conſerver ſi long-temps tous les agrémens de l'eſprit, ne ſont pas faits pour mourir; il me ſemble que vous ne vous éloignez pas de cette opinion dans votre ſtile poëtique, & pour moi mes voyages là-bas l'autoriſent aſſez.

Deux fois du ténébreux Cocyte,
Ayant ſçû repaſſer les Bords,
Je prétens faire mes efforts,
Pour differer long-temps la derniere viſite
Que l'on doit rendre chez les morts.

Là, pourtant, le gentil Voiture,
Sous quelques Myrthes verdoyans,

(Les Graces, & les Ris près de lui badinans,)
Admiroit de vos Vers les ſons & la meſure,
La cadance, les tours brillans,
Et raviſſoit par leur lecture
Les Malherbes & les Racans;
Et là votre Maître Epicure
A certains Morts des plus récens
Demandoit, par quelle avanture,
Avec tant d'eſprit, tant de ſens,
Vous reſtiez parmi les Vivans?
Mais n'en déplaiſe à la figure
Que font là-bas tous vos Sçavans;
Puiſque c'eſt par la Sépulture
Qu'on paſſe à leurs paiſibles champs;
Suivez ici les doux penchans
Où vous attache la Nature,
Et que dans la demeure obſcure
On vous attende encor long-temps.

Lettre de Monſieur d'Hamilton, à M. de Campiſtron.

JE vous écris, Monſieur, pour vous prier de vouloir bien aſſurer ſon Alteſſe Monſeigneur de Vendôme de mes très-humbles reſpects, & de lui faire un compliment de ma part ſur ſon mariage: ſi j'avois été à portée de m'acquitter de ce de-

voir, il y a long-temps que cela ſeroit fait; mais relegué dans cette ſolitude par une indiſpoſition, que vous nommerez comme il vous plaira, j'ai été pluſieurs fois tenté d'écrire; mais j'ai eu beau rêver aux tours qui pouvoient donner quelque agrément à ma Lettre; rien ne s'eſt offert à mon imagination qui fût digne du ſujet, & j'ai trouvé que cette beatitude, qu'on appelle pauvreté d'eſprit, regnoit autant à Saint-Germain que l'autre eſpece d'indigence.

En vain l'antique Epithalame
Vient fadement ſe preſenter
Avec cette ennuyeuſe Game
Que Poëtes lui font chanter;
Je rejettai ſa grace uſée
Comme en ſon lit jeune Nonain;
(Que vient tenter l'eſprit malin,)
Chaſſe une mauvaiſe penſée.
Laiſſez-moi faire un compliment,
(Dis-je) ſans pointe, ſans figure,
Mais tel qu'en pareille avanture
Fit pour l'Hymen, ſi galamment,
Jadis le renommé Voiture.
Et vous Phébus, Dieu des Concerts!
Dont le feu rarement anime
Les habitans de nos deſerts,
Faites au moins qu'en humble rime
Mes vœux aujourd'hui ſoient offerts.

Mais j'eus beau l'invoquer, ce fut inutilement. Dans cet embarras je m'enfonçai dans la Forêt, où le Dieu des Vers (quelquefois un peu fantaſque, auſſi-bien que ſes Nourriſſons) ſe préſenta devant moi, lorſque j'y ſongeois le moins.

Car le lumineux Apollon
(Ainſi qu'on nous le fait entendre)
Se plaît ſouvent à faire attendre,
Quand on a recours à ſon nom
Pour quelque Ouvrage de renom.

Quoiqu'il en ſoit, il m'aborda : il avoit ôté ſes rayons de peur de me riſſoler le corps, en m'échauffant l'eſprit; Je ne laiſſai pas de le reconnoître à ſa Lyre, & à ſon Laurier. A ſon aſpect je me ſentis ſaiſi d'une certaine vénération, mêlée de frayeur, qui me fit perdre toute contenance ;

Examinons, me dit-il, un Projet
Dont l'extravagance eſt extréme;
Vous voulez des Vers pour Anet,
Ils en font-là mieux que moi-même !
Pour célebrer le nom du Maître de ces lieux,
Jamais Phébus ne ſe refuſe
A celui dont l'aimable Muſe
A chanté ſes Faits glorieux;
En ſa faveur rien ne m'arrête;
Oui, pour chanter ſa Gloire au milieu des combats,
Un de mes Favoris fidelle à tous ſes pas,
Et témoin de mainte conquête,
Que la France doit à ſon bras :
Ce digne Eleve à qui je prête
De mes Chants les plus doux appas,
Trouve ma Lyre toujours prête.

Mais quant à ſon Hymen (ajoûta-t'il tout bas)
Quoique vous ayez dans la tête,
Entre nous, je ne croyois pas
Jamais chanter à telle Fête.

Après ce diſcours, le Seigneur Phébus ayant repris ſes rayons, qu'il avoit diſtribués aux beaux yeux de Saint-Germain pendant qu'il me parloit, s'enveloppa dans un nuage de Pourpre, brodé d'Or, & diſparut. Je ſuis, Monſieur, &c.

Fin des Lettres & Epîtres.

ŒUVRES
MÊLE'ES
EN PROSE
ET
EN VERS.

CHANSONS.

Sur l'Air : Beaux jardins, &c.

BRillant Phœbus, toi, par qui tout reſpire !
Toi, qui jadis favorable à mes vœux,
M'inſpiras quelques traits heureux
Pour animer les accords de ma lyre,
Jamais je n'eus plus beſoin de tes feux.

Verſe ſur moi la celeſte influence
Que tu répans ſur les tréſors divers,
Dont la Force enrichit ſes vers;
Et prêtes-moi, pour celebrer Valence,
Les tons divins qui forment ſes concerts.

Fais qu'à mes chants l'inhumaine attentive
N'imite plus les mépris de Daphné,
Quand de lumiere environné,
Rien ne t'offrit la Nymphe fugitive,
Que le laurier dont tu t'es couronné.

POUR LE JOUR DE LA NAISSANCE DE MADAME LA PRINCESSE D'ANGLETERRE.

Air : Le Soleil peint, &c.

RAnimez aujourd'hui, nos languiſſans concerts,
Répandez, Dieu des vers,
Pour la Princeſſe ici de vos feux l'influence;

Et faites célebrer le Jour de ſa Naiſſance,
Par mille chants divers.

Eloignez, pour ce jour, éloignez de ces lieux
Les momens ennuyeux
Que ſon abſence ajoûte à notre inquiétude,
Et rendez aux ſouhaits de notre ſolitude
L'éclat de ſes beaux yeux.

Autre Air.

MUSE! chantons un peu plus bas,
Pour ces grands Airs nous n'avons pas
D'haleine,
Ni des Gens d'Operas
La voix hautaine.

Mais plutôt, ne diſons plus mot:
J'entens le concert de Chaliot;
Silence!
Sejour, dont l'heureux lot
Eſt ſa préſence.

A Poiſſy, près de Saint-Germain;

Pour la Princeſſe, tout eſt plein
De zele ;
Chaque Sœur en Serein
Chante pour elle.

On chante ſon nom juſqu'au Pee;
Quoique tels Oiſeaux ayent le bec
Sauvage,
J'aprouve leur reſpect,
Non leur ramage.

Des Loges juſques à Maiſons,
Chaque Berger des environs,
Aprête
Et Danſes & Chanſons
Pour cette Fête.

Chantons, Nymphes de cette Cour !
Dans nos chants célebrons ce jour
Sans ceſſe,
Chantons juſqu'au retour
De la Princeſſe.

A ces mots B. . . . prit ſon ton

Et fit, touchant comme Apollon,
Sa Lyre,
Les couplets de Chanſon
Que je vais dire.

Air : Climat doux & paiſible.

ORnement de votre âge,
Objet de nos chants,
Recevez l'hommage
De notre humble encens;
Ce jour vous vit naître,
Chaque autre a vû creſtre
Vos attraits charmans.
Ah ! faut-il que l'abſence
Nous vienne arracher
De votre préſence
Le charme ſi cher !
Redonnez à ces lieux
Adorable Princeſſe !
Ce bien précieux;
Sans vous la triſteſſe
Y regne ſans ceſſe
Tout eſt ennuyeux.

AUTRES COUPLETS DE MADEMOISELLE B. L'AINE'E.

Sur l'Air : O gay lon là.

NOs forêts, nos campagnes
Et nos ruiſſeaux,
M'ont vûë & mes Compagnes,
Dire aux oiſeaux
Hôtes de nos bois! tour à tour
Celebrez ce jour;
Tout vous répondra *O gay.*

Au travers de la plaine
Roulant ſes flots,
La Nymphe de la Seine
Chanta ces mots :
Naïades! qui formez ma Cour,
Celebrez ce jour;
Tout vous répondra *O gay.*

Duval & de Carriere

Nymphes & Dieux,
Qui vîtes en Portiere
Briller ſes yeux,
Et vous, Bergeres d'alentour,
Chantez l'heureux jour
Qui nous la donna. *O gay.*

Berger! dont la conſtance
Brille en ces lieux,
Celebrez ſa naiſſance
De votre mieux:
Pour elle, exercez votre voix;
Au moins cette fois
Flore écoutera. *O gay.*

Nous qui ſçavons la route
De l'Hélicon;
Nous qu'ici l'on écoute,
Tendre Hamilton!
Chantons, vous & moi, tour à tour,
Ce celebre jour,
Tout nous répondra *O gay.*

COUPLETS
POUR UNE CHANSON
A DANSER.

CHANTONS le retour de Flore,
Les Zephirs, & le Printemps,
Et le Dieu du jour encore,
Qui nous inſpire des chants ;
Accourez, Nymphes! Bergeres!
Bergers! Joignons dans ces lieux
A nos danſes ordinaires,
Nos Airs les plus gracieux.

Venez, Hôtes des boccages,
Sur les rives du Madon
Repeter dans vos ramages
Chaque couplet de Chanſon!
Accourez, Nymphes, &c.

Venez, jeux! ris! innocence!
Graces! donnez-nous vos mains,

Mais fuyez de notre danſe,
Satyres trop libertins,
Accourez, Nymphes, &c.

Sur l'émail de nos prairies,
Que nos troupeaux bondiſſans,
Quittant les rives fleuries,
Soient attentifs à nos chants;
Accourez, Nymphes, &c.

Beautez, qui de Sainte-Mânne
Habitez l'heureux Palais?
Dont chacune a de Diane
La ſageſſe & les attraits;
De ces lieux où l'on revere
Et la Sainte & vos appas;
Sortez, & ſur la fougere,
Honorez nos chants, nos pas.

Mais qui paroît dans la plaine?
Eſt-ce l'enfant de Venus?
Eſt-ce un Prince de Lorraine?
Paré des Traits de Phœbus?

Accourez, Nymphes! Bergeres!
Venez repaître vos yeux
De ſes graces ſingulieres
C'eſt le Sang des Demi-Dieux.

Content de voir que tout l'aime,
Et ſans vouloir d'autre encens,
Il vient ſe méler lui-même
A nos plaiſirs innocens.
Accourez, Nymphes! Bergeres!
Venez offrir dans ces lieux
De vos cœurs les vœux ſinceres,
Au Sang de nos Demi-Dieux.

Au doux ſon de nos muſettes,
En formant des pas legers,
Animons nos chanſonnettes
Par les noms de nos Bergers;
Sans craindre la médiſance,
A couvert de tous ſes traits,
Un cœur armé d'innocence
Oſe dire tels ſecrets.

Philis dit, d'un Berger tendre
Chaque Bergere a fait choix :
L'une aime Hylas ; l'autre Alcandre ;
Moi, le beau Berger FRANÇOIS.
Venez, Bergers & Bergeres !
Chanter ce nom tour à tour :
Chantez Nymphes Boccageres !
Un des freres de l'Amour !

Eſt-ce un vœu ? Vers ce rivage
Qui conduit ſes pas heureux ?
A ce vœu rendons hommage ;
Au Prince offrons d'autres vœux.
Accourez Nymphes ! Bergeres !
Venez offrir dans ces lieux
De vos cœurs les vœux ſinceres,
Au Sang de nos Demi-Dieux.

AUTRE.

IL faut qu'un homme, en un mot,
Soit bien ſot,
Pour ſe brouiller avec elle ;
Elle que le Dieu d'amour
Mit au jour,
Pour rendre un Amant fidele.

Quand Laure à ſes yeux s'offrit,
Il la prit
Pour l'Amante de Céphale;
Ou celle que le Printemps
Dans nos champs,
Peint d'une fraîcheur égale.

Ici, notre Voyageur,
Par malheur!
S'endormit comme une bête:
Car en bûvant leur ſanté
Nos beautez
Lui firent tourner la tête

Si chez nous quelque Cenſeur
Ou Railleur
De ces Vers vouloit médire,
Il n'auroit pas tort, je crois,
C'eſt de quoi
Il eſt bon de vous inſtruire.

Lorſqu'on fit cette Chanſon,
Apollon,
Sur Pégaſe étoit en nage;

Car entre nous, ces Couplets
Furent faits
Le jour du dernier orage.

On rime mal, quand dans l'air,
Chaque éclair
Semble menacer la Terre ;
Au ſacré Mont, docte Sœur
Meurt de peur ;
Au moindre éclat de Tonnere.

Sur l'Air : Climat doux & paiſible.

QUELLE aimable ſaillie
Dans tes chants divers !
Si-tôt que Thalie
M'eût chanté tes vers,
Je crus que d'Orphée,
D'Horace, ou d'Alcée,
J'entendois les airs.
Tu renouvelles en Flandre
L'heureuſe Chanſon
Que Phœbus ſçut t'apprendre
Au champs de Maron ;
Mais avant qu'Orion

Ait inondé la plaine
Et noyé Cambron ;
Aux bords de la Seine,
Viens rendre ta Reine ;
Reviens Capiſtron !

Autre ſur l'Air : Ah ! mon mal, &c.

QUEL caprice vient ranimer
La fureur qui me fait rimer !
Si l'on me faiſoit enfermer,
On me rendroit juſtice.
Ah ! mon mal ne vient que d'aimer
L'adorable Varice.

Dans nos bois & dans nos hamaux,
Phœbus s'offre tout à propos ;
Lorſque j'oſe conter mes maux
A la Beauté que j'aime,
Il m'inſpire des chants nouveaux,
Et fait les Vers lui-même.

D'autres auroient cent mille appas,
Mille fleurs naîtroient ſous leurs pas ;
Le Dieu des Vers n'en fournit pas,
Si l'amour n'eſt propice.

Ah ! j'en trouve ſans embarras
Quand je chante Varice.

Oui, quand je chante vos attraits,
Dans chaque Stance que je fais,
L'Amour ſemble mêler les traits
De ſon ardeur extrême ;
Ecoutez ces derniers Couplets,
Et jugez-en vous-même.

Vous de mes vœux l'unique choix !
Vous de qui les hôtes des bois
Ont appris le nom par ma voix !
Vous fûtes la premiere
Dont mon cœur ait ſuivi les Loix,
Vous ſerez la derniere.

Mais l'amour a beau m'enchanter,
Apollon a beau me tenter ;
La crainte de vous tourmenter
Par ma perſéverence,
Me dit qu'il ne faut plus chanter,
Et m'impoſe ſilence.

Vous qui ſçavez tout enflammer!
Non, je ne veux plus vous nommer;
Mon cœur ſçaura s'accoutumer
A cacher ſon martyre;
Et ſans ceſſer de vous aimer,
Ceſſera de le dire.

Ecos! rochers! charmans ruiſſeaux!
Vous à qui je conte mes maux,
Ne dites pas mal à propos
Pour qui mon cœur ſoupire;
Taiſez-vous, ſauvages écos!
N'allez pas le redire.

Sombre retraite des forêts
Que j'attendris par mes regrets!
Vous, qui de mes tourmens ſecrets
Etes dépoſitaire!
Taiſez-vous, ne dites jamais
Que je brûle pour Laire.

Autre ſur l'Air : O gay lon là.

QUELLE douleur mortelle
Dans Saint-Germain,
Augmente & renouvelle
Notre chagrin !
Deux des Graces vont à grand train
Prendre leur chemin
Vers Alcantara. *O gay.*

Beaux lieux où la Nature,
Efface l'art !
Lieux où la beauté pure
Regne ſans fard ;
Vos attraits ſont ſur leur départ
Chacun y prend part,
Chacun en mourra. *O gay.*

Le départ de Manette
Pour nous fatal,
Nous ôtant Henriette,
Double ce mal ;
Car l'amour montant à cheval

Pour le Portugal
D'icy partira. *O gay.*

Sur ſon cheval en croupe,
La larme à l'œil,
Amans ſuivront par troupe,
Tous en grand deüil;
Des autres un très-piteux recueil
Bien-tôt au cercüeil
Doucement ira. *O gay.*

Belle & ſage Varice,
Charme des yeux!
Qu'un ſort pour nous propice
Garde en ces lieux,
De votre air noble & gracieux
L'éclat précieux,
Chez nous brillera. *O gay.*

LES SIX VISAGES.

Sur l'Air : Lanturelu.

QUEL ſoudain caprice
M'excite à rimer!

Eſt-ce encore Varice
Qui vient ranimer
Un Talent frivole, dont on eſt ſi rebattu,
Lanturelu.

C'eſt par habitude,
Que le plus ſouvent,
Dans la ſolitude,
On rime en révant;
Rimons donc encore; mais rimes ne montrons plus.

Vous, Troupe brillante!
Beautez de ces lieux!
L'objet que je chante
N'eſt pas, vos beaux yeux;
C'eſt un objet rare, que ce Carnaval j'ai vû.

Près de la fontaine
Du docte Troupeau,
Reſtez Melpomene,
Reſtez-y Clyo,
Votre chant ſublime nous eſt ici ſuperflu.

Mais vous, tendre Muſe,
Vous, par qui Manto
Tout Paris amuſe,
Joignez, Erato,
Dans ce Vaudeville, votre voix avec nos Luths.

Prête-nous Coulange,
Prête-nous la voix,
Dont, à ta loüange,
Tu ſçus autrefois
Tracer la figure du nez de l'Abbé Teſtu.

Que ſert ce langage?
C'eſt bien ſe mocquer,
Dans un tel ouvrage,
D'aller invoquer,
Où Muſe, ou muſette pour un conte biſcornu.
Lanturelu.

De certains viſages
Au nombre de ſix,
De leurs équipages,
Et de leurs habits;

Voulez-vous l'hiſtoire, la voici par le menu.

Galans à la file,
Se ſuivant de près,
Font d'un air agile
Pas de menüets;
De beaux nœuds d'épaule leur mérite eſt ſoutenu.
Lanturelu.

Pour les broderies,
C'eſt un embarras,
Dont leurs Seigneuries
Ne ſe chargent pas,
Et de pierreries on eſt ici revenu.

Soit ou blonde, ou brune,
Chacun pour le Bal,
Choiſit ſa chacune,
Sans ſonger à mal,
D'une reverence ce Choix étant prévenu,

Rarement refuſe
Celle qu'on choiſit;
Dansour d'une excuſe

Seroit interdit ;
Mais que fait-il d'elle, quand ſa main il a reçu ?

Il vous la promene
Toujours en danſant,
Puis vous la ramene
S'aſſeoir en ſon rang ;
Et s'en va lui-même, tout comme il étoit venu.

Lanturelu.

Chaque Nymphe faite,
Comme ſi l'Amour
Eût à ſa Toilette
Préſidé ce jour,
Va jetter œillade à ſon Danſeur éperdu.

Outre ſa parure,
Elle trouve bon
De porter fourrure,
Qu'on nomme manchon ;
Car, ſans cet article, Bal ſeroit interrompu.

C'eſt par privilége
Que dans ce Palais,

En tout temps la neige
Couvre leurs attraits ;
Mais ſur cette neige, que vient faire le fiſchu ?

Manette ſans peine
Auroit ce jour-là
Paſſé pour la Reine
Qui vint de Saba ;
Salomon le Sage, au change n'eût rien perdu.

Lanturelu.

La belle Varice,
Là, comme en tous lieux,
Quoique ſpectatrice,
Enchantoit les yeux :
Près d'elle des Graces l'eſcadron s'étoit rendu.

On voyoit près d'elle,
Mais un peu trop près,
De beauté nouvelle
Les naiſſans attraits ;
Près de telle Mere, tout éclat eſt confondu.

La divine Flore

Charmoit en danſant,
Et l'aimable Laure
Danſoit en charmant :
Au lit notre Infante d'un rhume avoit l'œil battu
Lanturelu.

Lorſque la Déeſſe
Des tendres appas
Vit de la Princeſſe,
Son Fils ſur les pas,
Deſormais, dit-elle, adieu la Cour de Venus.

Adieu l'aſſemblage
Des ris & des jeux !
Adieu cet hommage !
Adieu tous ces vœux
Dont jadis mon Temple recevoit l'humble tribu.

Du haut de la tête
Juſques au ſoulier,
Aimable Henriette,
Un certain Belier
Vous vit ſi bien faite, que ſon cœur en fut ému.

Charmante Comteſſe !

A ces

A cet Opera,
Cupidon ſans ceſſe
Qui vous admira,
De ſes traits lui-même, vous lorgnant s'étoit
feru. *Lanturelu.*

Filles de mémoire,
Laiſſons ce diſcours,
Et de notre Hiſtoire
Reprenons le cours;
C'eſt la mer à boire qu'en appas leur revenu.
Lanturelu.

A Dieu ſix viſages!
Pour qui, de Couplets,
Je remplis ſix pages
En badinant; mais
Le cheval Pegaſe en eſt tout las & fourbu.
Lanturelu.

CHANSON A BOIRE.

Sur l'Air : Du voyage à Warty.

D'Abord que l'on fut parti
Pour Warty,

Couplets je me mis à faire,
Chantant le long du chemin
Ce refrein :
Je meurs pour la belle Laire.

Tout parloit de ſes attraits.,
Les forêts,
Les rochers, l'air, & la Terre
Le matin étoit riant,
Et le chant
De chaque oiſeau nommoit Laire.

Je répondis aux oiſeaux
Par ces mots ;
La Déeſſe de Cythere,
Ni de l'Aurore le tein
Au matin
Ne ſont rien auprès de Laire.

M'étant mis à ſoupirer
Et pleurer,
Voyant les Tours de Nanterre,
Ciel ! diſois-je, quel ennuy !
D'aujourd'hui

Je ne verrai donc plus Laire.

Voyant un moulin à vent
Triſtement,
Tourner de façon vulgaire,
Tournez, lui dis-je ſans fin,
Sot moulin,
Comme moi, les yeux ſur Laire.

Rencontrant près d'un bourbier
Un Courrier
Plus preſſé qu'à l'ordinaire,
Je dis, prenant du Tabac,
Polignac
Sans doute l'envoye à Laire.

Courrier, dis-je, tout botté,
Tout crotté,
Pour mettre fin à la guerre,
Portez-lui tous ces paquets;
Car la paix
Dépend des regards de Laire.

Sur la hauteur d'Ecoüan
Le Dieu Pan
Me dit, Tais-toi, témeraire!
Ne chante plus dans ces lieux;
Car les Dieux
Y viennent chanter pour Laire.

Oui, Phœbus Dieu des concerts
Et des vers
Y raſſemble d'ordinaire
Les Habitans de ces bois,
Et nos voix
Célebrent le nom de Laire.

Luſarche a l'air d'un ſéjour
Où l'Amour
Ne regne pas, ni ſa Mere;
Mais d'amours il fut tout plein
Au refrein
Qui nommoit la belle Laire.

Ayant, près de Chantilly,
Recueilli
Ce que je venois de faire;

Fy ! m'écriay-je tout bas :
Quel fatras !
Quels chants pour la belle Laire.

Forêts ! jardins enchantez !
Vos beautez
N'ont rien d'égal ſur la terre ;
Mais vous êtes ennuyeux
A mes yeux,
Eloigné des yeux de Laire.

Vos caſcades, vos canaux,
Vos ruiſſeaux
Ne ſont rien qu'une miſere,
De ces pleurs au prix des flots,
Que mes maux
Me font verſer loin de Laire.

Voyant de loin trois pilliers
Meurtriers,
Monument patibulaire ;
J'y voulus finir le cours
De mes jours,
Me trouvant ſi loin de Laire.

Et voici le Teſtament
Qu'en mourant,
J'avois dreſſé ſans Notaire ;
Je laiſſe aux tendres Amans
Mes Tourmens
Et ma conſtance pour Laire.

D'un éclair près de Clermont,
Le feu prompt,
Suivi d'un coup de tonnerre,
Me parut moins dangereux
Que les feux
Que lancent les yeux de Laire.

Tout redouble mon ardeur,
Et mon cœur
De ſon mal ne peut ſe taire ;
D'amour il ſera rôti
A Warty,
S'il brûle en chemin pour Laire.

CHANSON A BOIRE.

ſur l'Air : Du voyage à Warty.

PRenons tous le verre en main,
Saint Martin
Fait chanter, & boire, & rire ;

Que chacun faſſe un couplet
Pour l'objet
Qui le tient ſous ſon empire.

Mais il faut pour y penſer,
Commencer
Par le Dieu de la Vendange;
A table, le bon Baccus
Et Venus
Sont d'un aimable mêlange.

Ah! qu'à mon gré, ce vin frais
A d'attraits;
Sa ſéve eſt plus ſouveraine
Pour animer nos concerts
Et nos vers,
Que toute l'eau d'Hypocrene.

Par lui, les jeux & les ris,
Et le fils
De la Reine de Cythere,
Ont la nuit dans nos repas
Des appas,
Que le jour ne connoît gueres.

Il fait voir cent nouveautés
Aux beautés
De la Nymphe qu'on adore ;
Il fait pour chanter ſon nom,
Qu'Apollon
Semble s'en mêler encore.

A voir briller ce doux jus,
C'eſt Venus
Des Graces environnée ;
C'eſt Flore, & ſes agrémens
Au Printemps,
Où Laure toute l'année.

Alors Abraham le Noir,
Sans s'aſſeoir,
Fit un Couplet Moſcovite,
Diſant d'un tendre infini,
Mahony,
Tout à vous aimer m'invite.

Voit-on aux plus belles fleurs
Des couleurs
Que votre fraîcheur n'efface ?

La neige même, entre nous,
Près de vous,
Eſt moins blanche que ma face.

Autre ſur l'Air : Ah ! petite Brunette

REPENTIR.

MUSE ! je me dédis
D'un ſerment témeraire ;
Je me rends, & j'obéïs
Au bel Aſtre qui m'éclaire ;
Mais en faveur de Laire
Ranimez mes écrits.

Aux bords de l'Hélicon,
Aux rives du Permeſſe,
Muſe ! celebrez ſon nom,
Ses attraits, & ma tendreſſe ;
Qu'on les chante ſans ceſſe
Dans le ſacré Vallon.

L'éclat des nouveaux lys
Semble étallé ſur elle ;
En ſortant des flots, jadis,

Venus n'étoit pas ſi belle ;
Ni lorſque l'immortelle
Charma le beau Paris.

Chez elle eſt des attraits
L'éternel aſſemblage ;
Pour l'Amour ſont faits exprès
Son air noble & ſon viſage ;
Mais ſon cœur trop ſauvage
Ne l'écouta jamais.

Le brillant Dieu du jour
Achevant ſa cariere ;
Lui dit, brillons tour à tour ;
C'eſt aſſez de la lumiere,
Qui ſort de ta paupiere
Juſques à mon retour.

Pour Mademoiſelle B.

Sur l'Air : Mes yeux m'ont ſoumis un Amant.

PHœbus ! au lieu de mes accens,
Pour Henriette fais des chants
Toi-même !

Ce n'eſt plus mon encens
Que la Nymphe aime.

Elle a la taille de Cypris,
D'Hebé ces graces & ces ris
Qu'on vante;
Enfin, hors ſes mépris,
Tout en enchante.

Jadis pour elle à Montpellier,
Soupiroit un tendre Belier;
Mais Laire.
Lui feroit oublier
Toute la Terre.

Autre ſur l'air : Quand il eſt dans la riviere.

C'Est cet objet pour qui Phœbus m'inſpire;
C'eſt elle enfin, pour qui mon cœur ſoupire;
Mais
Amour ! c'eſt à vous à dire
Le reſte de mes ſecrets.

Chantez Oiſeaux dès la naiſſante Aurore
Chantez ſon nom toute la nuit encore,

Mais

Dites-lui que je l'adore,

Ou bien ne chantez jamais.

Doux Roſſignols, hôtes de ce boccage,

Dans vos concerts rendez-lui votre hommage;

Mais

Mêlez à votre ramage,

Mêlez ces nouveaux Couplets.

Pour Madame la Comteſſe deF....

Sur l'Air : Jeunes Zephirs.

LE tendre Amour, les Graces, le Silence!
Rangez au tour de votre Claveſſin,
Belle Comteſſe! y ſuivent votre main;
Si vous vouliez plus nombreuſe audiance,
Vous y verriez bien-tôt toute la France

Quand des neuf Sœurs la Troupe entiere unie
Pour les Concerts qu'ordonnoit Apollon,
Se raſſembloit dans le ſacré vallon,
Leur chants divins avoient moins d'harmonie,
Moins d'agrémens avoit leur ſymphonie.

Quel jeu brillant ! que ce toucher eſt tendre!
A ces accords, quel doux ſaiſiſſement !
Gardons nos cœurs de cet enchantement ;
Mais il faudroit pour pouvoir s'en d'effendre,
Ne vous pas voir, ou ne pas vous entendre.

Sur des Vers nouveaux qu'on a faits ſur les Dames de la Ville & du Château.

Sur l'Air : Mon Mari s'en eſt allé.

POUR les Nymphes de la Ville, on rime de plus belle,
Et celles de la Maiſon,
Ont fait naître une Chanſon
Nouvelle. *nouvelle nouvelle.*

De nos deux jeunes beautés, Admirateurs fideles,
Bergers, n'allez pas tenter
L'avanture de chanter
Pour elles.

Laiſſez au Dieu des Concerts l'honneur d'un ſoin qu'il aime ;

Pour les loüer, Apollon,
A mon gré n'eſt pas trop bon
Lui-même.

De la charmante Laire nos Vers ne ſont pas dignes;
Rien n'égale ſa fraîcheur;
Et ſa gorge a la blancheur
Des Signes.

A cela l'on peut juger qu'elle eſt faite tout comme
Celle ſur le Mont Ida,
A qui Paris accorda
La pomme.

Phœbus! ſi vous aviez vû Nymphe de ce modéle,
Vous auriez abandonné
La pourſuite de Daphné,
Pour elle.

Déja, jeune Mahony, l'on vous voit ſi brillante,

Qu'on vous prend à Saint-Germain
Pour cette étoile au matin
Naiſſante.

C'eſt cette étoile du jour, qui précede l'Aurore ;
C'eſt cette étoile, qu'au ſoir,
En vous nous croyons revoir
Encore.

A voir vos jeunes attraits, l'Amante de Zéphire,
Quand ſa ſaiſon reviendra,
Du Printemps vous cedera
L'empire.

Au digne objet de nos vœux, rendons icy juſtice ;
Jamais rien n'effacera,
Jamais rien n'égalera
Varice.

On lui trouvera par-tout l'éternel art de plaire ;
Elle paroîtra toujours

Des Graces & des Amours)
La Mere

J'ornai mes premiers Couplets de ſa brillante image ;
Comme du premier encens,
Qu'elle ait de mes derniers chants
L'hommage.

Nous avons d'autres Beautez dignes, que ſur ſa lyre
Phœbus en diſe du bien ;
Cela ne lui coûte rien
A dire.

Il n'appartient qu'à lui ſeul de prendre un ton ſublime
Pour les chanter dignement ;
Quant à moi, très-humblement
Je rime.

POUR LES NYMPHES DU CHATEAU

En habits de chaſſe.

Sur l'Air : De Joconde.

QUI cauſe au fonds de nos forêts
Cet éclat de lumiere ?
Le Dieu du jour vient-il exprès
Y fournir ſa carriere ?
Non, ſans rien emprunter des Cieux,
Pour un ſi beau ſpectacle,
La Troupe qu'on voit en ces lieux
Fait ſeule ce miracle.

Pour Mademoiſelle B.....

Sur le même Air.

D'UN nom fameux pour les Beautez
Vous ſoutenez la gloire ;
La vôtre va de tous côtez
De victoire en victoire :
Si vous alliez vous mettre en train
De faire des conquêtes,
Dieu ! que vous feriez de chemin

Dans l'état où vous êtes.

Dans cet aimable ajuſtement,
Qui peut ſuivre vos traces ?
Votre taille & votre agrément
Sont l'ouvrage des graces ;
La liberté ſe défend mal,
En vain l'on prend la fuite,
Quand mille appas ſont à cheval,
Et l'Amour à leur ſuite.

Pour Mademoiſelle S....

ſur le même Air.

Avec l'habit & la beauté
D'une jeune Amazone,
Auriez-vous bien la cruauté
De n'épargner perſonne ;
Si vous bleſſez en vous voyant,
Au moins dans la pourſuite
Vous ne tirez pas en fuyant,
Et vous n'êtes point Scyte

L'Amour ſe mocque des égards,
Et pour vous, belle Brune,

Il laiſſe à vos jeunes regards
Le ſoin de leur fortune ;
Si ce qu'on dit ſe trouve vrai,
Vous lui ferez connoître
Que vos yeux pour leurs coups d'eſſay
Sçavent des coups de Maître.

Pour Madame Bidle.

ſur le même Air.

BIDLE, vous ne fûtes jamais
Si belle & ſi brillante !
Quel charme rend à vos attraits
Leur fraîcheur éclatante ?
Si par hazard du Dieu d'Amour
C'étoit par la puiſſance,
Pour lui n'auriez-vous pas un jour
Quelque reconnoiſſance ?

Pour Mademoiſelle H.....

ſur le même Air.

DEs mérites les plus vantez
Aucun ne vous efface,
Et l'air dont vous nous enchantez
Eſt bien de votre race ;

Dans ce nouveau déguiſement,
Qui redouble vos charmes,
Inſenſible eſt qui ſe défend
De vous rendre les Armes.

AUTRE

A Madame la D. de .....

ſur l'Air : De Joconde.

POurquoi vous offrir à nos yeux
Si brillante & ſi belle ;
L'éclat qui vous ſuit en tous lieux
N'eſt pas d'une mortelle ;
L'amour emprunte vos attraits
Pour faire des conquêtes,
Et laiſſe repoſer ſes traits
Dans les lieux où vous êtes.

Avoir l'eſprit d'un agrément
Digne de ſa figure :
Poſſeder ſans entêtement
Ces dons de la nature ;
Meriter un tendre ſecret,
Sans le daigner entendre,
B..... voila votre portrait,

On ne peut s'y méprendre.

AUTRE.

Pour Madame la Princeſſe de C...

Sur l'Air : Dieux des enfers.

DIEUX Immortels !
Soyez enfin propices !
En vain vos Autels
Fument de ſacrifices ;
Pour ſauver les beaux yeux
d'une Mortelle,
Amour deſcends des Cieux ;
C'eſt ta querelle ,
Sans elle & ſes appas
Tu n'es rien ici-bas.

CHANSON

Sur l'Air : Mon Mari s'en eſt allé, &c.

CELLE qu'adore mon cœur, n'eſt ni brune ni blonde ;
Pour la peindre d'un ſeul trait,
C'eſt le plus charmant objet
Du monde. *du monde du monde.*

Cependant de ſes beautez le compte eſt bien facile ;

On lui voit cinq cens appas,

Et cinq cens qu'on ne voit pas,

Font mille.

Sa ſageſſe & ſon eſprit, ſont d'une main céleſte ;

Mille attraits m'ont informé

Que les Graces ont formé

Le reſte.

Du vif éclat de ſon tein, qu'elles couleurs ſont dignes ?

Flore a bien moins de fraîcheur,

Et ſa gorge a la blancheur

Des Cygnes.

Elle a la taille & les bras de Venus elle-même.

D'Hébé la bouche & le nez,

Et par ſes yeux devinez

Qui j'aime.

POUR

MADAME LA PRINCESSE DE VERMANDOIS.

Sur l'Air : De Joconde.

SI Flore au milieu des plaiſirs
Dans ſa fraîcheur nouvelle,
Abandonnoit les doux zephirs
Pour me rendre infidelle,
Si les trois Graces à la fois
S'offroient à mon ſervice,
Ce ſeroit pour Vermandois
Trop peu du Sacrifice.

Son tein d'un éternel printemps
Eſt la brillante image,
Mille attraits, tour à tour naiſſans
Regnent ſur ſon viſage ;
Les charmes au plus haut degré
Sont répandus ſur elle ;
Mais elle eſt encore à mon gré
Plus touchante que belle.

Pour Mademoiſelle B.....

Sur l'Air : Le Grand Condé.

TOujours preſente à mon idée,
Vous ſeule l'avez poſſedée ;
Il n'eſt rocher d'aucun renom,
Dont l'écho fidelle répéte,
A Fontainebleau d'autre nom
Que votre nom belle Henriette.

Après une cruelle abſence,
Me flattant que votre préſence
Me dût rendre moins malheureux,
Je vous retrouve plus aimable,
Et ne ſens redoubler mes feux,
Que pour être plus miſerable.

CHANSON

Sur l'Air : Ma raiſon s'en va bon train.

MOmens exempts de chagrin,
Reſſource de S. Germain !
Si dans cette Cour,
Pendant tout le jour,

On

On ſe meurt de triſteſſe,
Quand la nuit arrive à ſon tour,
On boit à ſa Maîtreſſe. (*bis*)

AUTRE
Pour Mademoiſelle Midelton.

ſur le même Air.

QUi voit Flore en ſa ſaiſon,
Voit la belle Midelton.
Le Ciel qui la fit
Lui mit dans l'eſprit
L'exemple de ſa mere ;
Mais par malheur lui défendit
Les penchans de ſon Pere.

LES
NYMPHES DE SAINT-GERMAIN
SE BAIGNANT.

Sur l'Air : De Joconde.

L'Aſtre du jour ſur ſon déclin
Deſcendoit vers l'Eſpagne,
Quand nos Aſtres de Saint-Germain
Se mirent en campagne.
Les Graces marchoient ſur leurs pas,

Zéphire étoit leur guide ;
La Seine reçut leurs appas
Dans ſon empire humide.

POUR
Madame la Comteſſe de ....,

ſur le même Air.

LA terre parut de nouveau
Brillante de lumiere,
Quand C...., au ſortir du bâteau
Se mit dans la riviere ;
Voilà l'immortelle Junon,
Dit la Nymphe étonnée !
Zéphire lui répondit : non,
C'eſt des Graces l'aînée.

POUR
Madame la D..... de ....,

ſur le même Air.

IRis paroiſſant ſur les bords
De la tranquille Seine,
Pour recevoir tant de tréſors,
L'eau monta vers la plaine ;
Les Naïades ſous leurs roſeaux
Se diſoient à la ronde :
C'eſt Venus qui renaît des flots

Pour enflammer le monde.

Pour Madame Bidle.

ſur le même Air.

CHarmante Bidle, apprenez-nous
De grace, l'avanture,
Où Neptune charmé de vous
Retint votre parure ?
Cet ornement à ſon avis
Vous eſt peu néceſſaire ;
Car moins vous porterez d'habits,
Mieux vous ſerez pour plaire.

Pour Mademoiſelle St.....

ſur le même Air.

ST.....! vos charmes en repos
Se tinrent au rivage ;
Au ſein de ces paiſibles eaux
Craignoient-ils le naufrage ?
Elle a bien fait de vous garder
La rive fortunée ;
C'étoit trop que tout hazarder
Dans la même journée.

Pour Mademoiſelle B.....

ſur le même Air.

LA Mere d'Amour s'arrêtant,
Auprès de tant de belles,

Vit un objet plein d'agrément
Briller au milieu d'elles.
La Déeſſe dit à ſon fils,
La voyant ſi parfaite :
C'eſt Amphitrite, ou bien Thétis,
Ou la jeune Liſette.

CHANSON

Sur l'Air : Sont des Pois, &c.

UN Corbeau
Chantoit dans un boccage,
Un Chameau
L'écoutoit près de l'eau, (*bis*)
Du Corbeau
Le ramage
Ne plaiſoit point au Chameau ;
Du Chameau
Le viſage
Ne plaiſoit point au Corbeau.

Votre chant,
Lui dit le Dromadaire,
Franchement
Me paroît ennuyant ; (*bis*)
Depuis quand,
Mon compere,
Dit le Corbeau, depuis quand ?
Depuis quand

Dromadaire,
Vous connoiſſez-vous en chant ?

C'eſt du jour,
Lui dit Don Dromadaire,
Qu'à la Cour
Vous chantez tour à tour (*bis*)
Votre amour,
Votre Laire,
Votre Laire & votre amour ;
C'eſt du jour
Qu'à la Laire,
Un plus heureux fait la cour.

C'eſt du temps
Que Madame Varice
Dans vos chants
Fait rire les paſſans ; (*bis*)
Il eſt temps
Que gué iſſe
Un Amant qui court les champs ;
Il eſt temps
Que finiſſe
Sa tendreſſe ou bien ſes chants.

Cet Amant
Diſoit à ſa Déeſſe,
Cet Amant

Diſoit en ſoupirant : (*bis*)
Quel tourment,
Ma Déeſſe !
Ma Déeſſe, quel tourment !
Quel tourment !
Quand on laiſſe
Ce qu'on aime tendrement !

Quel chagrin
Va cauſer votre abſence !
Car demain
Je quitte Saint-Germain ; (*bis*)
Dès demain
Ta ſouffrance,
Dit-elle doit prendre fin ;
En chemin
La potence
T'offre un remede certain.

Juſqu'icy,
Graces à vous, Comteſſe,
Juſqu'icy,
Nous avons réuſſi. (*bis*)
Grand mercy,
Ma Comteſſe,
Ma Comteſſe, grand mercy :
Juſqu'icy
La Tygreſſe
Ne m'eſt plus rien, Dieu-mercy.

Mais en vain
Madame Pichioline !
Mais en vain
Se révolte Antonin ! (*bis*)
L'air divin
De ſa mine,
De ſes regards l'air ſerein,
Tout enfin
Détermine
A l'aimer juſqu'à la fin.

Sur cet Air
Pour les Vers indocile,
Sur cet Air,
Le moyen de rimer ! (*bis*)
Sur cet Air,
Vaudeville,
Vaudeville ſur cet Air,
Sur cet Air
Difficile,
Vaudeville coûte cher.

Mais pour vous
Notre illuſtre Princeſſe !
Mais pour vous
Phœbus facile & doux (*bis*)
Vient chez nous
Du Permeſſe,

Du Permeſſe vient chez nous ;
Plus que tous
Il s'empreſſe,
Quand il faut rimer pour vous.

Vos attraits
Sur l'Air le plus ſauvage,
Vos attraits
Font naître des Couplets ; (*bis*)
Ces forêts,
Ce rivage
Que Phœbus inſpire exprès,
Nous ont fait
Au langage
Dont il chante vos attraits.

Pour Madame de.....

Sur l'Air : Climats doux & fertiles.

DAns la cour de Cythere,
L'autre jour Venus
Ennuyée de plaire,
Fut trouver Baccus ;
Le Dieu de la Treille
Vuidoit la bouteille
Alors chez Comus ;
Entre les pots, les taſſes,
Auprès d'un jambon,
La Reine des Graces

Se mit ſans façon ;
Et trouvant le vin bon ,
Vrayment , dit la Déeſſe ,
Cet Anacréon
Qui chantoit en Grece
Le vin, la tendreſſe ,
Avoit bien raiſon.

Peut-on trouver étrange
Que quelques mortels
Pour cet heureux change
Quittent nos Autels ?
Dieu de la Vendange ;
Ta douceur les venge
Des cœurs trop cruels ;
Trop heureux qui s'y range ;
Et goûte à ſon tour
Le charmant mêlange
Du vin , de l'amour !
O vous , Amans-parfaits !
Qui pour Beautez cruelles
Faites vingt Couplets ,
Réchauffez les Belles
Qui vous ſont rebelles
Avec le vin frais.

AUTRE

Sur le même Air.

D'Un objet où les Graces,
L'eſprit, la beauté
Ont choiſi leurs places,
Bûvons la ſanté ;
D'Hébé l'immortelle
Tout retrace en elle
L'éclat enchanté ;

C'eſt cet air de jeuneſſe
Qui charmoit les Dieux,
Quand l'autre Déeſſe
Verſoit dans les Cieux
Leurs vins précieux.

Et pour l'orner encore,
Sur ſon tein renaît
L'éclat de l'Aurore,
La fraîcheur de Flore ;
Devinez qui c'eſt ?

POUR LE ROY
LA
PRINCESSE D'ANGLETERRE,

Et les Dames de leur ſuite, au ſecond voyage de Pontalie, & par leur ordre.

ſur l'Air : Le Grand Condé terrible en guerre.

ENtreprendre encore ces huit Fées,
Que huit Couplets avoient chantées,
Et de nouveau les encenſer,
Apollon même avec ſa Lyre,
S'il avoit à recommencer,
A peine y pourroit-il ſuffire.

En vain mes chants de chaque Belle
Avoient fait un portrait fidelle ;
Tout cela pour rien n'eſt compté,
Il faut rentrer dans la carriere ;
Mais tant d'éclat & de beauté
Ne m'offrent que trop de matiere.

Chantez, Nymphes, Chantez Naïades,
Faunes, chantez ; chantez, Dryades ;

Préparons de nouveaux concerts ;
Mais dans cette Fête ruſtique,
Prenons bien garde au choix des Airs
Qui formeront notre muſique.

Célebre & merveilleux Coulange,
Quittez & l'Euphrate & le Gange
Par vous placez près d'Ormeſſon,
J'ai beſoin de votre aſſiſtance ;
Venez donner à ma chanſon
Le tour, la rime & la cadence.

Peignez la Nature embellie
Dans ſon ſéjour de Pontalie,
Pour recevoir la jeune Cour
D'un Prince que l'on pourroit prendre
A ſa figure pour l'Amour,
S'il oſoit en ces lieux ſe rendre.

Dans tout l'éclat de ſa jeuneſſe,
Pour peindre l'aimable Princeſſe,
Prenez de brillantes couleurs ;
Empruntez les traits de ſon frere,
Du Printemps les naiſſantes fleurs,

Les yeux de la Reine ſa mere.

B . . . . . Guiffort & Mademoiſelle,
Ploydon pour qui plus n'eſt fidelle,
Le frere aîné de Cupidon,
Et vous attraits naiſſans de Laure,
Fraîche & brillante Midelton,
Que l'Amour prenoit pour l'Aurore.

Vous méritez que l'on vous place
Par des Vers dignes du Parnaſſe,
Chacune a part dans ces Couplets,
Je n'oſe tenter l'avanture;
Mais vous pourrez voir vos portraits
Au mois prochain dans le Mercure.

THE HEMP DRESSERS.

ſur l'Air : De Joconde.

CHantons quelques nouveaux Couplets
Sans parler de Comteſſes;
Et par les premiers de nos traits,
Peignons nos trois Ducheſſes;
Mais halte là ! ſieur Apollon !

Il faut que la Princeſſe
Regne, ſi vous le trouvez bon,
La premiere au Permeſſe

Sans égard à la qualité,
Au rang, à la naiſſance,
Son air, ſa grace, ſa beauté
Veulent la préference;
On voit le ſang de ſes Ayeux
Dans ſes traits & ſa mine,
Et tout retrace dans ſes yeux
Sa céleſte origine.

Pour Madame la Ducheſſe d'Albemarle,

ſur le même Air :

PRêt à vous chanter, entre nous
Ma muſe s'embaraſſe,
Il faut marcher droit devant vous
Aux routes du Parnaſſe;
Mais plus vous avez le goût fin
Et rempli de juſteſſe,
Plus vous ſçavez qu'à Saint-Germain
Coule peu le Permeſſe.

Albemarle ! c'eſt trop long-temps
Que des droits d'hymenée,
Les douceurs ou les accidens
Vous tiennent confinée ;
Sans vous voir, faudra-t-il pâtir
Juſques aux fleurs nouvelles ?
Et ne vous verrons-nous ſortir
Qu'avec les hyrondelles ?

POUR

Madame la Ducheſſe de Perth.

ſur le même Air.

DUcheſſe ! qui tenez le jour
Des Héros d'Albanie !
Daignez faire un petit ſéjour
Dans notre Litanie ;
Digne de l'amour d'un Epoux
Que tout le monde honore,
Son mérite eſt digne de vous,
Et ſa naiſſance encore ;
* Tant que le Soleil brillera
Dans la voûte azurée,
Illuſtre Perth ! on vous verra,
Parmi nous honorée. *

* Ces quatre derniers Vers en refrein, ſur l'Air de Joconde.

Pour Madame la C. de . . . . .

ſur le même Air.

ASTRE du jour! prenez ces traits
Qui forment la lumiere
Et tracez parmi ces Portraits
Clarice tout entiere;
C'eſt l'objet le plus gracieux
Que vous ayez vû naître;
Peignez-la telle qu'à mes yeux
L'Amour la fait paroître.

Moins belle ſur le Mont Ida
Parut cette immortelle,
Pour qui la pomme décida
La fameuſe querelle,
J'oſerai dire à chaque inſtant
Combien mon cœur l'admire;
Mais de parler plus tendrement,
Seroit un peu trop dire.

Pour Madame P . . . . .

ſur le même Air.

JUſques ici mes chants, mes Vers
N'ont offenſé perſonne;

Mais depuis qu'un certain travers
Autrement en ordonne,
A celles qu'on ne peut chanter
Sans leur faire une offenſe,
Ma Muſe pour les contenter
Leur fait la réverence.

Nymphes! de qui les agrémens,
L'éclat & la jeuneſſe
Soutiennent nos appartemens,
Près de votre Maîtreſſe,
Chacune à part a trop d'appas
Pour ma timide veine;
De mes chants on eſt déja las,
Et Pégaſe hors d'haleine.

A cet endroit, Phœbus me dit:
Chantez, chantez encore,
Je vous prêteray mon eſprit
Pour Henriette & Laure;
Je ne vous ai jamais manqué
Pour toute la Famille;
Le moyen d'être fatigué
Où tant de beauté brille?

On peut dire, ſans la flatter,
En parlant d'Henriette,
Que c'eſt ainſi, pour enchanter
Qu'il faudroit être faite ;
Son eſprit a mille agrémens
Sa figure en a mille ;
Et de ſourire avec ſes dents
N'eſt pas charme inutile.

Laure, dit-il, de ma Daphné
A la taille & la grace,
Le cœur comme elle environné
De mépris & de glace ;
Elle a l'air, au ſeul nom d'amour
D'être auſſi fugitive ;
Mais, qu'elle appréhende à ſon tour
Tout ce qu'il en arrive.

Dès le printemps de vos beaux jours,
Quel bruit vous allez faire !
Fille des Graces, des Amours,
Chacun eſt votre frere ;
Mais euſſiez-vous cent mille attraits,
Sçachez, petite Laire,

Que vous n'égaleriez jamais
L'éclat de votre Mere.

A ces mots, le divin Phœbus
Prenant en main ſa lyre,
D'un air ſi triſte que rien plus,
En Vers ſe mit à dire :
Jeunes Nymphes de cette Cour !
Du ſoir juſqu'à l'Aurore,
Ne chantez plus ; mais tour à tour
Plaignez la belle Flore.

CHANSON

ſur l'Air : Du Branle de Metz.

CHantez gracieux Mimure !
Nos Fêtes de Saint-Germain,
Comme auroit fait Sarrazin ;
Et vous, faute de voiture,
Chantez les fameux Rouſſeau !
Chantez célebre Dangeau ! (*bis*)

Loin de la loüange fade
Et de ces tours importuns,

Où régnent les lieux communs,
Empruntons de Benſerade
Le brillant de ces portraits
Qu'il fit pour tant de Balets. (bis)

Dans la Sale préparée,
La foule des curieux
Vit d'abord mille beaux yeux
Dont elle étoit éclairée,
Lancer mille feux nouveaux
Pour inſulter les flambeaux.

Des Cieux la Troupe divine
Avec ſes ris & ſes jeux,
En équipage pompeux,
Y deſcendit ſans machine;
Mais chaque Dieu fut ſurpris
De voir nos jeux & nos ris.

Quand Venus vit l'aſſemblée
De tant de jeunes beautez
Qui brilloient de tous côtez,
La Déeſſe un peu troublée,
Dit, s'adreſſant à ſes yeux:

Tout vous efface en ces lieux.

Je viendrai donc ſur la terre
Pour ceder icy le prix
Que je reçûs de Paris ;
Et ces Nymphes d'Angleterre
M'oppoſeront plus d'appas
Que Junon & que Pallas.

Momus qui n'en fit que rire,
Lui dit : Laiſſez-là ces droits ;
Vous ſouvient-il qu'autrefois
Du Maître de cet Empire,
Plus d'une fois à la Cour
On vous fit ce mauvais tour?

Quand ſon auguſte préſence,
Au milieu de ce Palais,
Faiſoit naître mille attraits,
Et que ſa magnificence
Méritoit chez les Mortels
Plus d'encens que vos Autels.

Mais ſans que je les dépeigne,

Que ces charmes de retour
Renaiſſent dans ce ſéjour !
Son eſprit toujours y regne ;
Il en fait tout le bonheur,
Tout l'éclat & la ſplendeur.

Aujourd'hui ſous ſes auſpices,
Que les plaiſirs innocens
Se remettent ſur les rangs !
Et que les Graces propices
Du Roy ſuivent tous les pas
Et de ſa ſœur les appas !

Pour vous, Reine de Cythere,
Croyez-moi, portez ailleurs
L'art de ſéduire les cœurs ;
Vous n'avez icy que faire,
Retirez-vous ! ſans penſer
Qu'on vous y veuille encenſer.

A ces mots, en barbe grize,
Quoiqu'à l'Avril de ſes ans,
Sous antiques vêtemens,
Le Seigneur de la Th[illegible] miſe,

En faveur du Carnaval,
Mena lui-même le Bal.

Dès qu'il ſe fut mis en place,
Cent Haubois, cent Violons
Mirent en train nos Balons;
Et de nos Nymphes la grace
Vit tous nos goûts diviſez
Pour ces Anges déguiſez.

Quelles tailles en parade!
Combien de regards vainqueurs!
Mais auſſi, combien de cœurs
Charmez de la Maſcarade,
Peu contens de l'admirer
Se mirent à ſoupirer.

Angleterre! ſi fertile
A produire des attraits!
Non, vous ne vîtes jamais
Tant de Beautez dans votre Iſle,
Que votre Prince aujourd'hui
En raſſemble autour de lui.

Pour la Princeſſe d'Angleterre.

ſur le même Air.

Dites-nous, Troupe immortelle,
Chez-vous quelque Déïté

A-t-elle dans ſa beauté
Cette grace naturelle ?
De notre Princeſſe enfin,
A-t-elle l'éclat divin ? (*bis*)

Telle au milieu de la plaine
L'on voit briller tous les ans,
La Déeſſe du Printemps,
Quand Zéphire la ramene,
Et qu'il forme ſes couleurs
De l'éclat de mille fleurs.

La cadence & la juſteſſe
Dans ſes mouvemens aiſez,
La diſtingueroient aſſez,
Sans cet air plein de nobleſſe;
Témoin de l'illuſtre Sang,
Qui la met au premier rang.

Pour Madame la M.....

Sur le même Air.

AVec les maux de l'abſence,
Et ce triſte éloignement,
Et ce beau gouvernement,
Prenant tout en patience,
Par la danſe charmez-nous,
En attendant votre Epoux. (*bis*)

Pour

Pour Mademoiſelle de Melfort.

ſur le même Air.

DE l'air dont vous êtes faite,
Quel cœur peut vous réſiſter ?
Mais qui peut nous aſſiſter,
S'il vous faut un Interpréte
Pour ceux de votre Pays
Que l'amour vous a ſoumis ?

Avec un peu de pratique
On l'entend toujours fort bien ;
Le langage n'y fait rien,
Tout dépend de la replique ;
En ce cas, de plus d'un mois
Vous ne parlerez Anglois.

POUR
Mademoiſelle de Melfort la cadette.

Sur le même Air.

VOyez, ſans être attendrie,
Mille cœurs brûlans pour vous,
Mille Amans à vos genoux ;
Mais attendant qu'on marie

Les beaux yeux de ce Palais,
Ne troublez point nos projets.

Non, rien n'eſt plus agréable
Que votre figure au Bal;
Si ce n'eſt, lorſqu'à cheval,
Quelque chûte favorable
Aux Demi-Dieux des forêts
Découvre encore plus d'attraits.

Pour Madame de.....

ſur le même Air.

REvenez divine Laire!
Revenez charmer la Cour!
Nous n'y voyons plus l'Amour,
Ni les graces de ſa Mere;
Depuis qu'un deüil ennuyeux
Nous prive de vos beaux yeux.

Ce n'eſt qu'aux lieux où vous êtes,
Que l'Amour eſt triomphant;
Ce Dieu ne ſçait plus comment
Etendre icy ſes conquêtes;
Et l'on s'y mocque de lui,
Dès qu'il n'a plus votre appuy.

Pour Mademoiſelle de Midelton.

ſur le même Air.

LEs Graces & la Jeuneſſe
Danſoient avec Midelton,
Et dans ſon cœur Cupidon
Vouloit placer la tendreſſe
Mais l'Hymen lui dit tout bas :
Sans moi vous ne l'aurez pas.

Pour Madame de Ploydon.

ſur le même Air.

QUand l'Amour vit la Comteſſe,
Il dit : Eſt-ce-là Ploydon ?
Sous l'un & ſous l'autre nom,
A ma honte, je confeſſe
Qu'en vain j'ai tenté cent fois
De la ranger ſous mes loix.

Je crois que c'eſt par bravade,
Que plus belle que le jour,
Sous ce chapeau de Straſbourg,
Elle met en embuſcade
Tout ce qui peut enflammer,
Tout ce qui peut faire aimer.

De tous les ſoins de mon frere
Son cœur ne fut point touché ;
Et j'aurois meilleur marché
Du cœur de Monſieur ſon Pere,
Quoiqu'il ſoit tout revêtu
De ſageſſe & de vertu.

Pour Mademoiſelle de ....,

ſur le même Air.

EN habit d'Eſpagnolette
L'on vous reconnut d'abord ;
Ce n'eſt pas un grand effort :
Le moyen, belle Henriette !
De ne vous connoître pas,
Quand vous ne feriez qu'un pas.

Dans votre taille parfaite,
Et dans votre air ſéduiſant,
S'il eſt quelque changement,
C'eſt qu'on vous trouve mieux faite
Et plus pleine d'agrément
Que vous ne l'étiez devant.

Celui qui vous fit hommage

De ſon cœur à Montpellier,
Quand on y vit le Belier,
Ne voit rien qui ne l'engage
A vous l'offrir à preſent
avec plus d'empreſſement.

POUR

Mademoiſelle ..... la cadette.

ſur le même Air.

B..... pour montrer encore
Qu'elle eſt Mere des tréſors
Et de l'eſprit & du corps,
Fit venir la jeune Laure;
Moins d'attraits eut celle-là
Que Petrarque tant vanta.

Elle eſt bien de la famille;
Et plus on la voit de près,
Plus on en voit les attraits:
Oui, B..... c'eſt votre fille;
Mais auſſi n'en montrez plus,
Car nous ſerions tous perdus.

Pour Mademoiſelle de Skelton.

ſur le méme Air.

DU Soleil l'Avant-couriere
Dans ſon air frais & riant,
Vient-elle de l'Orient
Nous annoncer la lumiere
Et le retour d'Apollon ?
Non, c'eſt vous, jeune Skelton!

La Déeſſe qui précede
L'Aſtre du jour au matin,
Comme vous ſe pare en vain;
Son éclat au vôtre cede,
Et des pas que vous formez,
Partent cent traits enflammez.

POUR
Mademoiſelle de Strickland.

ſur le même Air :

PErmettez que je m'acquitte
Du tribut que je vous dois;
Mais Strickland! j'ai peu de voix,
Et vous beaucoup de mérite;

Vous avez l'art d'enchanter,
Et j'en ai peu pour chanter.

Vous avez tout l'avantage
Du rang dans nos chants nouveaux;
Quand des plus rares tableaux,
On veut faire un étalage,
Quoiqu'on diſe des premiers,
Les plus beaux ſont les derniers.

Laſſez enfin de la danſe,
Sans laſſer les Spectateurs,
On vit ces Tyrans des cœurs,
Après une réverence,
Nous laiſſer ſans autre eſpoir.
Que celui de les revoir.

Quand les Inſtrumens ceſſerent,
Et que l'on ne danſa plus,
Les Dieux jaloux & confus
Pour Verſailles ſe maſquerent;
S'ils étoient icy jaloux,
C'eſt bien pour devenir foux.

De tous ces Dieux de la Fable
Momus qu'on croyoit parti,
Avec Baccus prit party;
Tous deux ſe mirent à table;

Mais l'un s'y tint ſobrement,
Et l'autre diſcrétement.

Ce fut pour chanter & rire
Que le Roy les y ſouffrit ;
A momus il défendit
La médiſante Satyre ,
Et ne permit à Baccus
Que trois ſantès , & rien plus.

Chantant ainſi nos ſpectacles
Et nos Fètes de mon mieux ,
Le plus beau de tous les Dieux
Qui rendoient jadis oracles ,
Dit : Qui vous donne un employ
Dont rien n'eſt digne que moi ?

Quoi ! chanter ſans harmonie
Ces Spectacles éclatans !
Et ſur un Air du vieux temps ,
Mettre en longue Litanie
Toutes nos Divinitez ,
Et vos plus rares Beautez.

Oui , choqué de mon audace ,
Le lumineux Apollon
Me dit : Mon pauvre . . . . . .
Vous n'êtes pas du Parnaſſe ;

Et je vois à ces Couplets
Que vous n'en ſerez jamais.

Vous pourriez d'un ton vulgaire,
Accordant vos chalumeaux,
Faire redire aux échos
Le nom de quelque Bergere ;
mais que le plus Grand des Rois
Soit célebré par ma voix.

IMPROMPTU

LE VERRE A LA MAIN,

A un ſouper du Roy d'Angleterre, où M. d'Hamilton ſe trouva, & fit ces deux Couplets par ordre du Roy.

SKelton prens en main ton verre,
Notre Maître le permet ;
Et puis, ôtant ton bonnet
Que tu jetteras par terre,
Tu boiras comme je bois,
Au plus aimable des Rois. (*bis*)

S'adreſſant aux jeunes Dames de la Cour.

Et vous, charmante jeuneſſe,
Brillants aſtres de la Cour,
Je vous porte à votre tour
La ſanté de la Princeſſe,

Que vos yeux auroient d'attraits,
Si les ſiens n'étoient ſi preſts ! (*bis*)

PORTRAIT

POUR MADAME LA PRINCESSE D'ANGLETERRE.

MUSE ! qui pour le chant lyrique
M'avez enſeigné quelques tons !
D'un ton plus haut, plus magnifique,
Venez m'inſpirer les leçons.

Votre ſecours m'eſt néceſſaire ;
J'ai beſoin de tous vos talens ;
Puiſque rien n'eſt plus téméraire
Que le deſſein que j'entreprens.

D'un chef-dœuvre de la Nature,
D'une Beauté digne des Cieux,
Je vais faire icy la peinture
Sans oſer regarder ſes yeux.

N'allez pas croire que c'eſt Laire,
Dont le nom vient me ranimer,
Malgré l'amour il faut s'en taire,
Et pour un autre, il faut rimer.

Muſe ! venez ornez ma rime

De tout ce qui forme vos Chœurs,
Lorſque le Dieu des Vers anime
Le chant de vos divines Sœurs.

Ce n'eſt point ſur notre-Terraſſe,
Ni dans le fond de nos forêts ;
Mais c'eſt au plus haut du Parnaſſe
Qu'il faut tracer de tels portraits.

Célebrons ſa gloire éclatante
Par des accens tendres & doux ;
D'un air le plus commun qu'on chante,
D'un air qui ſoit connu de tous.

Commençons ce divin ouvrage
En mêlant ces vives couleurs,
Dont l'éclat ſur un beau viſage
Efface le brillant des fleurs.

Un brun le plus parfait du monde
Fait la couleur de ſes cheveux ;
Son tein, d'Héleine, ou Roſemonde
A l'éclat jadis ſi fameux.

Tous les agrémens du bel âge
Sur ſon viſage ſont épars ;
Et de mille feux l'aſſemblage
Semble naître de ſes regards.

Mais, peindre toute ſa Perſonne?
C'eſt trop pour nous autres humains!
La lumiere qui l'environne
Fait tomber le Pinceau des mains.

Si cette Beauté que S. Georges
Délivra jadis du Dragon,
Eût eû ſon air, ſes bras, ſa gorge,
L'Hiſtoire nous eût dit ſon nom.

Des Philoſophes le plus ſage,
Devant ſes yeux (tout comme nous)
De la raiſon perdroit l'uſage.
Et ſe mettroit à deux genoux.

Il s'imagineroit (je gage)
Y voir les rayons de Phœbus,
Ou ces feux que pendant l'orage
On voit briller *in nubibus*.

Muſe, c'eſt toi qui l'as nommée
Avec ton nuage en latin
Celle de qui la renommée
Vole au delà des bords du Rhin.

Celle de qui l'eſprit, la grace,
Et dont les agrémens divers
Ne ſeront jamais dans leur place,

Qu'en regnant ſur tout l'Univers.

Que des rives de la Thamiſe,
Juſques aux bords de l'Eridan,
Son mérite en Vers l'éterniſe,
En vers dignes du Mantoüan.

Chez l'Affricain & chez le Géte,
L'Amour parlant de ſes appas,
Dira que ſa taille eſt parfaite;
Et l'Amour ne mentira pas.

Il leur dira que la ſageſſe
De tous ſes charmes eſt l'appuy;
Que de ſon cœur elle eſt maîtreſſe;
Mais il le dira malgré lui.

Et lorqu'au Palais de Cithére,
Les Graces danſant de leur mieux,
Lui feront ôter par ſa mere,
Le bandeau qu'il a ſur les yeux.

Quoi, leur dira-t-il, ſur la terre

Quelqu'un peut-il nous encenſer,
C'eſt la Princeſſe d'Angleterre,
Non pas vous, qu'il faut voir danſer.

Que les oiſeaux de nos Boccages !
Que les échos dans nos forêts !
Que les Nymphes de nos rivages
Célebrent ſans fin ſes attraits.

Que la plaintive Philoméle
Qui charme dans cette ſaiſon,
Ses chants divins ne renouvelle
Que pour la gloire de ſon nom !

Moins Belle qu'elle eſt la campagne,
Des fleurs dans l'aimable ſaiſon,
Et moins cette Infante en Eſpagne
Qui nous envoya la Toiſon.

Vous même ! qu'on a tant chantée,
Belle Nanette en ces deſerts !
Que par votre voix enchantée
Son nom faſſe vivre mes Vers !

Belle B..... charmante Laure!
Chantez ſon nom dans notre Cour
Et nos Vers, l'une & l'autre encore
Vous chanteront à votre tour.

Carill! vous dont la Muſe inſigne
Deployant jadis ſes tréſors
Du bon Naboth chanta la vigne,
Pour elle animez vos accords.

Ranimez auſſi cette veine
Dont Londres ſe vit enchanter,
Stafford, le ſujet vaut la peine
Que l'on ſe remette à chanter.

Vous dont les chants ont l'art de plaire
Aux Déïtés de ce Palais,
Chantez pour elle à l'ordinaire
Laiborne! ou ne chantez jamais.

Chantres, de qui la voix plus baſſe
Va frédonnant à Saint Germain,
Chantez, chantez, on vous fait grace

En faveur de ce nom divin.

Vous, à qui le Ciel favorable
Donne les charmes de la voix,
Employez ce don agréable
Nymphes qui vivez ſous ſes Loix.

Que chez l'aimable d'Albemarle
Où le bon goût fait ſon ſéjour
On chante ſon nom, comme on parle
De ſon mérite nuit & jour.

Chantez auſſi divine C....
Des Vers faits pour d'autres attraits,
L'avanture paroîtra rare
Quand on ſçaura qui les a faits.

Mon cœur, que le devoir partage
Vous rend juſtice tour à tour,
De mes reſpects elle a l'hommage,
Et vous celui de mon amour.

Charmante Cour de la Princeſſe!
Nymphes dignes de ſes appas!

Chantez votre belle Maîtreſſe ;
Chantez, ne vous en laſſez pas.

CHANSON

ſur l'Air : De la Sylvie.

CHantons, mes chers camarades,
Chantons nos jeunes Beautez ;
Rimons Couplets & Ballades,
En buvant à leur ſanté ;
Mais rimer ſur l'Air de la Sylvie,
Quelle folie !
C'eſt pour m'enchanter,
Ou pour me tenter,
Que cet Air vient ſe préſenter.

Quelque grand Clerc qu'on m'eſtime
Dans le talent d'encenſer,
Comment faire aller la rime
Sur un Air fait pour danſer ?
Sur les tons aiſez du Vaudeville
Tout eſt facile ;
Et dans un moment
Naturellement

La rime y vient chercher le chant.

Au Chevalier notre Maître
Buvons dans tous nos repas ;
Quels beaux jours il fera naître
Quelque jour dans ſes Etats !
Revenez à lui, Peuple peu fidelle !
Peuple rebelle !
Quel plus digne choix !
Vivez ſous les Loix
Du plus aimable de vos Rois.

Vous l'avez vû dans les armes
Digne d'être votre Roy ;
Vous lui verriez d'autres charmes,
Si vous viviez ſous ſa loy ;
Anglois ! ſi vous voulez bien m'en croire,
Voicy l'hiſtoire ;
Venez dès demain
Rendre à Saint-Germain
Hommage à votre Souverain.

Rendez auſſi votre hommage
A l'Aſtre de notre Cour ;
C'eſt l'ornement de ſon âge ;
De tous les cœurs c'eſt l'amour ;
Ces attraits mettroient fin à la guerre :
En Angleterre
S'ils étoient connus,
Tous ſeroient vaincus.

Par la Déeſſe *in nubibus.*

Les agrémens, la jeuneſſe,
Et les Graces tour à tour
Sous les loix de la Sageſſe,
Chez elle font leur ſéjour;
Hauſſez votre voix, Filles de mémoire;
Chantez ſa gloire,
Chantez dans vos Vers
Et dans vos concerts,
Des yeux dignes de l'Univers.

En langage de Caſtille
Elle aſſuroit que Dillon
A ſon éclat étoit fille,
Ou bien ſœur de Cupidon,
Et que Maréchal avoit encore
Bien plus que Flore,
Ces vives couleurs
Des nouvelles fleurs
Qui charment les yeux & les cœurs.

Adieu, Nymphes! je vous quitte,
Pégaſe eſt las de rimer;
Mais quel nouveau feu m'excite
Et ſemble me ranimer!
Ah! c'eſt vainement que je m'empreſſe,
Dieu du Permeſſe!
Ce que j'entreprens
Dans mes foibles chants

Eſt fait pour vos divins accens.

Des plus beaux Airs du Parnaſſe
Faites retentir ces lieux ;
Venez chanter en ma place
Celle que j'aime le mieux ;
Prenez votre lyre en main pour Laire,
C'eſt votre affaire,
Brillant Apollon !
Célebrez ſon nom
Dans quelque immortelle Chanſon.

Cette Nymphe ſi farouche
Qui vous fuyoit en tous lieux :
Daphné n'avoit ni ſa bouche,
Ni ce charme dans les yeux ;
Vous répandez dans votre carriere
Moins de lumiere
Que de ſa beauté
L'éclat enchanté
Ne répand ici de clarté.

Mais que me ſert votre lyre
Contre ce cœur de rocher ?
Si les tons qu'elle m'inſpire
N'ont jamais pû la toucher ;
Si l'inhumaine à ma voix plaintive
Eſt attentive,
Ce n'eſt ſeulement
Qu'en faveur du chant,
Elle eſt toujours ſourde à l'Amant.

Pour Madame de Matignon,

Sur l'Air : Réveillez-vous, &c.

BElle De Brêne, avec nos larmes,
Recevez les humbles tributs
Du chant lugubre qu'à vos charmes,
En ſoupirant offre Phœbus.

L'Aſtre de l'Hôtel de Noailles
N'éclaire plus cet horizon ;
Pleurez, Saint-Germain & Verſailles,
Marly pleurez, & Trianon !

L'Amour voyant partir De Brêne,
Et ne pouvant ſuivre ſes pas,
S'écrioit à perte d'haleine :
Nymphe ! ne vous en allez pas !

Ma puiſſance eſt icy captive
De la Comteſſe auprès des yeux ;
Et le moyen que je vous ſuive,
Quand la Marquiſe eſt en ces lieux.

La Marquiſe a ſous ſon empire
Mon flambeau, mon arc & mes traits :
La Comteſſe a ce qu'on déſire
Dans l'éclat des nouveaux attraits.

De la Comteſſe, ou la Marquiſe,
Voulez-vous ſçavoir le vrai nom ?
Faites que l'Amour vous le diſe :
Il ne bouge de leur maiſon.

Allez Couplets ! allez en Brie,
Y faire redire aux Ecos,
Que depuis que Brêne eſt partie,
Nos cœurs n'ont ni paix ni repos.

FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers, qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé JEAN-FRANCOIS JOSSE Libraire-Imprimeur de notre très-chere Sœur Madame Reine d'Eſpagne, Seconde Doüairiere, Nous a fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main *les quatre Fracacdins Conte, la Fleur d'épine, & autres œuvres mêlées du ſieur le Comte Antoine Hamilton* ; qu'il ſouhaiteroit imprimer ou faire imprimer, & donner au Public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de l'imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux Caracteres, ſuivant la feuille imprimée, & attachée pour modéle ſous le Contreſcel d s Préſentes. A ces cauſes, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, d'impri er ou faire imprimer leſdits Ouvrages cy-deſſus ſpécifiez, en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & Caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit Contreſcel ; & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la datte deſd. Préſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de Perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Ouvrages cy-deſſus expoſez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de

tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Régiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans tout l'étenduë de notre Royaume, & non ailleurs ; & que l'impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil ſept cent vingt-cinq ; & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Chauvelin ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes Ayant-cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie deſd. Préſentes qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour duëment ſignifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le dix-neuviéme jour du mois d'Avril, l'An de grace mil ſept cent trente, & de notre Regne le quinziéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

SAINSON.

Régiſtré ſur le Règiſtre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 565. fol. 520. conformément aux anciens Réglemens confirmès par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 24 Avril 1730.

P. A. LE MERCIER *Syndic.*

ŒUVRES MELÉES
EN PROSE ET EN VERS.

ZENEYDE
A MADAME DE P...

VOus me demandez, Madame, une longue Lettre, & des particularitez de notre Cour; vous allez être ſatisfaite. Je ne vous parlerai point de la ſituation du lieu, vous la connoiſſez; mais avec toute ſa magnificence, c'eſt le poſte du Royaume qui nous convient le moins: car le Château a ſi peu de commoditez,

qu'il n'y a que trente ou quarante, tant Prêtres que Jeſuites, qui y ayent des appartemens. Une Chapelle & deux Oratoires dans le corps de la place, une Paroiſſe, & quelques Couvens dans les dehors. Voilà tout ce qui s'offre à notre dévotion. Ce n'eſt pas contentement; & dans un jour d'été, on a dépêché cela avec les menus ſuffrages qui en dépendent avant le coucher du Soleil. Il eſt vrai que la vûë en eſt enchantée, les promenades merveilleuſes, & l'air ſi ſubtil, qu'on y feroit quatre repas par jour. C'eſt plus de la moitié qu'il ne nous en faut, & nous ſerions bien mieux près de quelqu'endroit maréca-geux, où toûjours enveloppez d'un broüillard épais, nos ſens & nos apétits fuſſent plus aſſoupis. N'allez pas croire que nous ſoyons ſi éveillez ici, que nous n'y puiſſions durer; ce n'eſt pas ce que je veux dire, & vous l'allez bien voir par

la vie que nous menons.

Quoiqu'il y ait parmi nos Dames de quoi contenter le goût le plus difficile, & que dans ce petit nombre, la beauté, l'agrément, l'eſprit & la ſageſſe brillent dans tout leur éclat; il faut convenir qu'il n'en eſt pas de même à l'égard de l'autre ſexe. A peine a-t-il pû fournir parmi nous quelques mérites diſtinguez, pour former la Maiſon du Prince de Galles. Le reſte conſiſte en certains eſprits, que l'exemple n'a pû rendre hypocrites, gens d'un caractere un peu mépriſant; mais auſſi fort mépriſé ici, & plus connus ailleurs.

Nos occupations paroiſſent ſérieuſes, & nos exercices tous chrétiens; car il n'y a point ici de quartier pour ceux qui ne ſont pas la moitié du jour en priere, ou qui n'en font pas le ſemblant.

Le malheur commun qui réünit d'ordinaire ceux qu'il perſécute,

ſemble avoir répandu la diſcorde & l'aigreur parmi nous ; l'amitié dont on fait profeſſion eſt ſouvent feinte, la haine & l'envie qu'on renferme toûjours ſinceres ; & tandis qu'on offre en public des vœux pour le prochain, on le déchire tout doucement en particulier.

La tendreſſe du cœur, qui des fragilitez eſt ſans doute la plus excuſable, paſſe ici pour la moins innocente.

Pour la galanterie, elle y regne à peu près comme dans les Amadis : on la voit éclatter tout d'un coup par quelque avanture ſurprenante ; ou bien on commence par ſe marier, & enſuite on eſt amoureux & galant tout à loiſir. Cela ne vous fait-il point ſouvenir de Dom Kyrieleyſon de Montauban, ou de Palmerin d'Olive, & l'Infant Archidiane, dont le fils aîné ſervoit la Meſſe le jour de leurs nôces ; mais revenons chez nous, où l'amour eſt

proſcrit, & où les déclarations font dreſſer les cheveux à la tête ; mais non....

Fils de la Reine de Cythere,
Vous de qui tôt ou tard on reconnoît les loix,
Vous ne perdez rien de vos droits
Dans une Cour triſte & ſévere !
Il eſt ici des yeux dignes de tous les vœux ;
Et ſi pour ces beaux yeux en ſecret on ſoûpire,
Le tourment d'aimer ſans le dire
Ne fait que redoubler nos feux ;
Car ſans eſperer d'être heureux
Notre conſtance augmente avec notre martyre,
Et vous n'avez ſous votre empire
Rien de plus beau qu'ici, rien de plus dangereux,
Ni rien qui tant d'ardeur inſpire,
Ni rien qui ſoit plus amoureux.

Si vous demandiez en quel endro de Saint Germain tout cela ſe trouve, je ne ſerois pas embaraſſé à l'égard des beautez ; j'aurois plus de peine à produire les Amans : cependant j'en connois de ce caractere.

Quel triſte uſage on eſt réduit à

faire de ce que la fortune nous offre dans notre exil pour nous aider à le ſupporter ! Les reflexions que j'y faiſois ces jours paſſez, me remplirent l'eſprit de mille vapeurs ſombres ; & pour les diſſiper, je voulus avoir recours au Jardin : il étoit Fête ce jour-là, & par malheur la Bourgeoiſie... s'étoit empaparée de toutes les allées avec des chiens crottez, de vilains petits enfans, & des maris plus laids que leurs femmes. Je cedai à cette foule ignoble, & cherchai un azile ſur la terraſſe. Vous ſçavez s'il y a rien dans le monde de plus ſuperbe, ou de plus ſpacieux que cette vaſte promenade ; cependant il n'y avoit pas place ce jour-là pour moi & mes chagrins. Car j'y trouvai d'abord un Pere J... grand convertiſſeur, entre un Grenadier & un Dragon Anglois, tous deux déſerteurs, mais qui me parurent plus fideles à Calvin qu'au Prince d'Orange ; car

Le bon Pere s'échauffoit en vain dans la ferveur de ces exhortations, en vain il tâchoit de leur prouver en Italien, que les Proteſtans d'Angleterre étoient damnez. Je vis bien qu'il ne perſuadoit pas, & qu'il falloit quelque argent pour achever la converſion. Je vis un peu plus loin un fort honnête homme, qui a de l'eſprit; mais je ne laiſſai pas de l'éviter: car outre qu'il eſt grand raiſonneur ſur la Politique ancienne & moderne, il eſt toûjours accompagné de deux grands levriers, qui d'auſſi loin qu'ils voyent un homme, viennent à toutes jambes lui ſauter ſur les épaules par maniere d'honnêteté. Dieu veüille avoir l'ame de feu Monſeigneur l'Archevêque de Paris, il occupoit la moitié de la terraſſe avec ſes huit chevaux de carroſſe, occupé lui-même de... & ſuivi de ſon grand Maure. Je fus quitte de cette rencontre pour une grande réverence, que le bon

Prélat ne vit pas, tant il méditoit profondément le ſervice du Roi pour l'Aſſemblée du Clergé. Je commençois à loüer le Ciel de ce que le reſte de la promenade paroiſſoit libre, lorſque je vis ſortir inopinément de la Forêt la bête la plus cruelle, & la moins inévitable que je connoiſſe : c'eſt une Veuve, dont le mari eſt mort d'apoplexie au ſervice du Roi, & qui d'une queuë de ſerge noire va balayer depuis le matin juſqu'au ſoir les galeries du Château & les allées du Jardin, pour demander une penſion, ou trouver quelqu'un qui connoiſſe quelque perſonne qui ſoit connuë de quelque Dame qui veüille avoüer qu'elle eſt des amies de la Favorite pour lui obtenir ſa protection. Je me ſouvins d'abord de la peine que j'avois euë à m'en débaraſſer un jour qu'elle m'avoit accrochée ; & voyant qu'elle venoit droit ſur moi, je pris le ſeul parti

qui me reſtoit dans ce péril extrême ; & choiſiſſant l'endroit le moins élevé, je me jettai à bas de la terraſſe, & deſcendant toûjours par un petit ſentier aſſez difficile, je ne me retournai que lorſque je me vis hors d'inſulte au milieu de ces belles prairies qui bordent la riviere. C'eſt-là que m'arriva l'avanture peut-être la plus ſinguliere dont on ait jamais oüi parler. Je vais vous l'apprendre ; mais, Madame, je vous conjure de ne la point divulguer avant que j'aye l'honneur de vous en entretenir.

C'étoit la ſaiſon des beaux jours, & je reſpirois ſans contrainte éloigné des fâcheux ; mais ma mauvaiſe humeur ne m'avoit point quitté, & j'étois en train de trouver à redire à tout. Quoi ! diſois-je, (me promenant lentement le long des rives de la Seine) c'étoit dans ces lieux maintenant ſi ſauvages, que la plus belle Cour du monde ve-

noit autrefois étaler ſa magnificence & ſa galanterie ! Quelle ſolitude ! quels objets ignobles, au lieu des chaſſes & des promenades que j'y ai veuës ! Je m'arrêtai à ces mots, & regardant avec mépris le courant de l'eau, qui croiroit, dis-je, que cette pitoyable riviere, où il ne paroît pas un chat, vienne de paſſer au travers de la Capitale de France, & qu'elle ne coule qu'à quatre pas des Palais du plus grand Roi du monde ? Voilà l'endroit où tant de beautez venoient baigner leurs appas : oüi, c'eſt juſtement où ce coquin de Chaſſe-marée vient d'abreuver ſes Chevaux. Je me ſentis outré de cette profanation ; & m'en prenant à la pauvre riviere, je changeai de ſtile pour la mieux gronder. L'indignation, comme vous ſçavez, inſpire les Vers auſſi-bien que l'amour. Voici les mauvaiſes rimes qu'elle me fournit.

O ſolitaire & triſte Seine,
Vos bords abandonnez m'inſpirent plus d'ennui
Que la Terraſſe même, où le chagrin promene
Tant de fâcheux, plus importuns que lui.
On ne voit ſur votre rivage
Que quelques malheureux troupeaux;
Suivis de Nympes de Village
Qui les eſcortant en ſabots,
Mêlent un chant triſte & ſauvage
Au murmure de leurs pourceaux;
Et ſur le courant de vos eaux,
On voit en pompeux étalage
Deux ou trois grands vilains bateaux,
Où les Souris tiennent ménage
Sous le bled ou le foin entaſſez par monceaux,
Ou bien ſur le dernier étage
D'une voiture de fagots.
Riviere! en Eté ſi chétive
Qu'on en compteroit les ſablons,
Et dont l'eau baſſe à peine en a pour les poiſſons.
Quand vous déſertez votre rive,
N'eſt-ce pas vous que nous voyons
Priſonniere en Hyver, quand l'âpre froid captive
Vos ondes deſſous ſes glaçons?
On ne voit ſur vos bords que des Bergers à hotte,
Et des Anes buvans votre eau.

Adieu ; j'aimerois mieux parler à un Ruiſſeau ;
Adieu Riviere antique, adieu pauvre vieillotte.

Je m'éloignois de ſes bords après mon compliment, lorſque la ſurface de l'eau commença tout à coup à ſe troubler, ſans que le moindre vent parut l'agiter. Et après deux ou trois gros boüillonnemens, je vis s'élever du milieu de la riviere quelque choſe qui m'effraya d'abord ; mais dès que je fus aſſez revenu de ma ſurpriſe pour y attacher les yeux, l'étonnement & l'admiration ſuccederent à ma premiere frayeur.

D'une femme ſous la figure,
Je vis s'élever hors de l'eau
Le corps le mieux fait, le plus beau
Qu'ait jamais formé la Nature.
Sa gorge & ſes bras étoient nus,
Tout l'étoit juſqu'à la ceinture.
Vous allez croire, (à voir cette peinture)
Sans doute, que c'étoit la Déeſſe Venus ;
Mais écoutez la fin de l'avanture.

Ses lévres étoient de corail,
Ses dents (que j'entrevis) étoient couleur de perle,
Ses beaux cheveux noirs comme un Merle,
Et des plus vives fleurs ſon tein formoit l'émail.
L'eſprit tout plein d'inquiétude,
Qui que vous ſoyez, dis-je, ô beauté que je vois,
Qui méritez de voir tous les cœurs ſous vos loix,
Excuſez mon incertitude,
Et daignez m'informer quels honneurs je vous dois.
La Belle après avoir touſſé deux ou trois fois,
Fit une eſpece de prélude,
Comme pour accorder ſa voix;
Et puis d'un air touchant & tendre,
Mais d'un ton qui rendroit tout l'Opéra jaloux,
(Si l'Opéra pouvoit l'entendre)
Elle dit en Bémol.... Me reconnoiſſez-vous?
Oüi, vous êtes une Sirenne.
Mais, dis-je, au nom de Dieu, que faites-vous ici?
Non, dit-elle, je ſuis Déeſſe de la Seine:
Vous vous moquerez de ceci,
Mais cependant ce qui m'amene
Eſt pour vous dire un mot en allant à Poiſſy.
Moi, Madame! vraiment vous prenez trop de peine.

Mais vous me permettrez, dis-je, de croire que vous n'êtes rien moins que ce que vous me voulez perſuader. Je me ſouviens, dans le Prologue de quelque Opera, d'avoir vû la Nymphe de la Seine qui s'entretenoit avec les Tuilleries ; & ſans vous offenſer, elle étoit miſe tout d'un autre air. Elle avoit une coëffure fort élevée compoſée de plumes & de pierreries, des engageantes qui lui tomboient juſqu'aux genoux. D'une main elle tenoit un éventail, & de l'autre un mouchoir ; ſon corps de jupe étoit fort ſerré, & ſa queuë n'entroit ſur le Théatre qu'un quart d'heure après elle, tant elle étoit magnifique. Et vous voilà nuë comme la main, (non que j'y trouve à redire) mais je gagerois bien que ce qu'on ne voit pas de vous n'eſt pas le plus beau, & que l'eau nous cache une certaine queuë de poiſſon qui n'eſt gueres du goût de celui qui a l'hon-

neur de vous entretenir. Non, Madame, vous n'êtes qu'une Syrene ; & pour preuve de cela, vous ne ſçauriez vous exprimer qu'en chantant. Je la vis ſourire à ces mots ; & par un mouvement imperceptible ſe coulant ſur la face de l'eau dans cette ſituation de demi-bain, elle approcha du bord où j'étois, & me donna lieu de voir de fort près les beautez d'un Buſte, qui ne cedoit point à celui pour qui on a fait dernierement tant de Bouts-rimez. Je m'éloignois par reſpect, lorſque me faiſant ſigne d'approcher, & ſe penchant un peu, elle me dit aſſez bas, & d'un air de myſtere,

Vous qui ſans profiter avez lû tant d'Ecrits,
Et qui n'en tirez d'autre gloire
Que celle de citer par fois de vieux débris
De quelque Auteur chéri des Filles de Mémoire ;
Qui des plus bas Rimeurs n'euſſiez pas eu le prix,
Quand en plein Helycon on vous auroit fait boire ;
Vous qui craignez tant les eſprits,

Et qui les craignez ſans y croire ;
Qui pour mon caractere avez tant de mépris ;
Que vous me regardez en Monſtre de la Foire.
Vous, enfin, dont le cœur nouvellement épris...
Oüi ! voilà, dis-je, mon hiſtoire,
Divinité d'un fleuve auſſi beau que la Loire ;
Mais qui vous en a tant appris ?
Ces bords, dit-elle alors, qui ſervent de paſſage
Aux Habitans de tous ces lieux,
Nous expoſeroient à leurs yeux,
Et je veux à vous ſeul accorder l'avantage
D'un entretien ſecret avec les demi-Dieux :
Deſſous ce même endroit où j'ai paru ſur l'Onde,
Des voutes d'un brillant criſtal
Forment une Grotte profonde
Dont la nacre par tout, & par tout le corail
Ornent le liquide portail ;
Où la richeſſe & le travail.....
Mais ſuivez-moi, pour voir le plus beau lieu du monde.

Je veux croire, dis-je, (un peu ſurpris de cette propoſition) que vous êtes logée le plus magnifiquement du monde là-bas ; mais outre que je n'aime point à faire le plongeon, & que je ne durerois pas

long-tems entre deux eaux ; comme j'ai quelquefois pris la liberté de me rafraîchir dans votre lit humide, ſi votre Déïté avoit eu quelque attention pour moi dans ces occaſions, elle verroit bien que je ne vaux rien du tout pour un rendez-vous quand je ſuis moüillé.

Eh bien, dit-elle, aſſez choquée de mon refus ; puiſque ce n'eſt point pour ce qui vous regarde qu'on ſe manifeſte à vous, il faut, malgré votre incredulité ou votre foibleſſe, avoir des égards pour l'une & l'autre, & s'accommoder à vos fantaiſies. Cependant ce que j'ai à vous dire ne doit point avoir de témoins : Au milieu de cette prochaine Prairie, il y a une eſpece de Grotte ruſtique inviſible aux yeux des Mortels ; ce n'eſt à la vérité qu'une chaumiere en comparaiſon du lieu où je voulois vous mener. Je m'y retire aſſez ſouvent dans l'ardeur des ſaiſons, où il vous a

plû de dire ſi agréablement, qu'il ne me reſte pas de quoi donner à boire à mes Poiſſons ; aurez-vous bien la bonté de m'y donner une audience particuliere ? A ces mots elle me fit jaillir une goutte ou deux d'eau ſur les yeux avec le doigt du milieu ; & voyant que j'en avois treſſailly : Ne craignez, dit-elle, aucune métamorphoſe d'une petite céremonie ſans laquelle vous ne verriez pas le lieu où nous allons. Elle ſortit à ces mots entierement de l'eau ; elle n'avoit qu'un jupon de gaze tranſparente, & la moiteur l'avoit tellement collée autour d'elle, qu'elle auroit auſſi-bien fait de ne rien avoir. Je vis donc fort diſtinctement toute la forme de ſon corps ; mais quoiqu'il n'y ait jamais eu rien de plus gracieux, ni d'un tour plus achevé, tant de merveilles ne me cauſerent que de l'admiration.

Il faut, dis-je tout bas, que telles Déïtez
Soient des viandes aſſez creuſes,
Permiſes dans le tems de nos auſteritez,
Comme eſt la chair des Maquereuſes;
Les ames les plus ſcrupuleuſes
Pourroient bien regarder de telles nuditez.
La blancheur de ſon corps, la blanche neige efface,
Mais auſſi ſon corps eſt de glace;
Car tout ce que d'appas on void
Ne m'inſpirent qu'un froid extrême:
Oüi, ſans doute ſon ſang eſt froid,
Et c'eſt un ragoût de Carême.

J'avois à peine achevé cette méditation témeraire, que je me crus tranſporté par quelque enchantement dans un Palais le plus magnifique, & le plus agréable du monde. La nouveauté & le bon goût regnoient dans ſon Architecture; ils étoient répandus ſur les Fontaines & le Jardin au milieu duquel il étoit ſitué. Quoi! dis-je, nous avons déja fait trois lieuës, & dans un inſtant nous voilà arrivez à

Trianon ! Elle ne daigna pas ſeulement me répondre ; mais comme ſi elle avoit pitié de la pauvreté d'une telle penſée, hauſſant ſes épaules d'yvoire, & ſouriant dédaigneuſement, elle me fit entrer dans un Cabinet orné de tout ce que l'Antiquité & les ſiecles modernes ont produit de plus rare & de plus éclatant ; & ſe couchant ſur un ſuperbe Canapé, elle me contraignit, après quelques difficultez que j'en fis, de prendre un ſiege auprès d'elle ; & après m'avoir régardé quelque tems aſſez fixement, elle me parla en ces termes.

HISTOIRE
DE ZENEYDE.

CE n'eſt point le hazard qui fait que je m'adreſſe à vous ; c'eſt encore moins l'eſperance de

trouver dans votre eſprit cette crédulité facile qui donne dans tout ce qu'on veut. Je vous ſoupçonnerois plûtôt d'être dans l'autre extremité ; mais comme je ſçai que vous n'avez pas tout le mauvais naturel qu'on vous attribuë, & que vous avez aſſez de mémoire pour ne rien perdre de ce qu'il y aura d'important dans ce récit ; donnez-y ſeulement votre attention, & je vous diſpenſe du reſte ; pourvû que vous faſſiez un uſage tel que je le deſire, d'une Hiſtoire qui n'eſt ni faite à plaiſir, ni contée pour vous amuſer. Les avantures en ſont à la verité de date fort ancienne, & vous paroîtront peut-être imaginaires ; mais il n'importe que vous ne les croyez pas, pourvû que vous les reteniez. Vous ſçavez d'ailleurs vous taire, ou plûtôt vous n'aimez pas trop à parler : voilà ce que je demande ; car dans les choſes que j'ai à vous communiquer, il s'en

trouvera qui exciteront votre curioſité, d'autres qui choqueront la vrai-ſemblance. Il faut, s'il vous plaît, vous précautionner contre l'une & l'autre, & vous impoſer dès à préſent un ſilence à l'épreuve de toutes les ſurpriſes. Car il ne vous eſt plus permis de mêler déſormais vos diſcours avec les miens, & le moindre mot dont vous les interromperiez me déroberoit à vos yeux pour jamais. Je vais donc commencer par prévenir vos deſirs ſur ce qui me regarde.

Je ne ſuis point ce que je vous parois, je n'ai pas de tout tems été ce que je ſuis; mais je ſubſiſterai tant que durera le monde. Vous avez été déja témoin de quelques effets de ma puiſſance, cependant elle eſt bornée; mais infiniment plus étenduë que celle des Mortels. Ecoutez-moi ſans vous effrayer: Ce que vous avez appris (de fabuleux ſelon vous) touchant les Cabaliſtes, n'eſt ni en-

tierement vrai, ni tout-à-fait ſuppoſé ; puiſqu'il eſt conſtant que dans le vague des airs, au fond de la terre, & dans le ſein des eaux, il y a de certaines intelligences qui participent à la nature humaine, principalement par leur penchant à la malignité. Et ces eſprits inviſibles, au lieu de regler les Elemens qu'ils habitent, ſont ſouvent cauſe des deſordres qu'on y remarque ; puiſque les tremblemens de terre, le débordement des rivieres, les orages, les tonneres & les tourbillons ſont les effets de leurs caprices, & non pas de ces cauſes naturelles que vos Philoſophes n'ont fait qu'embroüiller en les voulant expliquer. Ce n'eſt point toutefois ſans l'aveu d'une Puiſſance ſupérieure, illimitée, éternelle & incompréhenſible qu'ils diſpoſent du deſtin des choſes d'ici-bas ; mais ce ſeroit rebuter d'abord votre attention, que de m'étendre davantage

ſur ce ſujet : il en a fallu toucher quelque choſe avant que de commencer mon Hiſtoire.

Je ſuis donc depuis un certain tems du nombre de ces génies ; mais ô Ciel ! que l'avanture qui me donna cette eſpece d'immortalité, fut fatale à ce qui pouvoit faire le bonheur de ma vie, & qu'il m'en coûte de cuiſans chagrins toutes les fois qu'un crüel ſouvenir la renouvelle. A ces mots, levant les yeux au Ciel, elle pouſſa quelques ſoupirs ; & malgré l'effort qu'elle fit pour les retenir, je vis couler le long de ſes jouës, & tomber ſur ſa belle gorge des larmes ſi naturelles, au milieu d'un ſilence touchant, que je fus ſur le point de lui tenir compagnie. Elle ſe remit bien-tôt, & m'ayant témoigné par un regard plein de langueur, qu'elle n'étoit pas inſenſible à mon attendriſſement : Gardez, dit-elle, cette compaſſion obligeante pour la ſuite de ce diſcours,

cours, vous y trouverez de quoi exercer tous les mouvemens de votre pitié, & cependant recevez la confidence entiere que je vais vous faire de ce que je ſuis, comme vous le devez, & meritez-la par votre diſcretion. Soit que vous ajoûtiez foi à ce que vous allez entendre, ou que vous me preniez moi & mon Hiſtoire pour des illuſions, ſouvenez-vous que vous ne vous trouveriez pas bien d'abuſer d'une confiance ſi avantageuſe pour vous. A ces mots, après m'avoir encore regardé quelque tems, ... avec beaucoup d'attention, elle s'avança vers moi ; & tirant doucement un côté de ma perruque pour me parler à l'oreille, il fallut, malgré tout mon reſpect, me pancher ſur elle d'une maniere aſſez familiere. Son viſage touchoit le mien, & il me parut animé d'une..... chaleur très-vive, & très-différente de cette inſenſibilité que je

l'avois accuſée de répandre ſur moi lorſqu'elle étoit ſortie de l'eau.

Son haleine étoit pure & fraîche, ... & cette Divinité que j'avois ſoupçonnée un peu maréca-geuſe, n'avoit rien qui ſentît le bourbier. Que ne m'eſt-il permis de réveler tout ce qu'elle me dit, dans une confidence que j'euſſe ſouhaité plus longue ? Mais elle s'en laſſa apparamment, & quittant ma perruque, il y auroit trop de contrainte, dit-elle, à continuer ainſi mon diſcours. Qu'on ſorte, & qu'on nous laiſſe ſeuls. Je me tournai, & ne voyant perſonne dans le Sallon, je crus que cet ordre s'adreſſoit à moi ; & me levant déja: ... Non, dit-elle, ne bougez ; je parle à quelques-unes de mes Filles, qui cauſoient ſur la cheminée dans le gobelet de porcelaine que vous voyez. Ce ne ſont point des Fées qui me ſervent, ajoûta-t-elle, voyant que je ſouriois : ces trois

Mouches qui ſont à préſent ſur le bord de la fenêtre, ſont les Filles dont je vous parle ; vous les verrez tantôt ſous une figure plus agréable. Alors les Filles d'Honneur s'envolerent, & leur Maîtreſſe continua ſon diſcours de cette maniere. Il ne m'eſt pas permis de lire abſolument dans le fond des cœurs ; mais je connois preſque toutes les penſées par les mouvemens ſubits ou violens qu'excitent la joye, la terreur, la haine ou l'amour. Un certain nombre de génies ſoûmis à mes volontez, m'informe de tout ce qui ſe paſſe aſſez loin à la ronde ; mais mon empire a ſes limites. Je fais prendre à ces eſprits ſubalternes telle figure qu'il me plaît, & c'eſt par leur miniſtere que je ſçai par exemple tout ce qui ſe paſſe à votre Cour, & connois le caractere de tous ceux qui la compoſent. Quelle connoiſſance, dis-je, en moi-même ! & que.... Paix, dit-

elle : écoutez-moi. C'eſt d'ordinaire comme des mouches que mes émiſſaires vont faire leurs découvertes; ils en font plus de diligence, & ſont moins obſervez. Comptez donc que ces mouches importunes qui s'obſtinent à revenir plus on les chaſſe, ne ſont autre choſe que de ces ſortes d'eſpions ; mais mon regne n'eſt pas de toute l'année : car dès que les hyrondelles diſparoiſſent, il s'évanoüit avec moi, & comme ſi j'étois entierement anéantie, je ne ſçai ce que je deviens juſqu'à leur retour ; & alors, ſans ſçavoir comment, je me retrouve dans mon premier état. Voilà une légere idée de ce que je ſuis : il faut maintenant vous dire ce que je fus. Souvenez-vous toûjours en écoutant un récit aſſez long, & plein d'évenemens extraordinaires, qu'il ne vous eſt pas permis de l'interrompre.

Il y a douze cens ans que j'arri-

vai à la Cour de..... A ces mots, portant un doigt ſur ſa bouche, comme j'allois l'interrompre, prenez garde, dit-elle : c'eſt pour la derniere fois que je vous en avertis. J'avois, pourſuivit-elle, environ vingt ans quand l'Ambaſſadeur de Childeric me conduiſit à Troyes, Capitale alors de la nouvelle Monarchie des François. Mais pour l'intelligence des choſes qui regardent mes avantures, il faut vous faire un abregé de ce qui ſe paſſa depuis la fondation de cette Monarchie juſqu'au tems dont je vous parle.

Vous ſçavez que le premier Roi de France fut Pharamond, ou plûtôt vous le croyez ſur la foi des Hiſtoires. Celui qu'on veut dire s'appelloit Mellaubaudés ; & ſi vous en avez une idée conforme à ce que vous en ont dit, ou les Romans, ou des Ecrivains même plus ſérieux, vous trouverez bien à décompter à

l'égard de ces avantures, ſon caractere & ſa figure. Mellaubaudés (que j'appellerai pourtant Pharamond, pour ne vous pas choquer par ce nom barbare) étoit Seigneur de la Petite-Pierre, lieu ſauvage en ce tems-là, & habité par des brigans qui pilloient impunément tout ce qu'ils trouvoient de plus foible qu'eux. Pharamond à leur tête, profitant du déſordre & des révolutions qui menaçoient l'Empire Romain, forma des deſſeins bien au-deſſus de ſes forces, mais non pas de ſon ambition. L'eſpoir du butin, & la douceur du libertinage avoit tellement groſſi ſon parti, qu'il quitta ſes Montagnes, deſcendit dans l'Alſace comme un torrent, & l'ayant ravagée paſſa le Rhin, & pénetra juſques bien avant dans la Franconie. Il y trouva un certain Aſcarie, qui faiſant le même métier que lui, ne put ſouffrir de concurrent dans le projet de s'établir

dans ces cantons. Il rechaſſa Pharamond au-delà du Rhin, qui après avoir tenté inutilement de s'emparer des rives en deçà de ce Fleuve, vint enfin s'établir dans les Pays ſituez entre la Lorraine, la Franche-Comté & la Champagne ; il n'eut pas de peine à s'en rendre maître. Gondioche, le plus puiſſant de ceux qui lui pouvoient faire tête dans ces cantons, étoit occupé à s'affermir dans la Bourgogne, qu'il venoit d'enlever aux Romains ; & loin de s'oppoſer à l'établiſſement de Pharamond, il l'aima mieux pour voiſin que des ennemis comme eux. Il ſe repentit bien-tôt de l'aſſiſtance qu'il lui avoit donnée. Stilicon, maître abſolu de l'Empire d'Occident, par la foibleſſe d'Honorius, commençant à s'allarmer des ſoulevemens qu'il avoit lui-même cauſez pour ſe rendre néceſſaire, envoya de nouvelles Legions dans les Gaules, pour faire ceſſer les murmures

qui s'élevoient contre lui. Curion qui les commandoit, attaqua Gondioche peu affermi dans ſes nouveaux Etats, le pouſſa partout, & le contraignit de s'enfermer dans la Capitale des Bourguignons, ſans que Pharamond, dont il avoit vainement imploré l'aſſiſtance à ſon tour, ſe mît en peine de le ſecourir. Il envoya lui reprocher ſon ingratitude pour la derniere fois, & ne ſongea plus qu'à deffendre juſqu'à l'extremité quelque choſe de plus précieux à ſon égard que ſon Royaume, ou ſa vie même, que renfermoient les rempars de Dijon. Pharamond qui avoit donné le tems aux Romains de s'affoiblir en ruïnant ſon voiſin, craignit qu'ils ne tournaſſent leurs armes contre lui avec un pareil ſuccès, s'il leur permettoit de l'opprimer entierement; c'eſt pourquoi, laiſſant à ſon fils Claudion la pourſuite des conquêtes qu'il avoit commencées du côté

de la Champagne, il raſſembla toutes ſes forces, marcha contre les Romains à grandes journées, les ſurprit; & ayant forcé leur camp, leur défaite fut ſi entiere & ſi ſanglante, que le ſeul priſonnier que l'on fit fut l'infortuné Curion. Le vainqueur chargé des dépoüilles Romaines, entra triomphant dans la Ville qu'il venoit de délivrer, entouré d'aigles & de faiſſeaux, & traînant après lui le General Romain chargé de fers. La promptitude d'une ſi grande victoire avoit prévenu Gondioche dans le deſſein d'y participer; il n'eut que le tems de recevoir ſon Libérateur à la porte de la Ville. Juſques-là les loüanges & les acclamations d'un Peuple qu'il venoit de délivrer, avoient été les ſeuls objets de ſon attention; mais en arrivant au Palais où Gondioche l'avoit conduit, il vit la belle Roſemonde & il en fut ébloüi. C'étoit l'effet ordinaire que produiſoit une

beauté, dont la mémoire ſe conſerve encore parmi les hommes. Vous allez voir ſi ſa mémoire a mérité d'être éterniſée par d'autres endroits. Pharamond l'aborda tout couvert d'une gloire acquiſe par la défaite & la honte des Romains. Quel ſpectacle pour une ame prévenuë d'une haine mortelle contre eux ! Roſemonde n'y fut pas inſenſible, il parut à ſes yeux comme un Heros, un Dieu, ou le plus charmant des Mortels : voici comme il étoit fait ce jour-là, car il en reſtoit un portrait à la Cour de Childeric quand j'y arrivai. Il étoit petit, mais fort gros ; ſes épaules étoient hautes, ſa taille courte & ſes bras longs ; ſon viſage étoit à peu près comme ſa taille, hors quelque choſe de féroce & de grand tout enſemble, qu'on ne pouvoit remarquer dans ſes regards. Quant à ſon habillement, il portoit un turban garni de trois grandes plumes de Coq ; un

manteau de drap verd, qui ne lui deſcendoit pas plus bas que la ceinture, couvroit un petit buffle de la même longueur. A ce manteau étoit attaché un capuchon de velours violet, qui lui pendoit entre les épaules, & il avoit de petites bottines de chamois qui ne lui venoient qu'à my-jambes. Voila dis-je en moi-même le petit Mellaubodés fort noblement mis, & d'un air bien auguſte pour donner de l'amour, & il falloit que la belle Roſemonde ne fût pas .... La belle Roſemonde pourſuivit ſa Nimphe (comme ſi j'euſſe parlé) en fut charmée, malgré la figure ridicule que vous trouvez au véritable portrait que j'en viens de faire: & l'ame de Pharamond aſſez ſuſceptible malgré ſa férocité, ne put voir ce qu'il y avoit alors de plus parfait au monde à l'égard de la beauté, ſans en être enflamé. Gondioche s'y étoit attendu, mais il n'avoit pas cru que la perſonne de

Pharamond dût faire le même effet ſur elle; il en ſoupiroit de douleur & de jalouſie dans le tems qu'un déſir de vengeance ranima la haine & les reſſentimens de Roſemonde contre le nom Romain: elle s'y abandonna, & armant ſes beaux yeux de tous leurs traits: Roy des François, dit elle en les tournant vers Pharamond, couronne ce que Roſemonde te doit aujourd'huy pour la liberté & la vie par un don qui ne lui ſera guere moins agréable que l'une ou l'autre. Je te demande le General des Romains, rends-moi l'arbitre de ſa deſtinée. Pharamond, qui venoit de ſe livrer lui-même, n'avoit garde de lui refuſer ſon priſonnier. On fit venir le malheureux Romain, que Gondioche ne put voir dans l'état indigne où il étoit ſans ordonner qu'on lui ôtât ſes fers. Arrête, Gondioche, dit la fiere Roſemonde, tu as trop peu de part au malheur de celui qui te

mettoit dans l'état dont tu le veux tirer, pour être en droit de lui rendre ce généreux office : qu'on l'enferme, pourſuivit-elle, dans les cachots, juſqu'à ce que je ſois déterminée ſur le genre de ſon ſupplice. Le pauvre Curion ne ſe démentit point ; & ſoutenant ſa diſgrace & ſon Arrêt avec une fermeté digne de l'ancienne Rome, il ne daigna ſeulement pas tourner ſes regards ſur celle qui donnoit ce cruel ordre.

Les Tournois & les Feſtins que Pharamond aimoit à l'excès, furent les marques de la reconnoiſſance de Gondioche ; mais il les donnoit avec répugnance à un homme qu'il commençoit de haïr : car Roſemonde en donnoit de plus précieuſes, & ne s'en contraignoit pas. Pharamond, maître dans la Cour de Gondioche, n'avoit pas plus d'égards pour ſa préſence ; il ne le put ſouffrir, & ſe

retira ſous prétexte de raſſembler ſes troupes : cependant ces deux Amans ſi differens dans leur figure, & ſi reſſemblans dans leurs inclinations, préferoient ſouvent des plaiſirs barbares à la douceur d'une tendreſſe nouvelle. Le luxe des Romains qui traînoient dans leurs armées ce qui pouvoit ſervir à la pompe & aux ſpectacles, leur avoit fourni des Gladiateurs ; ils en virent les combats ſanglans avec avidité, & Roſemonde ne s'en fût point raſſaſiée ſi on n'eût averti Pharamond qu'on avoit auſſi trouvé des Lions & des Tigres dans le camp de Curion. Alors on eût dit que le nom de ces bêtes cruelles réveilloit toute la crüauté de l'inhumaine. Elle en parut tranſportée, & levant les yeux au Ciel, Dieux tout juſtes, s'écria-t-elle, je vous rends graces du moyen que vous m'offrez de venger la mort des miens ! Je n'ai plus à déliberer,

heureuſe ſi avec Curion je pouvois immoler tous les Romains aux manes que j'eſpere appaiſer par ce Sacrifice. Je jure qu'ils périroient comme lui, & n'auroient d'autre ſépulture que les entrailles des bêtes. Qu'on lui faſſe ſçavoir, dit-elle, que dans trois jours il ſera expoſé aux Lions, & que je ne differe ſa mort que pour lui faire plus long-tems ſentir l'horreur du ſupplice qui l'attend. Que diable, diſois-je à part, poſſedoit cette Furie... Je vais vous le dire, pourſuivit la belle Nayade ; cependant, ajoûta-t-elle en ſouriant, vous voyez que je devine aſſez juſte ſur ce qu'on penſe devant moi ; mais il faudra que je promene un peu votre attention, & que je m'écarte de mon ſujet pour vous dire celui de cette inhumanité de Roſemonde.

Elle étoit fille d'Até, qui l'avoit donné en mariage à Radagaiſe. Ces deux hommes conſidéra-

bles & puiſſans dans cette partie des Gaules qui s'étend le long de la Moſelle l'avoient ſoulevée contre les Romains ; & ayant des intelligences dans Tréves, ils avoient appellé Gondioche pour ſe joindre à eux, & ſurprendre cette Ville. Le fils de Stilicon gouvernoit alors ces Provinces, & s'étoit établi dans Tréves ; il ſecondoit parfaitement le deſſein que ſon Pere avoit eu de ſuſciter des troubles à l'Empire de ce côté-là. Il étoit cruel & voluptueux, aſſemblage de qualitez très-propres à dégoûter les Peuples du joug Romain : cependant comme ſes violences & ſa crüauté le tenoient dans une juſte défiance de tout, tout étoit plein de ſes eſpions. Il fut averti de ce qui ſe tramoit dans la Ville ; & après avoir tiré par les tourmens tout l'éclairciſſement de la conjuration de ceux qu'il arrêta, il mit les choſes en état de recevoir Até & Radagaiſe.

Ceux-cy trompez par les ſignaux, s'emparerent avec empreſſement d'une Porte qu'on leur tint ouverte, & entrans des premiers ſe livrerent imprudemment à leur ennemi. On s'en ſaiſit, & la moitié de leurs troupes étant entrées, on les enferma ; & les ayant tous paſſez au fil de l'épée, à la réſerve des deux Chefs, on ſortit ſur le reſte, qui reçût le même traitement, hors un petit nombre échappé à la faveur des tenebres, ou à la laſſitude de ceux qui avoient égorgé leurs compagnons, Mais par les crüautez où les Priſonniers ſe virent expoſez enſuite, ils eurent lieu d'envier le deſtin de ceux que la premiere fureur des armes n'avoit pas épargnée. On les donna pendant pluſieurs jours en ſpectacle dans les Arenes aux ſoldats Romains, où ils ſervoient de pâture aux bêtes, ou périſſoient en combattant comme des Gladiateurs les

uns contre les autres. Cependant quoique le fils de Stilicon donnât chaque jour de ces miſerables victimes à ſa crüauté, il épargnoit Até & Radagaiſe pour aller rendre à Rome un témoignage éclatant de ſa victoire. Roſemonde à la premiere nouvelle de leur défaite, avoit ſenti ce qu'a de plus vif la douleur & le déſeſpoir; elle en fut tellement tranſportée, qu'elle ne craignit point de ſe mettre en la puiſſance du plus emporté de tous les hommes pour tâcher de le fléchir en leur faveur. Le traitement qu'on faiſoit aux malheureux qu'on avoit pris, lui fit craindre quelque choſe de funeſte pour ceux qui étoient les auteurs de la révolte. Elle venoit d'épouſer Radagaiſe, & l'aimoit avec violence; mais la tendreſſe qu'elle avoit pour ſon Pere alloit encore au-delà. D'abord qu'elle parut devant le fils de Stilicon, la voir, l'aimer & former

le deſſein de la poſſeder ne furent qu'une même choſe pour lui ; il la releva de ſes pieds où elle s'étoit jettée ; & n'ayant donné que les premiers momens à l'admiration de ſa beauté, & à un certain reſpect que le ſexe imprime quand il poſſede ce rare avantage ; il lui fit bien-tôt connoître à quel prix elle devoit eſperer la vie de ceux pour qui elle venoit intercéder. La fiere Roſemonde ſentit augmenter à cette connoiſſance toute la haine dont elle étoit prévenuë pour le nom Romain ; & oubliant le péril des ſiens pour ſuivre les mouvemens de ſon indignation, elle ne répondit au Romain que par toutes les marques du mépris le plus outrageant : cela ne fit qu'irriter ſa colere, & augmenter ſes déſirs. Il lui donna le reſte de cette journée pour ſe déterminer, & proteſta que le moindre refus qu'elle feroit le lendemain de répondre à ſa paſ-

ſion, ſeroit la Sentence de ſon mari & de ſon pere ; que cependant il lui ſeroit permis de conſulter l'un & l'autre ſur une réſolution qui ne leur devoit pas être indifférente. Il faudroit trop étendre mon récit en cet endroit pour vous dire tout ce qui ſe paſſa, & tout ce qui ſe dit de tendre & de paſſionné dans cette triſte entrevûë. Le tems fatal qu'on avoit donné à Roſemonde étoit preſque expiré ſans qu'elle eût pris d'autre réſolution que celle de mourir avec ce qu'elle aimoit: extremité moins dure que celle de vivre & de s'en ſéparer pour jamais. Celui qui vint ſçavoir la derniere réſolution de Roſemonde, n'en reçut que des imprécations contre ſon Maître. A cette réponſe le Miniſtre des volontez du Gouverneur commanda de dépoüiller les Priſonniers, de les battre de verges, & enſuite de les traîner aux Arénes pour être livrez aux

bêtes. La promptitude avec laquelle on lui obéït ne donna pas le tems à la déſolée Roſemonde de ſe reconnoître ; elle ſe vit ſaiſie par des Soldats pour être témoin du ſupplice de deux perſonnes qu'elle aimoit plus que ſa vie. Jugez ce qu'elle devint lorſqu'elle vit ſon pere & ſon mari dépoüillez, prêts à ſubir toute l'horreur d'une mort ignominieuſe. Elle n'en pût ſoûtenir le ſpectacle, & ſur le point que les Boureaux levoient les bras ſur eux : Arrêtez, s'écria-t-elle, qu'on me mene au Tyran ? A ces mots, ſans écouter que l'image affreuſe d'un ſupplice qui la faiſoit frémir, elle ſe précipita dans les bras du fils de Stilicon ſans ſçavoir ce qu'elle faiſoit, ou plûtôt elle ne trouva rien d'infâme ou d'horrible que l'état où elle avoit vû ce qu'elle avoit de plus cher au monde ; mais pendant qu'elle prenoit un parti ſi odieux pour les ſauver, le Romain

livré tout entier aux tranſports d'une fortune ſi peu attenduë, avoit oublié de ſuſpendre ſon premier Arrêt, & les Miniſtres de ſes ordres trop empreſſez à les exécuter ne ſçurent point que la malheureuſe Roſemonde avoit obtenu la grace de ſon pere & de ſon mari. L'un & l'autre fut déchiré par les bêtes, après avoir ſubi toute l'infamie du premier ſupplice. Elle n'eut pas le tems d'enviſager ce qu'avoit de funeſte & d'horrible l'état où elle ſe trouvoit à cette nouvelle. La Garniſon Romaine étoit ſortie pour voir ce ſanglant ſpectacle dans les Arénes; & pendant ce tems, la Ville ſoulevée maſſacra tous les Romains qui y étoient reſtez, & le Gouverneur n'eut que le tems de prévenir leur furie par une prompte fuite. Gondioche parut au même tems, & trouvant les cohortes Romaines attachées à forcer les portes de la Ville que les

Conjurez avoient fermées, il fondit ſur elles, les tailla en piece, entra dans la Ville, la donna au pillage à ſes troupes, & de tout le butin qui s'y fit, ne prenant pour lui que ce qu'il y avoit de plus mauvais, il épouſa l'indigne Roſemonde, & l'emmena dans ſes Etats.

Voilà le ſujet des reſſentimens auſquels elle immola l'infortuné Curion, comme elle l'avoit juré. Pharamond non ſeulement conſentit à cette crüauté, mais donna des applaudiſſemens à la pieté dont elle vengeoit ſur un innocent la mort d'un pere & d'un mari, elle qui en avoit ſi bien récompenſé le coupable. Gondioche, cependant, qu'ils avoient tous deux oublié parmi les douceurs qu'ils goûtoient dans l'amour & dans la crüauté, avoit raſſemblé tout ce qu'il avoit de troupes, & marchoit pour punir une femme infidelle, & ſe venger d'une perfide qui ne l'avoit ſecouru que

pour violer les droits de l'hoſpitalité, & lui donner la loi dans ſes Etats ; mais Pharamond heureux contre lui de toutes les manieres, défit ſes troupes, le tua de ſa propre main, s'empara de tous ſes Etats, fut reçu de Roſemonde comme s'il eut triomphé du plus mortel de ſes ennemis, & de la même main qu'il venoit d'enſanglanter par la mort de ſon mari il reçût la ſienne. Pendant que ces choſes ſe paſſoient chez les Bourguignons, la réputation de Clodion s'étendoit auſſi loin que ſes conquêtes. Il s'étoit rendu maître de Châlons, de Reims & de Troyes, & avoit entrepris le ſiege de la plus forte Place qu'occupoient les Romains. Tant de gloire donna de la jalouſie à Pharamond, de la haine & de l'envie à Roſemonde. Elle venoit de mettre au monde un fils, douteux entre Gondioche & lui ; elle vouloit qu'il regnât : & pour perdre le ſucceſſeur légitime,

elle

elle trouva Pharamond avide des mauvaiſes impreſſions, & de tout l'ombrage qu'elle lui en vouloit donner. Clodion reçût ordre de ſuſpendre le progrès de ſes armes juſqu'à l'arrivée de ſon pere ; il n'y obéït pas, parce que les ennemis préparoient le ſecours d'une Place qu'il étoit ſur le point de prendre. Il la força, & ce ſuccès ne diminua rien du crime qu'on lui fit de ſa déſobéïſſance. Son pere s'avançoit à grandes journées ; cette derniere victoire augmenta ſa jalouſie, & Roſemonde qui s'étoit emparée de ſon eſprit comme de ſon cœur, n'eut pas de peine à lui perſuader qu'un jeune inſolent enflé de gloire & de proſperitez, le Soleil levant que les Peuples & les Soldats adoroient, & qui ſe croyoit déja en droit de déſobéïr à ſon Pere & à ſon Roi, n'en demeureroit pas là dès qu'il ſeroit ennuyé d'attendre ſa Couronne. Il n'en fallut pas davan-

tage pour déterminer un homme qui ſe ſentoit capable des ſentimens & des deſſeins dont on accuſoit ſon fils. Clodion cependant en étoit ſi éloigné qu'il quitta l'armée, & ſe rendit en diligence auprès de ſon pere : quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'il ſe vit arrêter par ſon ordre, au lieu des loüanges & des carreſſes qu'il en attendoit ! Il parla pour ſe juſtifier avec tant de grace & de hauteur, que Pharamond qui ne put le convaincre, ſentit augmenter ſa méfiance & ſa haine pour ſon innocence, & l'injure qu'il lui faiſoit. Il n'en étoit pas de même de Roſemonde, ſon cœur fut changé pour lui dès qu'il parut, & qu'il lui parla.... Le foible de ſon ame étoit la gloire, & elle la trouva tout autrement charmante dans une figure comme celle de Clodion, qu'elle n'avoit fait dans Pharamond qui lui devenoit odieux ; & comme l'impétuoſité regloit tous les mouvemens

de ſon cœur, elle réſolut de s'en défaire, ſans ſonger ſi cela la conduiroit au but de ſes déſirs. La fortune lui épargna ce crime, & Pharamond mourut d'apoplexie la même nuit. Roſemonde entraînée par ſon nouvel entêtement, & pleine de confiance ſur une beauté à laquelle rien n'avoit encore rêſiſté, parut aux yeux de Clodion avec tous les charmes dont elle pût animer les ſiens, & ſe fit un mérite de déteſter l'injuſtice & la dureté d'un mari qui venoit d'expirer, pour faire valoir un empreſſement qu'elle témoignoit ſi mal à propos. Le fils de Pharamond la regarda avec admiration ; mais l'horreur qu'il avoit conçuë pour des crüautez dont le bruit étoit parvenu juſqu'à lui, le défendit contre ſes attraits, ou plutôt il n'y avoit plus de place dans ſon cœur pour recevoir l'impreſſion d'une beauté qui en avoit tant ſoumis. Il n'oſa pourtant la re-

voir ; & ſans la punir avec la rigueur qu'on lui conſeilloit, & que méritoient toutes les méchancetez dont on l'accuſoit, il ſe contenta de l'enfermer dans le lieu le plus ſauvage des forêts d'Ardene, où dans l'horreur des remords, & les langueurs d'une longue priſon, elle finit miſérablement ſes jours, peu plainte dans les derniers malheurs de ſa vie, & moins regrettée après ſa mort. Telles furent les avantures & le caractere de deux perſonnes fameuſes ſans doute dans l'Hiſtoire ; mais d'une maniere bien différente de ce que je viens de vous dire. Pour Clodion, après avoir affermi ce que ſon Pere avoit uſurpé ou conquis en Bourgogne, & mis ordre que le fils de Roſemonde ne fût pas en état de lui diſputer un jour la ſucceſſion de ſon Pere, il tourna ſes pas & ſes penſées avec un empreſſement extrême vers la ville de Troyes. Il n'y fit pas un

ſong ſéjour ; & ne trouvant pas de quoi l'occuper de ces côtez, il porta ſes armes ailleurs, & fit de nouvelles conquêtes qu'il ne poſſeda pas tranquillement. Le fameux Aëtius General des Romains, commençoit à rétablir partout les affaires de l'Empire ; & Clodion, le plus puiſſant de ceux qui s'étoient nouvellement établis ſur ſes débris, cédoit partout où il trouvoit en tête ce grand Capitaine, il voulut pourtant tenter la fortune auprès de Tongres, juſqu'où il avoit porté ſes armes contre cet ennemi redoutable ; mais elle lui fut ſi contraire dans une bataille où il avoit ramaſſé toutes ſes forces, qu'il abandonna non ſeulement le champ au vainqueur, mais la plus grande partie des Pays qu'il venoit de conquerir ; & repouſſé juſques dans les limites de ſes premiers Etats, il fut contraint d'y demeurer en repos pluſieurs années. Ce fut pendant

cet intervalle paiſible qu'il épouſa Clotilde fille de Gondioche & de Roſemonde ; elle n'avoit rien de ſa mere ; beaucoup de douceur, beaucoup de modeſtie, & fort peu de beauté établirent ſon mérite auprès de Clodion, qui ſembloit en ce tems-là ne rien tant fuir, ni tant craindre que celles que la beauté diſtinguoit le plus : il n'avoit pas toûjours été de ce goût. Troyes, une de ſes premieres conquêtes en guerre, fut le ſeul lieu où il en fit en amour. Cette Ville s'étant défenduë juſqu'à l'extrémité, ſans vouloir accepter les conditions les plus honorables, fut enfin forcée ; & Clodion dans l'ardeur boüillante de la jeuneſſe, & les premiers mouvemens de ſa colere, étoit réſolu d'y mettre tout à feu & à ſang, lorſque Gertrude, fille du Gouverneur, trouva grace devant ce Vainqueur irrité. Elle étoit blonde, ſon tein avoit de l'éclat, ſa taille une grace

extrême, & ſur un viſage où brilloient tous les avantages de la premiere jeuneſſe, on voyoit regner l'innocence & la pudeur ; des regards timides qu'elle n'oſa de long-tems tourner ſur Clodion, avoient quelque choſe de ſi attendriſſant dans leur humilité, qu'ils obtinrent ce qu'ils demanderent, & ce qu'ils ne demandoient pas. Sa vie & ſa liberté, avec celles d'un Peuple prêt à éprouver toutes les déſolations de la guerre, ne fut pas tout ce que le fils de Pharamond lui accorda. Il étoit aimable en ſa perſonne ; & couvert de tant de gloire à ſon âge, quel cœur pouvoit lui réſiſter ? Celui de Gertrude ne ſe rendit pourtant de long-tems ; le reſpect inſéparable du véritable amour étoit mêlé dans tous les témoignages que Clodion en donnoit à la modeſte Gertrude : cependant la délicateſſe ſcrupuleuſe de ſes ſentimens ne pouvoit ſouffrir qu'on la recher-

chât par des voyes qui choquoient ſa modeſtie. La diſproportion étoit grande entre leurs naiſſances & leurs conditions ; cependant la réſiſtance de Gertrude fondée ſur la nobleſſe de ſes ſentimens & l'auſtérité de ſa vertu, lui tinrent lieu de tout. Il promit de l'épouſer dès qu'il en ſeroit maître, par le conſentement ou la mort de ſon pere. Il partit à regret pour de nouvelles conquêtes, n'emportant de faveurs d'une maîtreſſe adorée, que l'eſpoir de la poſſeder par des voyes légitimes, & ce que les paroles les plus tendres, les ſoupirs & les pleurs lui donnerent de conſolation à ſon départ. Gertrude avoit paruë au comble de ſes vœux, lorſque ſon Amant avoit enfin declaré qu'il l'épouſeroit ; tout flattoit ſa tendreſſe pour lui, & cette tendreſſe s'accordoit avec ſa gloire : cependant au milieu de tant de bonheur, elle paroiſſoit ſouvent accablée d'une pro-

ſonde triſteſſe ; & dans ces heures charmantes où deux perſonnes qui s'aiment oublient enſemble le reſte de la terre, un noir chagrin l'enlevoit aux douceurs que goûtoit ſon cœur. D'abord que Clodion fut parti, au lieu de l'éclat des hommages & des reſpects que lui attiroient ſa nouvelle fortune, & le rang où elle étoit deſtinée, elle s'impoſa un exil volontaire, & ne voulut que le plaiſir ſecret d'être digne de ce qu'elle refuſoit. Il y avoit alors auprès de Troyes une femme extraordinaire, & qui paſſoit pour Magicienne ; elle s'appelloit Alboflede, quoique ce fut apparamment la même dont nos Auteurs & nos Traditions font tant de mention ſous le nom de Melluſine ; & je ne comprens pas pourquoi la poſterité affecte ſi ſouvent de changer les noms, plutôt que les lieux ou les circonſtances de ce qu'elle reçoit des tems qui la précedent.

Cette femme avoit établi ſa demeure dans une Iſle que forme la Seine, deux lieuës au deſſus de Troyes; ſa maiſon ſituée ſur le bord de la Riviere avançoit ſur une Galerie ſoutenuë de pilliers de marbre juſques bien avant deſſus l'eau: il y avoit au deſſous des lieux propres & commodes pour le Bain. Un Jardin rempli de fleurs curieuſes, & orné des plus rares plantes, toûjours ſoigneuſement cultivé, s'étendoit le long du Fleuve. Peu de magnificence, mais un arrangement & une propreté extraordinaire rendoient tout cela délicieux dans ſa ſimplicité. Il n'y avoit pas chez elle un ſeul Domeſtique qui fut viſible, & cependant on y trouvoit toutes les commoditez de la vie ſans ſçavoir comment ni par qui on étoit ſervi. Ce fut dans cette ſolitude enchantée que Gertrude voulut ſe dérober au commerce du monde pendant l'abſence de ſon Amant; elle

ne voulut qu'une ſeule de ſes Femmes, & il ne fut permis qu'à un frere qu'elle aimoit tendrement de la voir. Alboflede avoit de l'amitié pour le pere de ſon Hôteſſe ; on tenoit qu'elle lui avoit enſeigné la Magie, d'autres que leurs engagemens étoient d'une autre nature, & que Gertrude étoit ſa fille : ce qui ne paroiſſoit pas croyable, puiſque ce qu'il y a de plus difforme & de plus horrible dans la vieilleſſe & la laideur ſe voyoient dans Alboflede, ſans qu'il y eut perſonne qui ſe ſouvint d'avoir ſeulement entendu dire qu'elle eût été autrement.

Elle étoit à ce qu'on prétendoit fille d'un ancien Druyde fort ſçavant dans l'Aſtrologie, qui ayant fait ſon horoſcope, trouva qu'elle devoit ſurpaſſer toutes les femmes en beauté & en legereté. Il trouva ce dernier article de trop ; & ayant inutilement refeüilleté tous ſes Li-

vres dans l'eſpérance qu'il s'y étoit mépris, il le trouva toujours, & fut tenté de noyer cette beauté future, pour s'épargner le chagrin de voir un jour une fille parvenuë au ſuprême degré de coqueterie que ſon étoile lui promettoit ; mais le Druyde ne ſçavoit pas que c'étoit à l'égard du corps que ſon deſtin favorable lui accordoit tant de légereté. Cependant cette beauté devint ſi parfaite, que tous ceux qui la voyoient en étoient éperdus ; mais perſonne n'en étoit plus entêté qu'elle-même. Son pere qui le connut, jugea que cette préoccupation étoit le premier effet de ſon penchant fatal aux engagemens ; & voulant tirer quelque utilité pour elle de cette foibleſſe même, il l'avertit que la conſervation des charmes dont elle étoit ſi folle, dépendoit de ſa fierté, & que le premier commerce d'amour qu'elle auroit, la rendroit auſſi laide qu'elle étoit

belle ; que l'unique moyen d'éviter ce malheur, étoit d'éviter tous les hommes ; que pour pouvoir les fuïr il ne falloit pas leur donner le tems de parler, & que dès qu'on s'amuſoit à les écouter, on ne pouvoit preſque jamais s'empêcher de les croire. Il ne falloit pas tant de leçons pour une perſonne qui mépriſoit tout ce qui n'étoit point elle-même. Le péril pourtant dont on lui dit que le commerce des hommes menaçoit ſes appas, lui donna quelque allarme : en vain une foule d'Amans ſe déclaroit chaque jour pour elle ; en vain les échos répetoient ſans ceſſe ſon beau nom, & en vain tous les arbres en étoient brodez : rien ne la touchoit que l'éclat de ſes beaux yeux ; & de cette cohuë de ſoûpirans qui l'auroient obſedée éternellement, elle ſçut ſe débaraſſer, ou par les rigueurs, ou par la fuite. Les Amans reſpectueux mouroient donc doucement de lan-

gueur, ſelon l'ordre & la coutume; ſans lui donner beaucoup de peine; mais il s'en trouvoit de témeraires, & quelquefois d'importuns, qui lui faiſoient ſouvent exercer ſon talent. Elle fut ennuyée enfin de courir tant de fois ſans en avoir envie, & d'être perſécutée par les rivaux de ſa propre beauté, lorſqu'elle étoit occupée à la contempler dans quelque onde tranquille. Le dépit qu'elle en eut la fit renoncer à tout le monde, pour joüir paiſiblement du plaiſir ingrat de s'adorer, & de ſe lorgner dans les lieux les plus écartez. L'Amour s'en offença, & réſolut de venger les Amans qu'elle abandonnoit par le malheur le plus ſenſible qui put lui arriver.

De mille charmes qui brilloient dans ſa perſonne, le moindre étoit celui de ſes cheveux; ils étoient pourtant de la plus belle couleur du monde, ſi longs & ſi épais qu'ils la couvroient entierement quand elle

vouloit. Un jour qu'elle les peignoit au bord d'une riviere où elle s'étoit baignée, un Cerf plus blanc que la neige pourſuivi par des Chaſſeurs ſe lança dans l'eau ; & pendant que ceux qui le pourſuivoient cherchoient un gué, il paſſa la riviere à nage, & ſe vint doucement coucher auprès d'elle. Il paroiſſoit n'en pouvoir plus de laſſitude, & ſembloit lui demander ſa protection par des regards triſtes & languiſſans. Jamais rien ne lui avoit paru ſi beau ni ſi digne de compaſſion : elle mit la main deſſus pour le carreſſer & le conſoler ; mais elle ne l'eut pas plutôt touché, qu'elle le vit changer en homme. Sa ſurpriſe ne dura qu'un moment ; car dans le péril qui la menaçoit, elle eut recours au moyen infaillible qu'elle crut avoir pour s'en garentir. Elle étoit preſque nuë, & la pudeur ajoutant une nouvelle vîteſſe à ſa legereté ordinaire, elle voloit au lieu de

courir ; mais on eût dit que cet Amant téméraire, à qui l'Amour venoit de prêter ſes aîles les plus rapides, avoit encore retenu ſa qualité de Cerf ; car tout ce que la Nymphe pouvoit faire étoit de le devancer de trois ou quatre pas. Le vent agitoit ſes cheveux pendant cette courſe précipitée ; mais elle étoit trop jalouſe de la moindre de ſes beautez, pour les voir ainſi expoſées aux yeux d'un prophane qu'elle fuyoit ; & ſe jettant dans le premier Bois pour ſe dérober à ſes regards, elle donna dans le piége fatal qu'elle vouloit éviter. A peine y eut-elle fait quelque pas, que ſes beaux cheveux ſe prirent à tous les buiſſons de ſon paſſage ; chaque ronce en retint aſſez pour faire la fortune d'un Amant reſpectueux : mais celui qui la pourſuivoit ne l'étoit pas aſſez pour ſe contenter de ces précieuſes dépoüilles. Elle fut enfin arrêtée par les branches d'un arbre où tous ſes

cheveux s'étoient embaraſſez. Ce fut alors qu'elle eut beau prier, menacer & ſe défendre : par malheur celui à qui elle parloit n'étoit pas un perdeur d'occaſion ; il ne l'aimoit pas aſſez pour la craindre, & la trouva trop belle pour lui obéïr. Enfin le cruel Dieu d'Amour qui la vouloit punir, la livra à toute ſa deſtinée. Je ne vous dirai point que les mauvais plaiſans du tems diſoient en contant cette Hiſtoire, qu'elle ne s'étoit point trop déſeſperée après ſon avanture, & que le malheur ne lui parut pas ſi grand qu'on ne s'en pût conſoler s'il ne lui en avoit pas coûté tous ſes appas ; mais après cette perte, la vie lui devint odieuſe : elle fuyoit les Fontaines autant qu'elle les avoit cherchées avant cet horrible changement, & cependant un changement qui lui faiſoit tant verſer de larmes étoit purement imaginaire. Que toutes les précautions ſont vai-

nes, quand on les veut oppoſer à l'influence d'une étoile maligne! C'eſt ſouvent la ſageſſe qui nous précipite dans notre deſtin, lorſqu'elle croit nous en éloigner le plus par une prévoyance inutile.

Le pere d'Alboflede l'avoit trompée pour la rendre ſage; toutes les menaces qu'il lui avoit faites de perdre ſa beauté en perdant ſon innocence, étoient des malheurs ſuppoſez, & jamais elle n'avoit brillé de tant de charmes que depuis qu'elle croyoit les avoir perdus. Elle n'avoit garde d'être détrompée; & au lieu de s'en éclaircir, tous ces miroirs champêtres où elle avoit paſſé de ſi doux momens à s'entretenir avec ſes beaux yeux, étoient devenus ſon averſion la plus grande. Elle pleuroit nuit & jour un malheur qui n'étoit que dans ſon imagination; mais en eſt-il de plus grands que ceux qui ſont de cette nature? Les Fées enfin eurent pitié

d'elle, & voulant la ſoulager mirent le comble à ſa diſgrace. Elle en rencontra une dans le fort de ſon déſeſpoir, qui pour la conſoler promit de lui accorder tel don qu'elle lui demanderoit ; mais en même-tems elle lui dit de prendre bien garde à ce qu'elle alloit demander, parce que l'ayant obtenu, l'octroi en étoit irrévocable. Hélas ! quel nouveau piege pour la malheureuſe Alboſlede ! Pouvoit-elle ſonger à autre choſe qu'à ce qui l'occupoit éternellement. Elle voulut... qu'on la changeât dans l'inſtant depuis les pieds juſqu'à la tête, & qu'on rendît ſa figure auſſi differente de ce qu'elle étoit qu'il ſeroit poſſible. Il lui fut accordé, & à peine avoit elle achevé de parler qu'elle devint ſi affreuſe que la Fée en eut peur, & s'enfuit. Peu de tems après cette métamorphoſe, une autre Fée ſe préſenta ſur ſon paſſage, comme elle cherchoit à ſe mirer quelque part.

La Fée lui offrit encore un don; elle eut quelque peine à s'arrêter pour former un ſouhait, tant ſon empreſſement étoit grand. La grace qu'elle demanda enfin, fut de pouvoir vivre, dans toute la beauté où elle étoit, autant d'années qu'elle avoit de cheveux à la tête. La petite Déeſſe hauſſa les épaules à cette requête inſenſée, mais elle ne put ſe diſpenſer de l'accorder. Elle ne fut pas plutôt confirmée, comme elle crut, dans la poſſeſſion d'une beauté dont elle avoit établi la durée ſur cette quantité prodigieuſe de cheveux qu'elle croyoit lui être revenus avec ſes appas, qu'elle courut avec ardeur à la premiere Fontaine, pour joüir du plaiſir de ſe revoir après une ſi longue abſence: mais elle n'y vit qu'une vieille ſi ridée & ſi contrefaite, qu'elle en eut horreur. Cette figure qui repreſentoit tout ce qu'il y a de dégoûtant dans la décrepitude, avoit pour tout orne-

ment trois vilains cheveux gris à la tête : elle ne ſe reconnut pas d'abord à cet affreux portrait ; mais lorſqu'elle lui vit tous les mêmes geſtes que ſon étonnement lui faiſoit faire, elle ne douta point de ſon malheur, & elle penſa ſe laiſſer tomber dans l'eau où elle ſe miroit, dès qu'elle le connut. Enfin après avoir renouvellé les premiers regrets qu'elle avoit donné à la perte de ſa beauté, elle ſe conſola un peu de ce qu'elle n'avoit plus que trois années à vivre dans l'horreur d'elle-même. Sa plus douce occupation étoit de compter tous les momens qui l'approchoient de ſon dernier terme, de ſe cacher pendant le jour dans les antres les plus écartez, & d'errer la nuit parmi les deſerts & les forêts les plus ſombres. Dans ce miſerable train de vie, elle étoit enfin parvenuë au douziéme mois de ſa derniere année, & comptoit n'avoir plus que quelques jours à

traîner l'odieuſe figure où ſon deſtin l'avoit condamnée ; lors qu'après avoir errée pendant une nuit fort obſcure au travers des rochers & des précipices, où elle tentoit inutilement de ſe perdre, elle arriva enfin auprès de cette même Iſle où elle s'eſt établie depuis : elle crut y voir un feu qui répandoit une ſi grande clarté ſur les objets d'alentour, qu'on les diſtinguoit comme en plein jour. Sa plus grande averſion, après elle-même, étoit pour la lumiere ; cependant elle fut ſaiſie d'une curioſité ſi violente de ſçavoir d'où cela procédoit, qu'elle paſſa la riviere pour s'en éclaircir. Elle trouva un petit Negre endormi qui portoit un carcan garni de pierreries ſi brillantes, qu'elles ébloüiſſoient ; elle fut long-tems ſans oſer ſeulement s'approcher de lui, car il lui parut encore plus laid qu'elle n'étoit elle-même. A la fin vaincuë par un deſir extrême de s'emparer d'un

tréſor qui n'étoit attaché que par un brin de fil, elle s'en approcha, prête à s'évanoüir par ſa laideur, & plus encore par ſon haleine : elle défit le carcan ; mais comme elle voulut s'éloigner avec ce précieux butin, le petit monſtre s'éveilla. Il parut cent fois plus laid après qu'il eut ouvert les yeux ; elle voulut fuir, mais elle avoit perdu avec ſa beauté toute ſa vîteſſe. Le Maure, ſans empreſſement, pour le vol qu'elle lui venoit de faire, lui dit que le bijou étoit encore plus précieux qu'elle ne croyoit ; il lui permit de ſe l'attacher autour du cou, à condition qu'elle repaſſeroit la riviere à l'inſtant. Cette loi ne lui parut pas dure ; elle n'avoit plus que quelques jours à vivre, & cependant elle fut ravie d'être en poſſeſſion de ce merveilleux carcan. Elle entra dans l'eau entourée de mille rayons de lumiere ; mais quel fut ſon étonnement lorſque tout cet

éclat fut effacé par celui de ſa premiere beauté, qu'elle vit briller dans l'eau! Sa joye ne dura gueres, elle étoit trop immoderée pour cela: quel fut ſon déſeſpoir, lorſque le petit vilain lui propoſa, ou de rendre le carcan, ou de ſe donner à lui..... Elle lui jetta d'abord à la tête, pleine d'indignation & de mépris, ce tréſor, tout précieux qu'il étoit; mais s'étant vouluë revoir dans l'eau enſuite, elle frémit, & tourna les yeux ſur le Maure. Il étoit déteſtable depuis la tête juſqu'aux pieds; cependant après avoir bien marchandé, elle racheta ſa beauté. Son nouveau petit mari étoit grand Magicien, mais il n'en ſçavoit pas aſſez pour caſſer entierement l'Arrêt des Fées; car dès que le jour parut, Alboflede parut avec toute ſa laideur. Pour adoucir ce dernier chagrin, le petit Sorcier, après avoir trempé l'unique cheveu de ſa Maîtreſſe dans le jus d'une herbe

herbe qui le rendit ſi fort, que rien ne le pouvoit rompre, ni arracher. Il lui enſeigna ſon Art ; elle connoiſſoit l'avenir, commandoit aux Elemens, & quand il lui plaiſoit, elle exerçoit le pouvoir de la Magie dans toute ſon étenduë. Occupée de tant de connoiſſances relevées, elle revint inſenſiblement de cette foibleſſe extrême qu'elle avoit euë pour ſa beauté ; & le petit Negre, qui n'avoit eu de curioſité pour elle que pendant le moment que cette beauté lui étoit revenuë, lui laiſſa ſon Iſle & ſes enchantemens, & diſparut.

Cette Fable vous aura peut-être ſemblé d'une digreſſion trop longue au milieu de l'Hiſtoire véritable que vous écoutiez : reprenons-en le file.

Clodion avoit ſuccedé à ſon pere, comme j'ai déja dit. Il y avoit ſix mois qu'il étoit éloigné de ſa chere Gertrude (ſix ſiecles pour

une paſſion comme la ſienne); elle n'étoit point ſortie un ſeul moment de ſon ſouvenir pendant tout ce tems, & l'abſence qui affoiblit ſouvent la tendreſſe la plus fidelle (ſur tout au milieu des grandes occupations) n'avoit fait qu'augmenter la ſienne. Il ſe mit en chemin plein du deſir de revoir & de rendre heureux ce qu'il adoroit; charme ſans doute le plus doux qu'on puiſſe goûter en aimant. Il ſe la figuroit à chaque pas qu'il approchoit d'elle, abîmée de douleur pour ſon abſence, & mourante de langueur & d'impatience pour ſon retour. Quel plaiſir de faire ceſſer tant d'inquiétudes en devenant heureux! Un homme poſſedé de ces flatteuſes idées va d'ordinaire bien vîte: auſſi prévint-il par ſon arrivée le bruit même de ſon départ pour Troyes. Sa ſurpriſe de n'y point trouver Gertrude, fut égale à celle qu'il avoit crû lui cauſer par ſa préſence inopinée: il n'y

avoit que ſon frere qui ſçût le parti qu'elle avoit pris. Clodion allarmé de ce que perſonne ne lui en pouvoit dire des nouvelles, fit chercher ce frere, qu'on eut bien de la peine à déterrer, tant il ſembloit que tout conſpirât à le déſeſperer dans ſon impatience; mais lorſqu'avec tout l'empreſſement & le deſordre que l'amour mêlé de crainte inſpire, il lui eût fait cent queſtions à la fois ſur ſa ſœur, & qu'il le vit interdit & confus, il ne douta point qu'elle ne fut morte, & s'abandonna au déſeſpoir & à la fureur tout enſemble. Le frere de ſa Maîtreſſe en craignit les effets, & s'étant excuſé ſur la défenſe qu'elle lui avoit faite de révéler le lieu de ſa retraite, il s'offrit de l'y conduire. Jamais tant de joye n'avoit ſuccedé à un état auſſi cruel que celui où les frayeurs de Clodion l'avoient réduit; on lui redonnoit la vie en l'aſſurant de celle de ſa chere Maî-

treſſe : c'étoit aſſez pour tout pardonner. On prépara un bateau avec les Rameurs les plus forts & les plus experts qu'on pût trouver ; il s'y embarqua avec ſon ſeul Conducteur, & toûjours rempli de la gentilleſſe qu'il y auroit à ſurprendre agréablement ſa Maîtreſſe, il retint tous ceux que ſon frere vouloit envoyer pour l'avertir de leur arrivée. Cependant ceux qui conduiſoient le bateau le faiſoient aller d'une vîteſſe extrême, tandis qu'il n'avançoit preſque point au gré du plus impatient des hommes. Il étoit ſi tranſporté de l'eſpérance de voir en peu de momens ſa charmante Gertrude, qu'il ne ſe pouvoit contenir, & ſollicitoit les Rameurs (déja excedez par les efforts qu'ils faiſoient) de les redoubler encore. Tantôt il embraſſoit le frere de ſa Maîtreſſe, & tantôt il lui reprochoit la crüauté de l'avoir laiſſé un moment dans une incertitude qui lui avoit preſque

coûté la vie ; mais au lieu de répondre à ſes carreſſes, & à cent queſtions tendres & confuſes qu'il lui faiſoit ſur ſa ſœur, il garda toûjours un ſilence obſtiné, & ſembla tenté à chaque fois que Clodion l'embraſſa de ſe jetter dans la riviere avec lui. Enfin tandis que le Prince admiroit la froideur morne & chagrine dont on recevoit ſes carreſſes, ſon petit bateau aborda ſous cette galerie qui s'avançoit ſur le Fleuve. Dans le tems qu'il ſautoit à terre, il crut entendre quelques gémiſſemens dans la Maiſon ; tout allarmoit ſon amour. Il appella le frere de Gertrude pour le conduire, qui ſortant du bateau avec beaucoup de lenteur & de répugnance, le jetta de nouveau dans la ſurpriſe. A meſure qu'ils avançoient, cette voix plaintive ſembloit ſe hauſſer ; à la fin ce furent des cris ſi aigus & ſi perçans, qu'il ne douta plus qu'on ne fit quelque violence à la perſonne

qui les pouſſoit. Il enfonça la porte du lieu d'où ils partoient, & vit à terre ſa fidelle Gertrude entre les bras d'une vieille, & auprès d'elle une petite créature qu'elle venoit de mettre au monde. Il demeura immobile à l'aſpect de la vieille & de l'enfant, dans le tems que la mere revenuë de l'évanoüiſſement où l'avoit jetté la derniere douleur, ouvroit foiblement les yeux. Ciel! quel objet les frappa, & que la vûë de celui qu'elle aimoit plus que ſa vie lui parut affreuſe dans l'état où elle étoit. Un ſecond évanoüiſſement la déroba à l'horreur des réflexions, pendant que l'étonnement, la jalouſie & la fureur rendoient de beaux combats dans l'ame de Clodion. Ils ne durerent pas long-tems, ſa Maîtreſſe revint par de nouvelles douleurs; ſes cris pitoyables, & l'agitation violente qu'elles lui cauſerent, firent céder l'indignation de ſon Amant à un reſte de tendreſſe;

& déja il ſe mettoit en devoir d'aſſiſter Alboſſede fort occupée à la ſecourir dans ſes convulſions, lorſqu'après de nouveaux efforts, elle donna un compagnon au petit enfant dont elle venoit d'accoucher. Ce témoignage redoublé d'une infidelité outrée, le changement que ſouffrit ſon viſage dans ces tourmens, & le ſpectacle déſagréable d'une diſgrace arrivée en ſa préſence, effacerent en un inſtant de l'ame de Clodion tout ce qui l'avoit intereſſé pour elle. Il regagna ſon petit bateau auſſi occupé de la bizarerie de ſon avanture pendant le retour, qu'il l'avoit été de ſon impatience en l'allant chercher. Il ſe contenta d'avoir été la dupe du premier engagement de ſon cœur, ſans en vouloir publier la honte par un éclat inutile.

Comme il faiſoit préparer toutes choſes pour s'éloigner des lieux qui lui auroient ſans ceſſe renouvellé

l'idée d'une avanture qu'il vouloit oublier, il vit un jour Alboflede au milieu d'un cabinet où il s'étoit renfermé pour écrire. La ſurpriſe que lui cauſa ſa figure & ſa préſence inopinée, cédoit à une eſpece de reſpect dont il ne pût ſe défendre pour elle, lorſqu'elle lui parla en ces termes : La malheureuſe Gertrude n'eſt plus, elle fût innocente de l'infidelité dont tu crois avoir vû les témoignages ; mais il ne m'eſt pas permis d'en dire davantage pour la juſtifier, c'eſt au tems ſeul qu'il eſt réſervé de rétablir ſa réputation : cependant ſois perſuadé que nul d'entre les hommes n'a ſéduit ſon innocence, ni triomphé de ſa vertu, & Clodion ſeul de tous les mortels.... Clodion, s'écria le Prince, en l'interrompant bruſquement, n'eſt peut-être pas ſans le ſçavoir, pere des enfans qu'il a vû naître : cependant j'en aurai ſoin, ſans examiner qui l'eſt ; & je dirai de plus,

que je ne ſuis pas inſenſible au malheur de leur mere, malgré tout ce qui devroit l'effacer pour jamais de mon ſouvenir. Oublies-la, dit-elle, puiſque tu ne t'en ſouviendrois que pour outrager ſa mémoire ; mais apprends que ce qu'elle laiſſe, ſera peut-être un jour arbitre de la deſtinée des tiens. A ces mots il vit briller quelque choſe de ſi merveilleux dans les regards de celle qui lui parloit, qu'il fut contraint d'en détourner les ſiens, & ne la vit plus lorſqu'ils la rechercherent : mais achevons ſuccinctement ſes avantures & ſon regne. Il tourna deſlors toutes ſes penſées vers la guerre, rebuté de toutes celles de l'amour ; & ce ne fut que quinze ou vingt ans après qu'il fit le mariage dont je vous ai parlé, & dans lequel les tendreſſes du cœur n'avoient aſſurément point de part ; mais il vouloit des ſucceſſeurs : cependant il n'en eut point, quoique la vertueuſe

Clotilde lui eût donné un fils & une fille dès les premieres années. Il en paſſa quelques-unes tranquilement, goûtant la douceur du repos dans un ménage heureux. L'ambition & la guerre allumées de toutes parts, l'en tirerent pour la porter par tout où il crut profiter du déſordre où étoient pour lors les affaires de l'Empire. Le ſuccès ne fut pas toûjours heureux pour lui dans cette entrepriſe : le grand Aëtius avoit arrêté ſur le penchant de ſa ruine cette vaſte Puiſſance que ſon propre poids ſembloit entraîner, & par tout où Clodion l'eût en tête, ce fût à ſon déſavantage. Cependant ce qu'il y avoit d'Avanturiers qui cherchoient la gloire ou la fortune, venoient ſervir ſous lui, sûrs que le mérite n'y demeureroit point ſans récompenſe. Parmi ceux qui s'y étoient ſignalez avec le plus de diſtinction, il avoit honoré de ſon eſtime, & comblé de bienfaits un

jeune inconnu qui n'avoit pas manqué une occaſion de ſe faire remarquer. Sa perſonne étoit agréable, & profitant du penchant que le Roi avoit pour lui, ſon aſſiduité le rendit l'objet de ſes libéralitez, & de l'envie des Courtiſans; car la faveur n'a non plus de bornes dans ſon accroiſſement, que la diſgrace n'en a lorſqu'elle commence à perſécuter. Le nom ſeul du nouveau Favori étoit toute la connoiſſance qu'on avoit de lui, il ſe faiſoit appeller Meroüée. Le Roi, pour combler ſa fortune, lui fit épouſer une ſœur aînée de ſa femme, dont il n'avoit pas voulu, parce qu'elle étoit belle.

C'étoit l'uſage dès ce tems-là, de mener la Cour à la guerre lorſque le Roi y alloit; & comme les évenemens en ſont incertains, les Dames, au lieu d'aſſiſter aux victoires & aux triomphes, voyoient quelquefois le contraire.

Ces nôces célébrées auprès de Laon, penſerent être fatales aux François. Clodion s'étoit avancé pour couvrir cette Place que les Romains ſembloient menacer. Le vigilant Aëtius ne douta point que l'éloignement de ſon camp, & les réjoüiſſances où les ennemis s'abandonneroient, ne lui donnaſſent lieu de les ſurprendre. Il ne fut point trompé, & tombant ſur eux à la pointe du jour, il les trouva accablez de vin & de ſommeil, ſans gardes & ſans défenſe. Meroüée fut le premier en état de les recevoir, & courant au quartier du Roi à la premiere allarme, rallia ce qu'il pût à la hâte, le dégagea d'une foule d'ennemis qui l'avoient déja environné; & après l'avoir ſauvé, fut aſſez heureux pour tirer encore ſa nouvelle épouſe du dernier des malheurs: la Reine tomba heureuſement pour elle entre les mains du General ennemi. Elle fut traitée

avec tout le reſpect dû à ſon caractere, & renvoyée trois jours après avec une eſcorte honorable. Ce fut le dernier échec que reçut Clodion : Aëtius attiré ailleurs pour la défenſe de l'Empire, lui donna le le tems de ſe remettre.

Les conſeils de Meroüée, auſſi ſage qu'il étoit vaillant, n'aiderent pas peu Clodion à établir une puiſſante Monarchie en peu d'années. Il avoit une opinion ſi avantageuſe de tout ce qui regardoit ſon Favori, qu'il ne le pouvoit croire, lorſqu'il avoüoit franchement qu'il croyoit ſa naiſſance obſcure, toutes les fois qu'il lui en parloit. Je n'en rougirai point, Seigneur, lui diſoit-il, nous ne ſommes pas maîtres de cet endroit de notre fortune ; content de mériter, que ma naiſſance réponde à celle où vous m'avez élevé, je vous dirai que tout ce que j'en ſçai, eſt qu'une vieille femme horriblement laide m'a fait élever

dans un endroit délicieux. Elle m'en a chaſſé dès qu'elle a cru que j'étois en état de me produire par mon mérite, ou de trouver une mort glorieuſe dans les armes. Les premieres que j'ai portées ont été à votre ſervice; un papier fermé que cette Vieille m'a donné pour vous rendre, & que j'ai cru de trop peu de conſéquence pour vous l'oſer préſenter, vous en dira peut-être davantage. Clodion le regardant avec une attention merveilleuſe pendant ce diſcours, ouvrit avec émotion le papier qu'il lui préſenta, & y lut ces mots:

Meroüée, Fils de Gertrude, tient le jour d'un Pere immortel: le témoignage d'Alboſlede doit ſuffire pour confirmer cette vérité.

Clodion ayant rêvé quelques momens après cette lecture, embraſſa tendrement Meroüée, & lui dit en ſouriant, qu'il n'étoit point queſtion de ſon Pere; que mor-

tel ou immortel, il n'en avoit pas trop bien uſé pour la pauvre Gertrude, mais qu'il lui pardonnoit ſa part de l'injure pour l'amour d'un fils ſi accompli. Son eſtime & ſa confiance pour lui allerent toûjours en augmentant, & Meroüée regnoit effectivement pendant les dernieres années du regne de ſon Maître ; mais s'il les rendoit glorieuſes par les avantages ſignalez qui étendirent ſes Etats pendant la guerre, il les rendit heureuſes par une paix qui donna le repos & l'abondance aux Sujets de ſa nouvelle domination.

Clodion mourut à Reims, où il avoit établi le ſiege de ſa Royauté, ayant confié l'Etat & ſon fils même à Meroüée pendant la foibleſſe de ſon âge. Il reçut l'un & l'autre de ces grands dépôts, avec intention de s'acquitter par ſes ſoins & ſa fidelité de tout ce qu'il devoit à la mémoire de Clodion, mais bien-tôt la for-

tune en diſpoſa autrement. Il fut obligé de ſe mettre à la tête d'une puiſſante armée, pour s'oppoſer aux Barbares, qui après avoir déſolé les terres de l'Empire ſous la conduite d'Attila, s'étoient répandus dans toutes les Provinces voiſines ; le danger étoit preſſant, la confiance que les troupes avoient en la valeur & la conduite de Meroüée leur fit mépriſer ce péril ; mais ils ne voulurent marcher contre un ennemi ſi redoutable que ſous un Roi. Ils mépriſoient la ſtupidité du fils de Clodion, (déja en âge de porter les armes) & cependant indignement arrêté ſous la conduite de ſa mere, il falut céder. Meroüée fut élevé ſur un bouclier au milieu de l'armée, & proclamé Roi des François avec toutes les cérémonies d'une pompe militaire ; le ciel ſembla par toutes ſortes d'heureux ſuccès approuver cette injuſtice. Il joignit ſes troupes

à celles du grand Aëtius, & ces deux fameux Capitaines ayant défait une partie de l'armée barbare auprès d'Orleans qu'ils avoient aſſiegée, après l'avoir encore affoiblie par pluſieurs combats, joignirent enfin le Roi des Huns dans les plaines de Châlons, où il avoit raſſemblé & déployé cette multitude innombrable de Combattans, & l'attaquerent avec tant de valeur & de ſuccès, que la terre fut couverte d'un million de morts.

Cependant la veuve de Clodion allarmée au premier bruit de l'ingratitude & de la perfidie dont elle accuſoit l'ambition de Meroüée, n'eut point d'égard aux proteſtations qu'il faiſoit de n'avoir accepté le titre de Roi que pour le conſerver à ſon fils. Elle ſe ſauva avec ce fils & une fille, ſans s'amuſer aux pleurs de ſa ſœur, ni aux aſſurances qu'elle lui donna de la fidelité de ſon mari; rien ne put la raſſurer.

Elle avoit donc été trouver Attila avant ſa derniere défaite, lui avoit confié la perſonne & la fortune du Prince; & après avoir reçû des aſſurances de châtier l'Uſurpateur, & de rétablir ſon fils, elle méditoit de ſe retirer chez les Bourguignons, où la mémoire de Gondioche avoit encore des Partiſans. Mais ayant appris la défaite d'Attila, dans laquelle le bruit couroit que ſon fils avoit péri, elle ſe détermina enfin à chercher un azile auprès d'Aëtius, de qui elle avoit déja éprouvé la généroſité. Elle ſe rendit à la ville d'Aquilée comme ce grand homme venoit d'y ramener l'armée Romaine, tandis que Meroüée ayant rétabli la tranquillité dans ſes Etats, étoit auſſi de retour dans la capitale des François. Il fut touché du parti que l'injuſte défiance de Clotilde lui avoit fait prendre; mais la nouvelle de la mort du fils de Clodion étant alors confirmée

de toutes parts, il ſe conſola enfin dans la poſſeſſion d'une Couronne qui ſembloit déſormais lui appartenir par la loi même de ſon premier Fondateur, auſſi-bien que par le choix des François.

Depuis ce tems-là il n'eut plus rien à ſouhaiter de la fortune ; les proſperitez prévenoient ſes vœux, & tous ſes projets étoient accompagnez de ſuccès heureux. Son épouſe lui donna un ſucceſſeur, lorſqu'il fut aſſez affermi dans ſes Etats pour n'avoir que ce bonheur à déſirer ; il en viſita toutes les Provinces, comblé par tout de bénédictions & de loüanges. Il ſembloit chercher à établir le ſiege de ſa domination au milieu d'une paix heureuſe, dans quelque lieu digne de la magnificence dont il méditoit de l'embellir. Troyes enfin le détermina : il regardoit cette Ville comme le lieu de ſa naiſſance. La ſituation n'en étoit pas heureuſe ; mais

la foibleſſe des grands hommes eſt de vouloir combattre la nature, & de vaincre toutes les difficultez par l'art & la profuſion, plutôt que de ſoumettre leur orgüeil aux conſeils ou aux propoſitions des autres, quelques raiſonnables qu'ils les connoiſſent.

Meroüée donna beaucoup de tems à la recherche inutile de la fameuſe Alboflede, rien ne put lui en donner des nouvelles; il viſita ſouvent ce ſéjour extraordinaire où elle avoit rendu tant d'oracles, & ce fut là que pour en éterniſer la mémoire il déploya ſa magnificence en épuiſant tout ce que pouvoit l'art & l'invention pour rendre cette petite Iſle la merveille la plus rare qui fût alors dans le monde.

On prétend que de certaines tablettes écrites de la main d'Alboflede, s'étoient trouvées dans le tems qu'on travailloit à l'embellir; qu'entre pluſieurs prédictions, el-

les contenoient l'avanture de Gertrude, qui ſe baignant aux bords de cette Iſle, fut ſurpriſe par le Dieu du Fleuve, qu'elle en eut les jumeaux dont Meroüée étoit l'aîné ; & que tandis qu'elle donnoit ſes ſoins à ſa premiere enfance, l'autre fut rendu à ſon pere. Le peuple reçut comme une vérité tout ce qui ſe répandit d'avantageux ſur la naiſſance de ſon Roi.

Mais pendant que Meroüée établiſſoit à Troyes le ſéjour enchanté de ſa demeure, & la foi d'une origine que les eſprits forts de ce tems là traitoient de fabuleuſe : voyons ce que devinrent chez les Romains les reſtes infortunez de la famille de Clodion.

Le jeune Valentinien étoit alors Empereur, Prince ſi abandonné à tous les excès où ſon mauvais naturel & ſes plaiſirs l'entraînoient, que le vertueux Aëtius, avec toute l'autorité que ſes ſervices lui donnoient

ſur ſon eſprit, pouvoit à peine s'oppoſer à ſes violences.

L'acüeil que Clotilde & ſa fille trouverent dans l'azile que leur donna ce grand homme, ſurpaſſa leur eſpérance. Aquilée étoit alors le ſiege de l'Empire; car depuis que Rome abandonnée par le foible Honorius, avoit été livrée à la fureur des Barbares, ſes ſucceſſeurs ſembloient avoir entierement déſerté une Ville ſi long-tems maîtreſſe de l'Univers. Aëtius n'oublia rien de ce que la magnificence & la politeſſe d'une Nation qui traitoit les autres de Barbares, pouvoit contribuer pour adoucir les malheurs d'une grande Reine; mais pour lui aſſurer ſa protection, il falloit avant toutes choſes lui trouver un azile contre une puiſſance ſupérieure. La fille de Clodion étoit d'une beauté peu commune, ainſi le premier ſoin d'Aëtius fut de la cacher aux yeux de

ſon Maître. Une maiſon agréable & magnifique qu'il avoit à quelques milles d'Aquilée, fut la retraite des Princeſſes ; elles y étoient ſervies avec tout le reſpect & tous les égards qui étoient dûs à leur caractere : & ſi les malheurs de Clotilde euſſent été d'une autre nature, c'étoit ſans doute dans cette douce & tranquile retraite qu'elle eût pû les oublier ; mais elle venoit de perdre un fils, objet de ſa tendreſſe & de ſes plus cheres eſpérances. Elle ſe voyoit fugitive dans une Cour, où ſa fille (reſte unique de la race de Clodion) n'oſoit ſeulement paroître, condamnée à paſſer ſes beaux jours dans une ſolitude éternelle, ou à commettre ſes charmes & ſon innocence à la diſcretion du plus emporté de tous les hommes. Cette ſituation parut ſi cruelle à la malheureuſe Reine, que ſon courage fier & orgüeilleux ne le put ſupporter ; & rongée d'un chagrin

perpétuel, elle y ſuccomba enfin, & mourut entre les bras d'une fille déſolée, que dans un âge ſi tendre, & une fortune ſi déplorable, elle laiſſoit ſans aucun appui que la généroſité d'un homme qui avoit autrefois été l'ennemi de ſa Maiſon.

La mort de Clotilde toucha ſenſiblement Aëtius ; mais le triſte état où elle laiſſoit la Princeſſe redoubla ſa tendreſſe pour elle, & l'intereſſa tellement dans ſa fortune qu'il l'adopta. Ce n'étoit point la faire deſcendre du rang où elle étoit née, & vous ſçavez ce que c'étoit qu'un Citoyen Romain dans le tems de la République ; *Aëtius* étoit Patrice : & dans celui du bas Empire, cette Dignité, d'où l'on y montoit ſouvent, n'étoit pas tenuë pour inférieure à celle des Rois. Il ne ſe repentit point de cet excès de généroſité ; tant de nobleſſe & de vertu brilloient dans les ſentimens de la Princeſſe, que la ſeule inquiétude

tude du Romain étoit de voir ſon mérite enſeveli dans l'indigne obſcurité où les fureurs de Valentinien l'obligeoient de la cacher ; mais il ſe réſolut enfin de l'en tirer. Maxime, jeune Sénateur, étoit ce qu'il y avoit alors de plus digne d'elle à la Cour ; il étoit de tous les plaiſirs de l'Empereur, ſans participer aux déſordres où ſes débauches le plongeoient. Aëtius le voyant avec plaiſir ſe diſtinguer au milieu d'une jeuneſſe corrompuë, autant qu'il s'étoit diſtingué dans les périls de la guerre, jetta les yeux ſur lui pour hériter de ſes richeſſes immenſes, & poſſéder un tréſor encore plus précieux dans la chere fille qu'il lui deſtinoit. Maxime connut tout ſon bonheur dès qu'il la vit, & la fille de Clodion ne vit rien à dédaigner dans l'offre d'un cœur comme le ſien ; le tems ne fit qu'augmenter la paſſion de l'un, & la tendreſſe & l'eſtime de l'autre.

Valentinien conſentit au mariage de ſon Favori avec une Etrangere ; & aux inſtantes prieres d'Aëtius, il promit même qu'il n'aſſiſteroit pas à leurs nôces. Cet honneur avoit quelquefois été fatal aux Romains qui épouſoient de belles femmes.

Jamais Hymen ne s'étoit célébré ſous des auſpices plus heureux en apparence ; & c'eſt de ce mariage que l'infortunée Zeneyde eſt née, derniere d'un ſang malheureux que le couroux du Ciel n'a point ceſſé de perſécuter. A ces mots de nouvelles pleurs coulerent des yeux de la belle Zeneyde ; car je me doutai bien alors que c'étoit elle, & tandis qu'une douleur ſi vive après tant de ſiecles m'intéreſſoit pour elle, je trouvois quelque choſe de ſi ſingulier à me voir tête à tête avec la petite fille du bon Roi Clodion, que je fus ſur le point d'en faire un éclat de rire, qui n'auroit pas été

de ſaiſon. Je regardois de tous mes yeux une perſonne qui par ſon âge pouvoit avoir été grand-mere d'un Patriarche, & qui par ſa beauté & ſa fraîcheur pouvoit paſſer pour la Déeſſe du Printems. Elle connut d'abord ma penſée, & continuant ſon diſcours : La fin de cette Hiſtoire, dit-elle, vous éclaircira un myſtere qui vous embaraſſe ; mais avant que d'y venir, je ſerai obligée d'allonger mon récit par des particularitez d'avantures qui vous en paroîtront détachées en quelque maniere, mais je tâcherai en vous les contant de les rendre le moins ennuyeuſes que je pourrai.

Aëtius eſpéra que la faveur de Maxime garantiroit ſa femme des inſultes que ſa beauté avoit à craindre des emportemens de Valentinien. Ma mere parut à ſa Cour comme un nouvel Aſtre, elle effaça même l'Impératrice Eudoxie, qui juſques-là n'y avoit rien vû

qu'elle n'eût effacée. Mais au milieu des loüanges dont cette nouvelle beauté faiſoit retentir le Palais, Valentinien demeura muet; & le plus ſuſceptible de tous les hommes fut le ſeul qui ne marqua point d'attention pour elle. Maxime en loüa les Dieux; mais Aëtius, qui connoiſſoit le cœur perfide de ſon Maître, en tira un mauvais augure, & jugea deſlors qu'il ne falloit expoſer que rarement à ſes yeux une beauté ſi dangereuſe. Ma mere reçut avec joye une propoſition qui convenoit à ſon humeur, & mettoit en repos l'eſprit d'un homme mari qu'elle aimoit tendrement. Elle prit congé de la Cour dès le jour qu'elle y fut préſentée, & il ne tint pas à elle que ſes charmes n'en fuſſent exilez d'une diſtance capable de la ſauver de ce qu'ils en avoient à craindre. L'Empereur cependant, qui les avoit tous ſentis juſqu'au fond du cœur dès le premier moment de ſa vûë,

ſentit par ſon abſence augmenter ſes déſirs & ſon impatience ; car chez lui les premiers mouvemens d'une paſſion étoient toûjours le deſſein de la ſatisfaire. Les égards qu'il avoit encore pour les ſervices d'Aëtius l'avoient obligé à diſſimuler pour un tems tout ce que cette fatale vûë avoit allumé d'injuſtes feux dans ſon ame ; mais après avoir tenté toutes ſortes de moyens pour la faire revenir à la Cour, que l'Imperatrice même l'en eût ſollicitée, & que la guerre picquante qu'il faiſoit chaque jour à Maxime ſur ſa jalouſie, fût auſſi inutile que tout le reſte, il ſe laſſa de la contrainte où le tenoit une ſi longue diſſimulation, & ſe préparoit aux extrémitez, lorſque ſur le point qu'il l'alloit enlever, un affranchi de Maxime, dépoſitaire des ſecrets de ſon Maître, vint réveler un myſtere à Valentinien qui lui fit changer de deſſein. Il lui apprit que ma mere

avoit donnée une bague à ſon mari qu'il tenoit ſi chere, qu'il ne *la* quittoit jamais ; qu'ils étoient convenus que quelque ordre qu'il lui pût envoyer de paroître à la Cour, elle n'y obéïroit pas à moins que de voir ce gage de leur tendreſſe. Ce fut ſur cet avis que l'artificieux & cruel Empereur forma le projet d'un ſtratagême qui ne lui réüſſit que trop.

La paſſion dominante de *Maxi*me étoit le jeu, Valentinien le ſçavoit ; & ayant ordonné en ſecret à ce qu'il y avoit de plus adroit à ce pernicieux métier dans ſa Cour d'entreprendre ſon Favori, & de tâcher de le réduire à prendre de l'argent ſur ſa bague, ils y réüſſirent. La choſe étoit difficile ; il s'étonna qu'on ne voulût plus joüer ſur ſa parole, & qu'on refusât des pierreries de plus grand prix qu'une bague dont il s'obſtinoit à ne ſe point défaire ; mais il étoit picqué

de ſa perte : & l'Empereur n'étant pas de la partie, il ne ſoupçonna d'aucune ſupercherie ceux contre leſquels il joüoit. Il ne s'en fût pas plutôt défait, à condition de la racheter après le jeu, qu'il reçût ordre de l'Empereur, lorſqu'il y étoit le plus échauffé, de ſe rendre inceſſamment avec Aëtius à quelques Légions, campées à une journée d'Aquilée, qu'on diſoit s'être mutinées. Maxime donna dans le piege avec tant d'ardeur & d'empreſſement, qu'il partit ſans aller ſeulement chez lui. A peine étoit-il hors de la Ville, que ſa femme reçût la malheureuſe bague des mains du ſcélérat affranchi ; cependant malgré ce témoignage convainquant des volontez de ſon mari, elle balança long-tems avant que de pouvoir ſe réſoudre à l'aller trouver dans un lieu auſſi ſuſpect que le Palais de Valentinien ; mais tout conſpiroit à ſon malheur. L'affranchi de ſon

mari, qu'elle ſçavoit être le confident de ſes plus ſecrettes penſées, ſe chargeoit de la conduire, & c'étoit chez Eudoxie qu'il l'aſſura que Maxime l'attendoit. Elle ne connoiſſoit point le Palais : jugez de ſon étonnement, lorſqu'elle ſe vit dans l'appartement de l'Empereur, au lieu de celui d'Eudoxie, & qu'elle ne trouva que Valentinien dans un lieu où elle cherchoit ſon mari. Elle tourna de toutes parts ſes yeux effrayez ; mais au lieu de cette foule qui accompagnoit d'ordinaire le Maître de ces lieux, elle ne vit qu'une ſolitude qui la fit trembler. Elle connut qu'elle étoit trahie ; & voulant ſe retirer avec précipitation, elle trouva tous les paſſages fermez. Valentinien tâcha de la raſſurer ; & s'approchant d'elle avec une profonde ſoumiſſion, il ne lui fit voir d'abord dans ſes yeux & dans ſes diſcours que des marques d'une paſſion tres-reſpectueuſe : elle

n'en fut point raſſurée. Le perfide employa enſuite tout ce qu'ont de flatteur & d'inſinuant pour la foibleſſe du ſexe, l'amour, l'ambition, le déſeſpoir, & les pleurs ; mais elle n'en conçût qu'une plus grande indignation pour lui. Alors le Tyran rentra dans ſon naturel, & ce fût alors que les prieres, les pleurs & le déſeſpoir, auſquels l'infortunée s'abandonna à ſon tour, furent auſſi inutiles que ſes cris, & tous les efforts qu'elle employa contre ſa violence.

Cependant Maxime ayant eu des nouvelles en chemin que tout étoit paiſible où il alloit, revint ſur ſes pas ; & voulant en rendre compte à l'Empereur avant toutes choſes, il fut ſurpris de trouver les portes de ſon appartement déſertes, au lieu d'y rencontrer cette preſſe ſervile dont elles étoient d'ordinaire obſedées. Elles s'ouvrirent dans le tems qu'il s'en approchoit, & il en vit

ſortir ſon épouſe. Jamais l'affreuſe Gorgone ne parut avec tant d'horreur & de ſurpriſe aux yeux de ceux qu'elle changeoit en rocher, que ma mere s'offrit alors aux ſiens; & on eût dit que cette vûë, jadis ſi chere, venoit de faire le même effet en lui. Il demeura éperdu, immobile, & ſans ſentiment, tandis que ma mere, frappée comme d'un coup de foudre de voir que le premier témoin de ſon déſordre étoit celui de qui elle vouloit ſe cacher pour jamais, baiſſa les yeux; & détournant un viſage où le déſeſpoir étoit peint, elle s'éloigna de lui avec tant de précipitation, qu'elle étoit dans ſon appartement avant qu'il fût revenu de ſon étonnement. L'innocente & malheureuſe Princeſſe ne voulut point ſe donner le tems d'enviſager toute l'horreur de ſa deſtinée; elle envoya prier Aëtius de ſe rendre auprès d'elle en diligence, & ayant

fait préparer un bain, elle s'y mit, & ſe coupa les veines ; il arriva comme elle commençoit à ſentir les premieres défaillances, elle eut encore aſſez de forces pour lui conter ſon avanture ; & lui ayant remis la fatale bague qui l'avoit ſéduite, elle parut conſolée en expirant entre les bras de ſon pere, de pouvoir réparer par ſa mort l'outrage innocent qu'elle avoit fait à ſon mari. Aëtius pénétré lui-même de la douleur la plus vive, ne put de long-tems conſoler Maxime ; il appréhendoit tout de ſon impétuoſité & de ſes reſſentimens : il craignit qu'il ne ſe portât à une vengeance qu'il ne crut pas permiſe contre la perſonne du Prince ; il craignit d'un autre côté que l'Empereur n'en demeurât pas-là, & que pour ſa propre ſureté il ne portât l'injuſtice & la tyrannie juſqu'à l'extremité contre un homme qu'il avoit trop offenſé pour le laiſſer vi-

vre. Mon pere diſſimula ſon déſeſpoir autant qu'il le put, il feignit même d'entrer dans tout ce que ſon ami lui dît pour l'appaiſer ; & peu de tems après, il porta ſa douleur & ſes reſſentimens à la guerre qui venoit de recommencer entre le ſucceſſeur d'Attila & les Romains.

Aëtius fit des reproches en partant à ſon Maître ſur la noirceur de ce dernier crime, qui ne furent pas trop bien reçûs. Il conjura l'Imperatrice de me prendre ſous ſa protection juſqu'à ſon retour, & partit avec Maxime : la victoire, à ſon ordinaire, l'accompagna par tout. Mais tandis qu'il triomphoit des ennemis de l'Empire, Valentinien le déſoloit. Il ne mit plus de bornes à ſes crüautez & à ſes violences pendant l'abſence de celui qu'il commençoit à regarder comme un cenſeur importun de ſes actions. Maxime ſentoit une joye

ſecrette dans le fond de ſon cœur à chaque nouvelle qui en arrivoit, pendant qu'il en coutoit des larmes au généreux Aëtius ; car bien loin que le tems eût étouffé dans l'ame du fier Romain le reſſentiment d'une ſi cruelle injure, la violence qu'il ſe faiſoit en la diſſimulant augmentoit ſa haine implacable contre le Tyran. Dieux ! de quels moyens ſe ſervit-il pour l'aſſouvir, & que ne peut point la fureur de ſe venger dans les ames qu'elle poſſede ? Maxime ſçavoit trop, qu'il n'y falloit pas ſonger tant que le fidele Aëtius veilleroit à la ſureté de ſon indigne Maître ; mais réſolu de ſe perdre lui-même, ou de ſe venger, il ne balança point dans la réſolution d'immoler ſon ami au déſir furieux de laver dans le ſang de ſon Maître l'affront qu'il en avoit reçû. Aëtius redoubloit ſes reproches à chaque Lettre qu'il lui envoyoit ; mais celles que Maxime écrivoit à

l'Empereur étoient d'un autre ſtile: la flatterie (appas auſſi dangereux pour les ſcélérats & les tyrans, qu'il l'eſt quelquefois pour les Heros) étoit une inſinuation infaillible pour perſuader que le General des Romains ne prenoit la liberté de cenſurer les défauts imaginaires de ſon Empereur, que parce qu'il portoit envie à ſes vertus; qu'il étoit à craindre que le déſir d'être en ſa place ne le pouſſât à rendre ſon nom odieux aux Legions, plutôt que cette tendreſſe qu'il affectoit pour la liberté des Romains & le repos de l'Etat; & qu'enfin un ſujet que les Soldats adoroient étoit toûjours en poſſeſſion de ne l'être plus dès que ſon ambition prendroit le deſſus de la fidelité. Cet artifice, tout groſſier qu'il étoit, réüſſit auprès d'un eſprit ingrat & timide. Aëtius fut rappellé ſous prétexte d'un danger preſſant qui menaçoit ſon Maître, & le commandement de l'ar-

mée fut remis à Maxime. Le fameux Romain ne fut pas plutôt arrivé à la Cour, qu'il fut aſſaſſiné aux pieds de l'Empereur, où il s'étoit jetté pour le ſalüer. La nouvelle en vint bien-tôt à l'armée; auſſi-tôt une partie des Legions courut à ſa vengeance, tandis que dans Aquilée tout ſe ſouleva contre Valentinien, & ce furent ſes propres Gardes qui l'immolerent aux manes du grand Aëtius, & à la ſureté publique. Mon pere fut auſſitôt proclamé Empereur par le Sénat & l'Armée. A peine cette fortune pût-elle le conſoler de n'avoir pas porté lui-même le coup mortel dans le cœur du perfide qu'il n'avoit pû ſacrifier à ſa vengeance ſans envelopper dans ſa perte le plus grand & le plus vertueux de tous les hommes. Lorſqu'il prit poſſeſſion de l'Empire, j'étois encore trop jeune pour être ſenſible aux malheurs de ma famille; je l'étois encore moins

aux révolutions qui changerent en ce tems-là ma fortune. Je ne me ſouviens que d'avoir toûjours été élevée comme fille de l'Empereur, & je regardois Eudoxie comme ma mere. Maxime l'avoit épouſée peu de tems après ſon élevation à l'Empire ; on ne ſçait ſi ce fut par politique ou par amour, il y avoit des raiſons pour l'un & pour l'autre. Enfin la mémoire odieuſe de ſon prédeceſſeur, & une forte inclination qu'il avoit pour la vertu, rendirent bien-tôt ſon regne ſi agréable aux Romains, qu'il joüiſſoit d'une tranquilité heureuſe, lorſque Childeric fils de Meroüée vint à ſa Cour. J'étois alors inſtruite des avantures de ma mere, j'y avois ſouvent donné des larmes, & j'avois conçû pour Meroüée & toute ſa race une averſion égale au tort que je crus qu'elle avoit fait à la nôtre : cependant le Prince Childeric venoit me demander lui-même

en mariage. Meroüée, le plus prudent des hommes, voulut par l'alliance des Romains, aſſurer à ſon ſucceſſeur la poſſeſſion d'un Etat qu'il n'avoit ceſſé d'augmenter depuis qu'il le gouvernoit. Il commençoit à ſentir les infirmitez de l'âge, & il prévit que ſon fils, plus porté au penchant qui l'entraînoit vers les plaiſirs qu'il ne paroiſſoit appliqué aux choſes ſérieuſes, auroit beſoin d'un protecteur tel que l'Empereur des Romains pour ſe maintenir ſur un trône moins affermi que puiſſant.

Avant l'arrivée du jeune Prince, j'étois pour lui dans les diſpoſitions de haine que je viens de dire ; & lorſque le ſujet de ſon voyage fut connu, je ne pouvois ſupporter la penſée de me voir unie avec un ſang ſi fatal à ma famille ſans en frémir : mais ſa préſence changea un peu ces ſentimens. Tout étoit aimable dans ſa perſonne, grand &

noble dans ſon air, ſes manieres étoient inſinuantes & polies, ſon eſprit plein de vivacité & d'agrément ; mais toutes ces qualitez aimables ne firent qu'effacer de mon ame l'averſion dont j'étois prévenuë, ſans y produire aucun mouvement plus favorable pour lui.

Comme je n'avois pas encore douze ans, ma grande jeuneſſe fut peut-être cauſe qu'il n'eut pas d'attention pour une beauté dont on vouloit déja me flatter ; peut-être auſſi me négligeoit-il, par la ſeule raiſon que je lui étois deſtinée. Cependant ſon pere ne fut pas fâché du ſéjour qu'il fut obligé de faire à la Cour Romaine, en attendant que mon âge permit la célébration d'un Hymen qu'il avoit fort à cœur. Il eſpéra que ce caractere de grandeur & de vertu, dont le nom Romain étoit encore en poſſeſſion, laiſſeroit dans l'eſprit du Prince des impreſſions oppoſées à celles qu'il y

voyoit à regret. Childeric, pour ne point perdre de tems juſqu'à notre mariage, porta ſes vœux partout où il trouva des objets dignes de ſes ſoins & de ſon inconſtance ; il faiſoit chaque jour des conquêtes, des infidélitez & des jaloux ; l'Empereur même ne fut point exempt des allarmes que ce dangereux Etranger donnoit aux maris des plus belles Romaines. Son étoile fatale au lien conjugal commença de troubler par ſa maligne influence, l'heureuſe paix qui avoit regné dans la famille de Maxime depuis ſon mariage avec Eudoxie. Elle n'avoit plus cet éclat dont brille la premiere jeuneſſe, mais elle avoit encore beaucoup de beauté. Les aſſiduitez, & enfin les regards d'un homme dont toutes les beautez ſe diſputoient la conquête, furent des hommages qui flatterent ſa vanité, peut-être plus qu'ils ne toucherent ſon cœur. Maxime, qui l'aimoit

paſſionnément s'en apperçût ; la raillerie aigre étoit ſon fort, & il diſoit publiquement à l'Imperatrice toutes les duretez que ſa nouvelle jalouſie lui fourniſſoit ſur un engagement ſi diſproportionné à ſon âge. Il n'y a point d'endroit ſi ſenſible pour les femmes qui n'ont pas encore renoncé à la jeuneſſe. Elle en fut picquée juſqu'au vif, & ſentit déja un repentir de l'avoir fait ſucceder dans ſon cœur au cruel Valentinien, qui dans toutes ſes fureurs ne l'avoit jamais ſi maltraité à ſon gré. Mais lorſque dans les piquoteries qu'ils eurent en ſecret, il eut l'imprudence de lui reprocher qu'elle ſe livroit à Childeric avec la même facilité qu'elle l'avoit épouſée, lui qui avoit fait aſſaſſiner ſon premier mari ; ſa rage parvint au dernier excès ; mais elle la renferma dans le fond de ſon cœur, réſoluë que ce reproche offençant couteroit la vie à

elui qui ſe ventoit de l'avoir fait per-
re à ſon époux. Elle ſe raccommoda
vec Maxime pour pouvoir mieux le
erdre ; il n'étoit plus queſtion de
e qui les avoit broüillez, tout ce
ui regardoit Childeric s'évanoüit
ans ſon ame, pour y laiſſer regner
e déſir de la vengeance dans toute
on ardeur. Au contraire elle le
reſſa de hâter notre mariage, &
le renvoyer inceſſamment un jeu-
ne étourdi qui n'avoit pas mérité
'allarme qu'il en avoit priſe. Mais
dans ce tems-là on reçût les nou-
velles de la mort de Meroüée ; &
ſon ſucceſſeur, plus preſſé de poſſé-
der une Couronne qu'une Maî-
treſſe qui n'étoit pas de ſon choix,
partit avec précipitation, remet-
tant la concluſion de ſon Hymen
avec moi juſqu'après ſon couronne-
ment.

Ce fut peu de tems après que
l'Empire Romain (ſujet à des ré-
volutions fréquentes dans ſa déca-

dence) éprouva enfin celle qui cauſa ſa ruine entiere.

Eudoxie livrée ſans ceſſe à ſa haine & au déſir de ſe venger, ſous prétexte de venger la mort d'un époux, communiqua ſon deſſein à un foible parti qui ſubſiſtoit à peine dans l'obſcurité, reſte indigne de compagnons des débauches, ou de miniſtres des crüautez de Valentinien. En ce tems-là Genſeric, ſucceſſeur d'Attila, ſi ſouvent vaincu par le grand Aëtius, & enfin chaſſé des terres de l'Empire peu avant la mort du fameux General, ayant raſſemblé une armée de Goths & de Vandales, pratiquoit des intelligences dans Rome, & s'y avançoit. Maxime en eut avis, & dans le tems qu'il raſſembloit ſes Legions pour s'oppoſer à ſes deſſeins, il apprit que s'en étant déja rendu maître, il tournoit ſes armes vers Aquilée, & qu'il s'y avançoit à grandes journées. A cette nouvelle,

l'Arrêt prononcé par le deſtin contre les reſtes du plus vaſte Empire qui fût jamais, mit tout en confuſion pour faire ſuccomber les Romains à un ennemi ſi mépriſable pour eux. La conſternation ſe répandit dans les Troupes, l'effroi dans le Sénat, & le déſordre dans la Ville : alors les complices du deſſein de l'Imperatrice prirent leur tems ; pluſieurs ayant mis le feu en pluſieurs endroits de la Ville, avertirent par ce ſignal les Conjurez. Ils ſouleverent auſſi-tôt la populace contre Maxime, qu'ils accuſoient d'avoir livré Rome à la fureur des Barbares, par ſa lâcheté & ſa nonchalance : ce ne fut plus qu'un cri contre lui. Il vint cependant avec plus d'audace & de fermeté que de prudence ſe mêler parmi ces furieux. Il tua de ſa main les plus échauffez & les plus téméraires ; mais loin de réprimer leur fureur, ils lui lancerent mille traits.

Il ſe retira dans le Palais pour n'être pas enveloppé, mais il fut pourſuivi avec tant d'opiniâtreté & d'ardeur, qu'il tomba percé de pluſieurs coups aux pieds de l'inhumaine Eudoxie, qui s'étoit avancée plutôt pour aſſouvir ſa haine & ſatisfaire ſa vengeance, que pour ſauver un mari qui lui tendoit inutilement les bras. Victime ſans doute immolée par la Juſtice céleſte aux manes du grand Aëtius, & non pas à l'expiation du parricide d'un Maître ingrat, & d'un cruel Empereur.

Mais Eudoxie ne goûta pas longtems le plaiſir d'une vengeance barbare, Genſeric parut auprès d'Aquilée encore toute émuë de ſon propre déſordre. Elle lui ouvrit ſes portes; mais déteſtant l'horrible attentat dont il apprit qu'une femme étoit coupable envers ſon mari, & frémiſſant de l'exemple dangereux qu'un Peuple ſoulevé contre ſon Maître

Maître donnoit à l'Univers, il entra dans la capitale des Romains comme dans une Place forcée, & la livra à la fureur, la brutalité & l'avarice des Soldats ; rien n'y fut épargné, excepté le dedans du Palais, où le Roi des Vandales s'étoit d'abord rendu. Il ne daigna pas voir la cruelle Eudoxie, & peu de jours après on m'emmena avec elle à la ſuite de Genſeric : triſte joüet d'une fortune acharnée, s'il le faut dire, contre une famille auſſi auguſte que peu digne de ſes caprices & de ſes perſécutions.

Dieux ! dans quel état pouvoit être une créature de mon âge au milieu de l'horreur, de la confuſion, & des cris qui retentiſſoient de tous côtez. L'aſpect affreux des Soldats qui s'approcherent de moi pour me conduire au Char où l'on avoit déja mis Eudoxie, acheva de m'ôter toute connoiſſance. Heureuſe ſi je n'étois jamais revenuë

de cet évanoüiſſement.

La belle Nymphe parut ſi ſaiſie à ces mots, que je craignis de la voir dans l'état dont elle venoit de parler. Ce fut inutilement qu'elle voulut continuer ſon diſcours, elle ne fut plus maîtreſſe d'une foule de ſoupirs qui l'interrompoient ; & cédant à ſa douleur, après m'avoir fait connoître le trouble où elle étoit par un regard tout languiſſant, elle porta la main à un cordon d'or & de ſoye qui étoit auprès d'elle. J'entendis dès qu'elle l'eut tiré, un ſon plus harmonieux que ſi on eût touché avec la derniere délicateſſe des Thuorbes & des Clavecins, pendant qu'une vapeur parfumée s'élevant tout à coup dans le lieu où nous étions, m'en déroba les objets. Elle ſe diſſipa enfin peu à peu, & ne laiſſa qu'une odeur inconnuë qui me parut plus agréable que tout ce que j'avois jamais ſenti ; mais pendant cette eſpece de broüillard, la

Déeſſe étoit diſparuë, le canapé même où elle s'étoit couchée ne paroiſſoit plus. Ah ! ç'en eſt fait, dis-je alors ; & puiſqu'on commence à démeubler, bien-tôt ce Palais avec tous ſes ornemens enchantez s'évanoüira, & je me trouverai ſeul au milieu de la prairie, ou ſous quelque buiſſon, incertain ſi j'aurai rêvé, ou véritablement vû tout ceci.

Mais je n'eus pas le tems de m'arrêter ſur ces réflexions ; une figure toute charmante parut à mes yeux au bruit d'un concert de Hautbois & de Violons, qui joüoient quelque choſe d'auſſi raviſſant que les plus belles Chaconnes de Lully. Celle qui venoit d'entrer, & qui par ſes airs ſembloit ſe préparer à danſer, étoit maſquée ; ſon habillement étoit peu différent de ceux de l'Opera, hors que ſa jupe étoit plus courte par devant, & que toutes les pierreries en étoient plus

belles & plus brillantes. Dès qu'elle leva les bras, & qu'elle s'ébranla pour faire le premier pas, un certain friſſonnement d'admiration me ſaiſit, tant je trouvai de grace dans ce ſeul mouvement. Dieux, dis-je, ſi le viſage qu'elle nous cache étoit digne de cette taille, qu'il y auroit de danger pour ceux qui le verroient! Tout le tems qu'elle danſa, je fus ſi tranſporté, qu'elle auroit été contente de l'approbation que je lui donnois, ſi elle eut remarqué tous les changemens de mon viſage, & toutes les fois que je levois les yeux au Ciel. Ses pieds tournez à charmer, la juſteſſe de leurs pas & de ſon oreille, ſa grace & ſa légereté, tout cela me parut ſi extraordinaire, que la crainte de le voir finir troubla le plaiſir du plus charmant ſpectacle qui fût jamais. O Herode, m'écriai-je, quand elle eut fait ſa révérence, ſi la fille de ta Maîtreſſe eût danſé de cet air devant toi,

toutes les têtes de ta Cour étoient à ton ſervice, & honteux de la borner à la moitié de ton Royaume dans le don que tu lui promis, elle eût été ſouveraine de ton cœur & de tes Etats. La Danſeuſe n'entendit pas mon compliment, & je ne ſçai comment elle diſparut pour faire place à une nouvelle décoration.

Trois Dames entrerent avec ce qu'il faut pour prendre du Thé ou du Caffé. Celles qui portoient la table la placerent devant moi, & ſe rangerent de chaque côté ; & la troiſiéme ayant poſé l'équipage deſſus, me fit une profonde révérence à ſa maniere : car au lieu de plier les genoux & de s'abbaiſſer, elle pencha la tête en arriere, & tenant les bras étendus, elle s'inclina un peu à la renverſe. Cette cérémonie me parut aſſez ſauvage, & je crus d'abord qu'elle tomboit en défaillance ; mais s'étant redreſ-

ſée dans le moment, elle ſe tint devant moi les mains croiſées l'une ſur l'autre. Elle avoit les cheveux fort noirs, ſes yeux étoient brillans, ſon tein vif & rembruni, & de tout cela il ſe formoit un certain air ſpirituel & animé, qui fait ſouvent autant de chemin que les beautez les plus achevées. Celle qui étoit à ma droite avoit les cheveux du plus beau couleur de feu du monde, ſes yeux étoient noirs, ſes ſourcils bruns, & jamais rouſſe n'eût les couleurs ſi ébloüiſſantes; ſa gorge & ſes bras étoient de la même blancheur, & ſes regards étoient ſi éveillez, que je les trouvai pleins d'enjoüement & de vivacité quand je tournai les yeux ſur elle, & je la vis ſourire comme ſi elle m'eut connu toute ſa vie. L'autre étoit blonde, bien priſe dans ſa taille, quoiqu'elle eût aſſez d'embonpoint, ſon geſte étoit naturel & gracieux, de grands yeux bleux

chargez d'une douce langueur, un air tendre, mais un peu ſérieux, & ſa tête qu'elle penchoit nonchalamment me firent juger que l'inſenſibilité n'étoit pas ſon défaut. Leurs parures & leurs habits étoient à peu près comme ceux qu'on porte aujourd'hui, ſi ce n'eſt que leurs coëffures me parurent encore plus élevées, & qu'au lieu de rubans elles avoient de grandes aigrettes placées en différens endroits, qui à chaque mouvement de tête faiſoient le plus agréable effet du monde; leurs cors étoient échancrez en pointe pardevant, & découvroient un peu plus la gorge & les épaules. Après avoir donné quelque attention à ces trois Beautez, je tournai les yeux ſur ce qu'on avoit mis devant moi. C'eſt-là qu'il y auroit eu un champ fertile pour les faiſeurs de Deſcriptions; mais vous dédaignez, s'il m'en ſouvient, ces ornemens ennuyeux & frivoles

dont on allonge les narrations : c'eſt pourquoi je ne vous dirai rien de la magnificence d'un équipage, où ce qu'il y avoit de moins précieux étoient des cullers d'or enrichies de gros diamans par les bouts. J'examinai pourtant avec admiration la table, le cabaret, la jatte & les gobelets ; mais ce fût plutôt par politeſſe que par curioſité : je n'en avois alors que pour les Princeſſes qui me tenoient compagnie. Je les regardai donc encore une fois avec plus d'attention que la premiere, & je remarquai qu'elles avoient chacune une ſerviette au bras. Je trouvai dans les regards de la Nymphe aux cheveux roux un accüeil auſſi gracieux & auſſi agaçant que celui dont elle m'avoit honoré d'abord ; l'autre étoit toûjours dans ſa tendre langueur, & celle qui étoit devant moi me demanda ſi j'avois agréable qu'on ſervît du Thé. Ce fut alors que je

m'apperçus de mon incivilité, & me levant avec précipitation, je fis ſigne, après une profonde révérence, que je la remerciois. Parlez, Monſieur, dit-elle, parlez ſans vous contraindre; vous pouvez, en l'abſence de la Divinité qui préſide ici, rompre un ſilence qu'elle ne vous impoſoit qu'à regret, & nous n'avons pas comme elle le don de lire dans les penſées. Il faut, s'il vous plaît, expliquer les vôtres; j'avouë que je fus ravi de cette permiſſion: car quoique je ne ſois pas grand parleur, jamais rien ne m'avoit tant coûté que de me taire depuis qu'on me l'avoit ordonné. M'adreſſant donc à la petite Brune qui venoit de parler:

Non, Mademoiſelle, lui dis-je, je n'abuſerai point des honneurs que vous voulez me faire en les recevant; mais je vous conjure de me dire premierement, ſi je ſuis bien éveillé; en ſecond lieu, ſi me

prenant pour un nouveau Dom Quichotte, on croit que je ſois d'humeur à me laiſſer ſervir par des Demoiſelles de votre air ; & enfin ce qu'eſt devenuë la divine perſonne qui m'a conduit en ces lieux, & celle qui m'a fait l'honneur de danſer devant moi. Il y auroit, répondit-elle, un moyen aſſuré de vous prouver que tout ceci n'eſt pas un ſonge ; il ne faudroit que vous couper le petit doigt, ou vous ôter un œil, qu'on vous remettroit dans deux ou trois jours ; mais je ne crois pas, continua-t-elle en ſouriant, que vous vous obſtiniez à douter de ce que vous voyez, juſqu'à exiger de ces preuves. Pour la Nymphe, elle eſt à préſent à Poiſſy ; & connoiſſant que les choſes qu'elle avoit à vous dire renouvelleroient encore plus ſenſiblement ſa douleur que celles qu'elle vous a déja appriſes, elle m'a ordonné d'achever un diſcours que ſes pleurs

avoient ſi ſouvent interrompües : ainſi ſi vous aimez mieux m'écouter dès à préſent, que de prendre le rafraîchiſſement qu'elle vous envoye ; mes Compagnes me laiſſeront avec vous pour obéïr à ſes ordres. A ces mots les deux Dames qui avoient apportées la table, l'enleverent & ce qui étoit deſſus, & ſortirent, tandis que la belle Brune prit un ſiege auprès de moi ; & ſans rêver un ſeul moment aux choſes qu'elle avoit à dire, elle continua ainſi l'Hiſtoire de Zeneyde.

APPROBATION.

J'Ay lu par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé, *Oeuvres mêlées en Proſe & Vers, par M. d'Hamilton.* A Paris ce 24. Octobre 1730.

MONCRIF.